

Un Lotus Pour Miss Chaung

James Hadley Chase

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JAMES HADLEY

carre
noir



CHASE

un lotus pour miss chaung



JAMES HADLEY CHASE

Un lotus pour Miss Chaung

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR ANDRÉ BÉNAT

nrf

GALLIMARD

James Hadley Chase a été photographié par Max Feissel, Vevey, Suisse.

Titre original :

A LOTUS FOR MISS CHAUNG

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation

réservés pour tous les pays. © Éditions Gallimard, 1961, pour la traduction française.

CHAPITRE I

Il avait découvert les diamants un dimanche, par un chaud après-midi de janvier.

Cela s'était passé de la façon suivante : il avait pris seul son déjeuner, préparé par Dong Ham, le cuisinier, et servi par Haum, le boy, puis il était monté dans sa chambre pour faire la sieste. En dépit de la fraîcheur de la pièce climatisée, il n'avait pu trouver le sommeil. Il avait écouté avec une irritation croissante le caquetage suraigu de ses boys sous la fenêtre, le bruit discordant d'une lointaine radio diffusant de la musique vietnamienne et la pétarade exaspérante des motos.

D'habitude, il parvenait à dormir, dans l'après-midi, malgré le bruit, mais ce jour-là il lui fut impossible de trouver le sommeil. Il prit une cigarette, l'alluma et s'abandonna au cafard.

Il en était arrivé à avoir horreur des dimanches à Saigon. Les premiers temps, il avait trouvé amusantes les mondanités locales, mais maintenant elles l'ennuyaient.

Il en avait assez des mêmes visages, des mêmes bavardages stupides, des mêmes plates médisances et, peu à peu, il avait cessé de fréquenter la coterie, qui ne pensait qu'à manger, boire, danser et forniquer, jour après jour et nuit après nuit.

Pendant la semaine, son travail lui apportait une distraction. Il était employé dans une compagnie de navigation. Ce n'était pas particulièrement passionnant, mais bien payé, beaucoup mieux qu'il n'aurait pu l'être chez lui, à San Francisco. Il avait besoin d'argent pour satisfaire ses goûts dispendieux, il buvait plus que de raison et, en outre, ses finances étaient grevées par la pension mensuelle de son ex-femme, qui avait obtenu le divorce peu avant son départ pour l'Extrême-Orient.

Maintenant, couché sur son lit, un filet de sueur serpentant le long de son torse puissant, il pensait avec accablement que dans trois jours il lui fallait envoyer un nouveau chèque à sa femme. A son compte en banque, il ne lui restait que huit mille piastres. Une fois payée la pension, il n'aurait pas grand-chose pour aller jusqu'à la fin du mois,

encore assez éloignée. D'ailleurs, c'était bien sa faute, pensa-t-il. Il avait été imprudent d'acheter ce tableau. C'était une folie, mais il y songeait quand même avec grand plaisir.

Il l'avait aperçu dans une boutique de Duong TilDo, et tout de suite son attention avait été attirée. C'était le portrait à l'huile d'une jeune Vietnamiennne en costume national : pantalon de soie blanche, fourreau bleu pâle et chapeau de paille conique. Elle était représentée sur fond de mur blanc et de bougainvillée rose. C'était une œuvre apprêtée, mais de belle facture et la jeune fille lui rappelait Nhan. Elle avait la même expression naïve, la même attitude enfantine et aussi le même visage de poupée. Nhan aurait pu être la jeune fille du portrait, mais il savait qu'elle n'avait jamais posé pour un artiste.

Et soudain, il se rappela que le tableau n'était ni accroché ni même déballé. Il eut envie de voir l'effet qu'il ferait au mur de la pièce du bas. Un bon prétexte pour quitter son lit. Il se leva donc et, pieds nus, vêtu seulement d'un short kaki délavé, descendit dans la pièce de séjour.

Haum, son boy, astiquait la table avec nonchalance. Il avait trente-six ans. Il était mince et petit, avec un visage brun et pointu de fouine. Quoique d'aspect menu et fragile, il travaillait bien et était capable d'exécuter les tâches les plus dures sans fatigue apparente.

– Apporte-moi un marteau, un gros clou et l'escabeau, dit Jaffe.

Et, comme Haum le regardait, bouche bée, croyant sans doute qu'il avait perdu la raison, il ajouta :

– Je Voudrais accrocher ça au mur...

Le visage de Haum s'éclaira et il sourit, montrant des dents aurifiées.

– Tout de suite, monsieur, dit-il en quittant rapidement la pièce.

Jaffe s'approcha du tableau qui, toujours emballé et ficelé, était appuyé contre le mur. Il arracha le papier, posa la toile sur la table et la regarda.

Il la regardait toujours avec un demi-sourire, quand Haum revint, portant l'escabeau, le marteau et un clou entre les dents. Il posa l'escabeau près du mur, puis, curieux, rejoignit Jaffe pour voir le tableau.

Jaffe l'observa. L'expression du boy n'avait pas changé, mais il émanait de lui comme une vague désapprobation. Jaffe comprit que Haum acceptait mal sa liaison avec une Vietnamiennne et que ce tableau au mur équivalait pour lui à une provocation. C'était une façon de lui rappeler que sa maîtresse était bel et bien une indigène.

Jaffe n'avait pas voulu cela. Il avait trop le souci de faire bonne impression sur ses domestiques comme, d'ailleurs, sur tout le monde. Il avait toujours été très discret au sujet de Nhan. Il aurait voulu que ni elle ni lui ne soient l'objet de commérages, mais, à Saigon, il était impossible de garder une chose secrète, surtout une liaison.

Avec une rapidité qui étonna et irrita Jaffe, la nouvelle se répandit : on parla, dans toute la colonie européenne de Saigon, de sa rencontre, au Paradise Club de Cholon, avec une entraîneuse vietnamienne, de son béguin pour elle et des visites régulières qu'elle lui faisait à son domicile. Il avait pourtant pris mille précautions pour ne pas faire les frais des ragots. Nhan ne venait le voir qu'à la nuit tombée. Elle se glissait dans la maison comme un fantôme et partait toujours avant le jour. Pourtant, tous les Européens savaient ce qui se passait et en discutaient avec cet air d'ennui sophistiqué qu'on croit devoir prendre à Saigon quand on parle des aventures intimes des autres.

Bien que ses deux boys eussent couché de l'autre côté de la cour, dans un petit bâtiment qui abritait à la fois la cuisine et leur quartier d'habitation, ils étaient également au courant des visites de Nhan, mais, étant Vietnamiens, se montraient moins tolérants et plus critiques que les amis européens. Ils laissaient comprendre, par leur attitude et leur expression, que Jaffe avait perdu la face en jetant son dévolu sur une jeune Vietnamienne au lieu de choisir l'une des nombreuses Européennes, mariées ou non, qui ne demandaient pas mieux.

Jaffe avait fait la connaissance de Nhan Lee Chaung, un soir, au Paradise Club de Cholon, dancing bruyant, aux lumières tamisées, où les Européens célibataires et libres, coudoyaient des Chinois et des Vietnamiens, en quête d'une bonne fortune.

Le club était dirigé par un Chinois, gras et jovial, qui se faisait appeler Blackie Lee. Il gagnait beaucoup d'argent et, grâce à sa nombreuse clientèle, pouvait embaucher des Vietnamiennes et des Chinoises particulièrement jolies et jeunes.

Ces filles étaient payées dans les cent vingt piastres l'heure, soit à peu près un dollar et demi. Leur travail consistait à danser avec leur client, à s'asseoir à sa table et à bavarder avec lui, s'il n'avait pas envie de danser, bref à lui tenir compagnie. Si l'on désirait pousser plus loin les relations, on s'arrangeait directement avec l'entraîneuse. Blackie Lee ne voulait pas s'en mêler. Les filles travaillaient pour lui de neuf heures et demie du soir à minuit, heure à laquelle, d'après le règlement de police, tous les dancings et cabarets devaient fermer. Aussi, lorsqu'on voulait faire vite, suffisait-il de rembourser à Blackie les heures de la fille, de donner cinquante piastres au portier et de

quitter le club avec la jeune personne qui vous conduisait soit chez elle, soit dans un hôtel, pour une somme convenue d'avance.

Dès son arrivée à Saigon, Jaffe avait ressenti le besoin d'une femme. Les deux ou trois premiers mois, il s'était plié aux usages locaux, couchant avec les nombreuses Européennes mariées, qui n'avaient rien de mieux à faire que d'exploiter leurs charmes quelque peu fanés, mais il s'était vite aperçu que ce genre de liaison lui compliquait la vie ; or, il tenait avant tout à mener une existence sans histoires.

L'un de ses amis, Charles Mayhew, un homme âgé qui avait vécu des années en Extrême-Orient, lui avait conseillé de prendre pour maîtresse une Vietnamiennne ou une Chinoise.

– Un homme ne peut se passer de femme sous ces climats, avait-il dit. Mais l'ennui, dans cette ville, c'est que la plupart des Européennes sont oisives. Elles ont des domestiques qui les déchargent de tout souci. Et il se trouve qu'une femme désœuvrée a vite fait de prendre le mors aux dents, tout comme un homme oisif. Oui, c'est là une des plaies de l'Orient, bien sûr. Les femmes qui arrivent ici se rendent compte qu'elles n'ont rien à faire toute la journée, et celles qui ont le diable au corps se mettent en quête d'un homme disponible. Il faut s'en méfier. Si c'était à recommencer, je ne toucherais pas à une Européenne, sauf si j'ai envie de l'épouser. Je prendrais une Vietnamiennne, moi, ou une Chinoise, et je vous conseille d'en faire autant.

Jaffe avait hoché la tête, avec une grimace.

– Très peu pour moi, avait-il répondu. La femme de couleur, ça ne m'attire pas.

Mayhew avait éclaté de rire :

– Je vais vous dire une chose, moi. Une Asiatique est beaucoup moins compliquée qu'une Européenne, et moins exigeante. Son entretien coûte bien moins cher, et, dans un lit, elle est bien plus adroite. N'oubliez pas que les femmes d'Asie ont été traditionnellement préparées à veiller au bien-être des hommes et à satisfaire leurs désirs et, ça, c'est important. Touchez-en un mot à Blackie Lee. Il vous trouvera ce qu'il vous faut. Ses entraîneuses ne sont pas toutes prostituées. Il en a pas mal qui sont sérieuses et travailleuses. Expliquez-vous avec lui. Il trouvera chaussure à votre pied.

– Merci de m'en avoir parlé, avait répondu Jaffe, mais, franchement, ça ne me dit rien.

Un jour, pourtant, l'ennui et la solitude des week-ends poussèrent Jaffe vers le Paradise Club. L'atmosphère aimable de l'endroit l'avait

agréablement surpris et aussi le fait que la soirée s'était écoulée trop vite.

Il avait dansé avec plusieurs filles et les avait trouvées amusantes. Il avait bu quelques whiskys avec Blackie Lee et s'était plu en la compagnie du gros Chinois. En outre, sa sortie ne lui était pas revenue très cher.

Jaffe prit l'habitude d'aller régulièrement au Club. C'était une heureuse solution pour ses sorties. Un mois plus tard, Blackie Lee lui avait incidemment proposé une maîtresse en titre.

– Je connais une petite qui aurait besoin d'un petit appoint, avait-il expliqué. Elle a une nombreuse famille à sa charge. Je lui ai parlé et elle serait d'accord. Il est préférable d'avoir une petite amie régulière. Voulez-vous que je vous la présente ?

– Qu'est-ce que vous entendez par famille nombreuse ? Avait répondu Jaffe, soudain rembruni. Dois-je comprendre qu'elle est mariée et qu'elle a une ribambelle de gosses ?

Blackie avait laissé échapper un petit rire amusé.

– Elle n'est pas mariée. Elle a une mère, trois jeunes frères et un vieil oncle à faire vivre. Je vais l'envoyer chercher. Si elle vous convient, dites-le-lui. J'ai tout arrangé.

– Eh bien, c'est à voir, avait répondu Jaffe, que la proposition intéressait. Montrez-la-moi toujours.

Debout sur l'escabeau, tout en marquant soigneusement au crayon l'endroit où il allait enfoncer le clou, Jaffe revit sa première rencontre avec Nhan Lee Chaung.

Il était assis à une table, assez loin du bruyant orchestre philippin. La piste de danse était encombrée de couples, dont les traits s'estompaient dans la faible lumière, et l'on ne distinguait pas les visages des clients attablés à plus de trois mètres. Cette pénombre vous donnait une impression de détente et d'isolement.

Nhan Lee Chaung avait surgi à son côté, inopinément et sans bruit. Il avait les yeux fixés sur la travée entre les tables, espérant l'apercevoir avant qu'elle arrive près de lui, mais elle était arrivée par-derrière.

Elle portait le costume national vietnamien : un pantalon de soie blanche et, par-dessus, une tunique en nylon rose. Elle avait la tête petite, des cheveux noirs et brillants, partagés par une raie médiane et qui tombaient sur ses épaules en molles ondulations. Sa peau admirablement lisse avait la couleur d'un très vieil ivoire. Son nez à peine saillant, ses lèvres légèrement plus épaisses que celles d'une

Européenne, et ses beaux yeux noirs lui donnaient une apparence de poupée. Son ossature était si délicate qu'elle évoqua pour Jaffe une subtile gravure sur ivoire.

Elle lui sourit. Il n'avait jamais vu de dents aussi blanches et fortes. Ses yeux glissèrent avec curiosité de son visage à son cou, sous le col montant de la tunique, puis sur les deux rondeurs qui tendaient le fourreau rose, avec une sensualité pathétique, mais provocante.

On avait parlé plus d'une fois à Jaffe des appâts trompeurs des jeunes vietnamiennes. Sam Wade, qui occupait un poste très secondaire à l'ambassade des Etats-Unis, l'avait éclairé à ce sujet dès son arrivée à Saigon.

– Ecoute, gars, avait-il dit, te laisse surtout pas impressionner par ces courbes. Les bonnes femmes, ici, sont bâties comme des garçons. Aussi plates devant que derrière. Mais elles ont vu Lollobrigida et Bardot à l'écran et, du coup, elles ont pigé qu'il leur manquait quelque chose. T'as qu'à faire un tour au marché. Tu verras d'où viennent ces avantages. Je parie que le commerce de faux nichons, c'est ce qu'il y a encore de plus rentable dans ce putain de pays grouillant de flics.

– Je m'appelle Nhan Lee Chaung, avait dit la jeune fille en s'asseyant en face de Jaffe. (Elle parlait un excellent français.) Si vous voulez, appelez-moi Nhan.

Ils se dévisagèrent un long moment, puis Jaffe écrasa sa cigarette, en proie, soudain, à une émotion heureuse.

– Je m'appelle Steve Jaffe, dit-il. Appelez-moi Steve.

Pas plus compliqué que ça.

Jaffe se pencha pour prendre le clou que lui tendait Haum. Il appuya la pointe du clou sur la marque au crayon, puis il prit le marteau que Haum lui passait. Il frappa la tête du clou d'un coup sec.

Et c'est ainsi qu'il découvrit les diamants.

Le choc du marteau sur la tête du clou descella une portion de mur de quinze centimètres de côté qui se détacha, entraînant une pluie de plâtre et de poussière et découvrant une cavité profonde.

Jaffe, en équilibre sur l'escabeau, regardait consterné, les dégâts. Enfin, il explosa :

– Oh ! Merde !

Haum, exprimant son chagrin à la façon vietnamienne, poussa un gloussement aigu qui eut le don d'exaspérer Jaffe.

– La ferme ! dit-il en posant le marteau sur la dernière marche de

l'escabeau. Vingt dieux ! Il est en papier, ce mur !

Et au même instant il se rendit compte que le mur n'était pas en papier, qu'il avait au moins soixante centimètres d'épaisseur, et que ce trou était, en fait, une cachette astucieuse, une niche camouflée, et, sans doute, aménagée depuis un certain temps.

Il plongea une main prudente dans l'ouverture obscure. Ses doigts rencontrèrent un objet qu'il tira de la cachette : un petit sac de cuir. Au même instant, le fond pourri du sac céda et des objets brillants, scintillants, s'en échappèrent, rebondissant sur le parquet.

Il comprit que ces objets minuscules étaient des diamants. Ils dessinaient, au pied de l'escabeau, une arabesque inachevée, brillant de mille feux. Tout abasourdi, il contemplait cette splendeur scintillante. Bien qu'il ne fût pas expert en diamants, il estimait que ces pierres avaient une valeur considérable. Il y en avait là au moins une centaine, la plupart de la grosseur d'un petit pois. Sa bouche devint sèche et son cœur battit à grands coups.

Accroupi au pied de l'escabeau, Haum émit une série de claquements de langue, exprimant son émotion à la mode vietnamienne. Il cueillit un diamant et l'examina.

Jaffe ne le quittait pas des yeux.

Il y eut un long silence. Haum, enfin, leva la tête et les regards des deux hommes se rencontrèrent. Devant la figure crispée de Jaffe, Haum eut un sourire incertain qui découvrit ses couronnes d'or.

– Ces diamants, monsieur, dit-il, ils ont appartenu au général Nguyen Van Tho. La police les a cherchés pendant des années.

Très lentement, comme s'il marchait sur des œufs, Jaffe descendit de l'escabeau et se laissa tomber à côté de son boy.

Jaffe avait une carrure exceptionnellement puissante et mesurait plus d'un mètre quatre-vingts. Ses épaules étaient deux fois plus larges que celles d'un Européen de taille moyenne. Dans sa jeunesse, il avait pratiqué la culture physique avec passion, haltères, football, boxe et lutte. Et, après cinq ans d'inaction, il était encore en excellente forme. Accroupi près de Haum, il présentait un contraste saisissant avec le Vietnamien.

Celui-ci avait tout du pygmée rachitique à côté de son athlétique patron.

Jaffe ramassa un diamant et le fit tourner entre ses doigts.

« Ces pierres, songeait-il, doivent valoir près d'un million de dollars ; plus peut-être. J'en ai, une veine ! J'enfonce un sacré clou dans ce

sacré mur et je me fais une sacrée fortune ! »

Haum reprit :

– Le général était très riche. On savait qu'il avait acheté des diamants. Et puis il a été tué par une bombe. Son Excellence va être très contente d'apprendre que les diamants sont retrouvés.

– Qu'est-ce que tu racontes ? fit Jaffe. (Il se redressa, dominant de toute sa taille le Vietnamien, toujours accroupi.) Qu'est-ce que c'est que ce général ?

– Le général Nguyen Van Tho, répondit Haum. Il était à la solde des Français. Il a fait beaucoup de mal avant d'être tué par cette bombe. Il a volé de grosses sommes à la Défense Nationale et, avec l'argent, il s'est payé des diamants. Il était sur le point de s'enfuir avec, quand la bombe a explosé.

Jaffe s'approcha de la table, prit un paquet de cigarettes et le secoua pour en faire sortir une. En l'allumant, il remarqua que sa main tremblait.

– Qu'est-ce qui te fait croire que ces diamants appartenaient au général ? demanda-t-il, tout en songeant que les complications allaient commencer.

Il se souvint tout à coup que Haum était un ardent supporter du régime nouveau et qu'il avait accroché une photo du président Ngo Dinh Diem au mur de la cuisine. Il se rappela aussi que Haum suivait, deux fois par semaine, des cours d'instruction politique, et comprit brusquement ce que cela signifiait. C'était une sacrée déveine que le petit Vietnamien se fût trouvé dans la pièce au moment de la découverte des diamants.

Il se dit qu'il allait falloir manœuvrer avec prudence s'il voulait conserver les pierres, et c'était bien son intention.

– A qui voulez-vous qu'ils appartiennent ? rétorqua Haum. (Il commença à ramasser les diamants, au creux de sa main.) Mai Chang avait habité dans cette maison, autrefois...

Jaffe, tout en écoutant, réfléchissait. « Ce petit salaud a une façon de manipuler ces pierres, à croire qu'elles sont à lui. Si je ne fais pas attention, il va courir les remettre à son cher président. »

– Qui est Mai Chang ? demanda-t-il.

Mais, tout en parlant, il cherchait le meilleur moyen de vendre les diamants. Pas question de les bazarder au Vietnam. Il valait mieux les passer en fraude à Hong-Kong ; là, il n'aurait aucun mal à les placer.

– C'était la maîtresse du général, répondit Haum avec mépris. Après la mort du général, elle a été arrêtée. Cette maison lui appartenait. Le général a dû cacher les pierres ici pour plus de sûreté.

– Du moment que les autorités savaient que cette femme habitait ici, je me demande pourquoi on n'a pas fouillé la maison pour retrouver les diamants, dit Jaffe.

– Tout le monde croyait que les diamants avaient été volés, expliqua Haum, qui se baissa pour cueillir une pierre sous une chaise. On a pensé que le général les avait sur lui au moment de l'explosion et qu'un voleur les avait ramassés à la faveur de la confusion générale.

– Quelle explosion ? dit Jaffe, dont le seul but était de gagner du temps.

Il se demandait comment il pourrait persuader Haum de garder le silence au sujet des diamants. Il devait faire preuve de beaucoup de tact, avoir un argument subtil pour amener Haum à lui laisser les diamants et à accepter une part sur la vente des pierres, car Jaffe ne pouvait croire que Haum refuserait une grosse somme si elle lui était offerte avec diplomatie.

– Le général, il cherchait à fuir, et un inconnu lui a balancé une bombe, expliqua Haum.

Il se releva, les yeux rivés sur les diamants qui scintillaient au creux de sa main.

Jaffe alla vers le bureau et prit une enveloppe blanche dans le casier réservé au papier à lettres, puis négligemment, s'approcha de Haum.

– Mets ça là-dedans, dit-il en ouvrant l'enveloppe.

Après un instant d'hésitation, Haum fit glisser les diamants dans l'enveloppe, puis ébaucha un geste, comme pour la prendre, mais Jaffe s'était déjà éloigné. Il humecta la colle d'un coup de langue, cacheta l'enveloppe et la mit dans la poche arrière de son short.

Le visage brun de Haum s'assombrit.

– Vaut mieux appeler la police, monsieur, dit-il. Ces gens-là voudront voir le mur. Moi, je leur expliquerai comment vous avez trouvé les diamants, alors, vous n'aurez pas d'ennuis.

Jaffe écrasa sa cigarette. Il se sentait plus détendu. Au moins avait-il réussi à récupérer les diamants. C'était un premier pas. Il lui fallait maintenant convaincre Haum de garder le silence.

– Pas si vite ! fit-il. (Il s'approcha d'un fauteuil, s'assit.) Moi, je ne crois pas que ces diamants soient ceux du général. Si je me donnais la

peine de rechercher les divers propriétaires de cette maison, je découvrirais sûrement que les pierres en question ont appartenu à un type quelconque qui vivait là, bien avant le général, et qui est mort depuis longtemps. Quant aux diamants du général, on a dû les lui voler tout de suite après l'attentat.

Haum leva les yeux sur Jaffe, le visage inexpressif. Jaffe constata que le bonhomme n'était pas convaincu, et il sentit monter sa colère.

– C'est à la police d'en décider, monsieur, répondit Haum. Si les diamants appartenaient bien au général, Son Excellence sera très contente de les retrouver, il vous couvrira d'honneurs.

– Eh bien, c'est bon à savoir, ironisa Jaffe, mais il se trouve que les honneurs ne m'intéressent pas. Et puis, comme de bien entendu, la police va déclarer que les pierres appartenaient bien au général. (Il ébaucha un sourire contraint.) Tu connais ses procédés.

Il comprit aussitôt que sa remarque était maladroite, car le visage de Haum ne lui parut plus soucieux, mais hostile.

– Les diamants sont la propriété de l'Etat, monsieur, qu'ils aient ou non appartenu au général. Seul l'Etat peut décider ce qu'il faut en faire.

– C'est ton opinion, répondit Jaffe d'une voix sèche. Mais moi, je pourrais vendre ces pierres et, évidemment, tu aurais ta part. Tu serais riche, Haum.

« Le sort en est jeté, songeait-il. J'ai dévoilé mes batteries. Qu'est-ce qu'il va faire, maintenant, ce petit salaud ? »

Haum se raidit. Ses yeux noirs s'agrandirent démesurément.

– Ce serait illégal de vendre les diamants, dit-il.

– Les autorités n'en sauraient rien, répondit Jaffe. Et moi, je vendrais les diamants et te donnerais ta part.

– Il faut quand même aviser la police, s'entêta Haum.

– Tu ne veux donc pas être riche ? (Jaffe eut le sentiment que le bonhomme ne se laisserait pas corrompre, mais refusa de s'avouer battu.) Tu pourrais avoir une maison à toi et des domestiques. Tu pourrais épouser cette petite qui vient tout le temps rôder dans les parages... Tu pourrais acheter une voiture aussi.

Haum haussa les épaules.

– Monsieur, les diamants ne sont ni à moi, ni à vous. On ne peut donc pas les vendre. Ils sont propriété de l'Etat.

« Et voilà », pensa Jaffe. Une fureur folle l'envahit soudain. « J'ai un million de dollars dans ma poche, et, à cause de ce salopard de singe jaune, le fric va m'échapper. Il doit y avoir un moyen de se tirer de ce pétrin. Mais renoncer à un million de dollars... »

Haum reprit :

– Si Monsieur veut bien m'excuser, c'est mon après-midi de sortie. J'ai rendez-vous.

En un éclair, Jaffe comprit qu'à peine la porte passée, Haum se précipiterait chez Dong Ham, le cuisinier, pour lui raconter l'affaire, puis à la police, et que, dans dix minutes, la maison allait grouiller de flics au revolver facile. Il se leva rapidement et s'interposa entre Haum et la porte donnant sur la cour.

– Attends une seconde ! dit-il, tu vas me faire le plaisir de fermer ta grande gueule sur cette affaire, sinon je t'écorche vif !

Il ne se doutait pas que la colère lui donnait un aspect effrayant. Sa haute stature, son visage dur, convulsé de fureur, sa voix menaçante remplirent Haum d'épouvante. Le boy n'avait plus qu'une idée, maintenant : il fallait qu'il s'échappe et qu'il coure avertir la police sur la découverte des diamants. Il s'élança, contourna la table, puis, protégé par sa largeur, suivit le mur pour, enfin, se ruer vers la porte.

Malgré sa carrure, Jaffe était d'une agilité exceptionnelle. Ses muscles, encore durs en dépit de l'alcool et du manque d'exercice, répondirent avec une rapidité qui surprit Haum.

Comme les doigts moites du boy saisissaient la poignée de la porte, la main de Jaffe se referma sur son épaule et le fit pivoter. L'étreinte puissante de cette main remplit Haum de terreur. C'était comme si sa chair était écrasée dans des tenailles d'acier. Sous l'effet de la douleur, il laissa échapper un cri – un cri perçant de lapin apeuré. Il se débattit, tapa le poignet de Jaffe d'une main faible, puis sa bouche s'ouvrit sur un cri.

Jaffe appuya la main sur la bouche ouverte, enfonçant les doigts dans les joues du Vietnamien, étouffant son cri. Haum se démena sous sa poigne, cherchant à mordre la main de Jaffe, à placer un coup de pied dans ses jambes, mais ses chaussures à semelles de feutre frappaient sans dommage les muscles durs.

– Ta gueule ! gronda Jaffe en donnant au Vietnamien une secousse brutale.

Il entendit un bruit faible et sec, comme celui d'un bâton qui se brise. La figure de Haum pesa soudain au creux de sa main, comme si la tête s'était détachée du cou grêle. Les yeux se révoltèrent, les genoux

fléchirent. Jaffe s'aperçut qu'il soutenait la figure du Vietnamien, mais que ses jambes ne le portaient plus.

Pris d'une panique soudaine, il relâcha son étreinte. Haum glissa le long du mur et s'affaissa sur le plancher comme une poupée vidée de sa sciure.

Jaffe vit alors le filet de sang rouge vif qui s'écoulait de la bouche entrouverte de Haum. Il s'agenouilla à côté du Vietnamien et le toucha d'un doigt incertain.

– Dis !... Haum ! Pour l'amour du Ciel ! Qu'est-ce que tu as ?

Puis, avec un frisson, il se releva.

Brusquement, il mesura l'ampleur de la catastrophe.

Haum était mort et c'est lui, Jaffe, qui l'avait tué !

CHAPITRE II

Le cœur battant, Jaffe regarda le corps recroquevillé de Haum. Sa première réaction fut de demander du secours. Il fit un pas vers le téléphone, mais s'arrêta, le front barré d'une ride, hochant la tête.

Il n'y avait rien à faire pour Haum désormais. Haum était mort. Il n'était donc plus temps de penser à lui. Il fallait penser à Jaffe.

Il jeta un coup d'œil vers l'escabeau, près du mur. Pouvait-il convaincre la police que Haum était tombé de là et s'était accidentellement brisé la colonne vertébrale ?

Ses yeux se portèrent vers le trou béant dans le mur. Il suffirait que la police le voie pour comprendre qu'il s'agissait d'une cachette. Les flics se souviendraient que la maison avait appartenu à Mai Chang, la maîtresse du général Nguyen Van Tho, et concluraient aussitôt que les diamants avaient été cachés dans le mur.

Jaffe s'approcha du cadavre de Haum. Il l'examina. Il s'aperçut que sa gorge et les commissures de ses lèvres étaient meurtries et écorchées. Ces marques infirmeraient l'histoire de la chute du haut de l'escabeau.

Bien sûr, il pourrait raconter à la police qu'il avait surpris Haum en train de voler les diamants, qu'il y avait eu lutte et qu'il avait tué son boy accidentellement. Cette version lui éviterait une accusation de meurtre, mais il lui faudrait renoncer aux diamants et il était toujours possible qu'il fût condamné à une peine de prison.

Jaffe prit une décision : il allait garder les diamants, quel que soit le risque. Cette résolution mit fin à sa panique et ses idées s'éclaircirent.

S'il arrivait à atteindre Hong-Kong avec les diamants, il pourrait facilement brouiller sa piste. Il serait riche et commencerait une vie nouvelle. Mais, naturellement, il s'agissait, avant tout, de gagner Hong-Kong.

Il se versa un grand verre de whisky, en but la moitié, puis après avoir allumé une cigarette, avala le reste.

Pour sortir du Vietnam, la volonté seule ne suffisait pas. Les voyageurs étaient handicapés par mille réglementations et restrictions

administratives. Il fallait d'abord faire une demande de visa de sortie et les formalités pouvaient demander une semaine. Il fallait ensuite remplir des questionnaires au sujet des mouvements de devises. On vous demandait des photos d'identité... Il ne pouvait espérer s'en aller avant dix jours, et, pendant ce temps, comment disposerait-il du cadavre de Haum ?

Un bruit léger interrompit le cours de ses pensées. Il se raidit, le cœur battant à coups désordonnés. Quelqu'un frappait à la porte de service.

Il se figea, osant à peine respirer et prêta l'oreille.

Le bruit se répéta, puis une porte s'ouvrit en grinçant.

En proie à la panique, Jaffe enjamba le corps de Haum et se dirigea vers la cuisine, fermant derrière lui la porte du salon.

Dong Ham, le cuisinier, debout sur la dernière marche du perron, inspectait prudemment la cuisine par la porte entrebâillée.

Les deux hommes se dévisagèrent.

Dong Ham paraissait très vieux. Son visage sombre, sillonné de rides ressemblait à une feuille de parchemin froissée. Ses cheveux blancs et maigres poussaient en mèches clairsemées sur son crâne osseux. Des touffes blanches pendaient à son menton. Il était habillé d'une tunique noire à col montant et d'un pantalon également noir.

« Avait-il entendu l'appel de Haum ? » se demanda Jaffe. C'était possible. Autrement, pourquoi serait-il là ? Il n'entrait jamais dans la maison. Son poste était dans la cambuse, de l'autre côté de la cour, et pourtant il semblait vouloir entrer. Jaffe avait l'impression que s'il n'avait pas fait aussi vite, le vieux bonhomme serait déjà dans le salon.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Jaffe, qui se rendit compte de l'altération de sa voix.

Dong Ham mordillait sa main calleuse. Ses yeux noirs et larmoyants allaient de Jaffe à la porte du salon.

– On demande Haum, monsieur, répondit-il.

Il parlait un français hésitant. Il ouvrit la porte et s'effaça pour permettre à Jaffe de voir la cour et la cambuse.

Une jeune Vietnamiennne se tenait debout dans l'ombre du bâtiment. Elle était habillée de blanc et son chapeau de paille conique lui cachait le visage. Un instant, Jaffe crut que c'était Nhan, et son cœur tressaillit, mais, comme elle relevait la tête, il reconnut la fiancée de Haum.

Jaffe l'avait souvent aperçue, attendant avec une patience tout

asiatique que Haum ait fini son travail.

Haum lui avait confié qu'il avait l'intention de l'épouser une fois ses études politiques terminées.

Jaffe n'avait jamais prêté beaucoup d'attention à la fille. Il notait vaguement sa présence quand il allait prendre sa voiture au garage, mais cette fois, il la regarda attentivement, sachant quel danger elle représentait pour lui.

« Depuis combien de temps est-elle dans la cour ? se demanda-t-il. A-t-elle entendu le cri de Haum ?

Elle paraissait très jeune. Ses épais cheveux noirs coiffés en queue de cheval tombaient jusqu'à sa taille mince. « Pour une Vietnamiennne, pensa-t-il, elle est assez quelconque, et sans charme. »

Jaffe remarqua la raideur de son maintien et ses yeux fixes, remplis d'inquiétude. Il était certain qu'elle avait entendu le cri, mais avait-elle reconnu la voix d'Ham ?

Il sentait sur lui les regards hostiles et soupçonneux du vieillard et de la jeune fille, qui pourtant semblaient effrayés et incertains.

Il donna la première explication qui lui vint à l'esprit :

– Haum est sorti. Je l'ai prêté à un ami qui donne un dîner, pour aider le service. Inutile de l'attendre. Il va rentrer tard.

Lentement, à reculons, Dong Ham descendit les trois marches donnant accès à la cuisine. Son visage ridé était dénué d'expression. Jaffe jeta un coup d'œil rapide à la jeune fille. Elle avait baissé la tête. Son chapeau de paille lui cachait le visage.

Jaffe ferma doucement la porte de service, puis, sans bruit, mit le verrou. Il s'approcha ensuite de la fenêtre, aux persiennes fermées, et observa la cour par une fente.

Le vieillard regardait la porte fermée d'un air consterné, sans, cesser de mordiller nerveusement sa main calleuse. La jeune fille avait, elle aussi, les yeux rivés sur la porte. Elle prononça quelques mots. Le vieux la rejoignit lentement en traînant les pieds. Ils commencèrent à jacasser, leurs voix s'élevant, discordantes, dans la torpeur silencieuse de la cour.

« C'est un bien piètre mensonge, pensa Jaffe, mal à l'aise. Mais, vu les circonstances, je n'en ai pas trouvé de meilleur. »

Il avait bien fallu leur raconter quelque chose et il lui était arrivé, de temps à autre, de prêter Haum à des amis qui donnaient une réception. Mais, en ces occasions, Haum mettait toujours sa veste et

son pantalon de coutil blanc, et se préparait longuement. Il adorait ces sorties et, très fier, ne manquait jamais de raconter à Dong Ham dans quelle maison il allait.

Or, ce dimanche-là, il avait sa tenue de travail bleue. Jamais il ne serait rendu chez un ami de Jaffe dans ce costume. Le vieux ne l'ignorait pas. Il suffisait que lui ou la fille jette un coup d'œil dans la chambre de Haum pour découvrir les vêtements de coutil blanc, et avoir la preuve que Jaffe avait menti. « Que feront-ils, alors ? » se demanda Jaffe. Il était à peu près sûr qu'ils n'auraient pas l'initiative ni le courage d'appeler la police. Même s'ils avaient perçu le cri de Haum, même s'ils étaient sûrs que Jaffe leur avait menti en prétendant que Haum était sorti, ils n'iraient pas chercher la police. Ils se contenteraient, sans doute, d'argumenter et de discuter jusqu'à la fin de la journée, l'un s'efforçant de persuader l'autre qu'il n'y avait pas eu de cri. Ils chercheraient à se convaincre que Haum était sorti en tenue de travail bleue. Mais, bien entendu, au bout d'un certain temps, ils seraient bien obligés d'admettre qu'il était arrivé quelque chose à Haum, et alors les ennuis commenceraient.

Mais il avait au moins un petit répit. La fille n'irait alerter la police qu'au matin...

Jaffe revint dans le salon. Bouleversé, il regarda le cadavre de Haum à ses pieds.

S'armant de courage, il le souleva et le porta au premier étage. Le malheureux n'était pas plus lourd à porter qu'un enfant.

Jaffe entra dans sa chambre. Il posa doucement Haum sur le plancher, puis alla ouvrir la grande armoire à vêtements. Il ménagea un espace libre dans le bas et y installa Haum, le dos appuyé contre le mur. Ceci fait, il referma la porte précipitamment, tourna la clé et la mit dans sa poche.

Bien que la pièce fût fraîche, il régla au maximum le climatiseur. Il avait légèrement mal au cœur et fut irrité en constatant que ses jambes étaient molles et que les muscles de ses cuisses frémissaient.

De retour au salon, il vit de grosses mouches vertes qui bourdonnaient autour de la petite flaque de sang, déjà presque sèche, qui tachait le parquet.

A la cuisine, il ne trouva rien qui pût servir à ramasser la poussière ou à enlever le sang. Tous les ustensiles ménagers étaient rangés dans la grande cuisine, au fond de la cour. Il jeta un coup d'œil par la fente de la persienne.

Dong Ham et la jeune fille n'étaient plus visibles, mais leurs voix lui

parvenaient par la fenêtre ouverte de la chambre de Haum. Ils devaient avoir découvert que Haum ne s'était pas changé.

Jaffe prit son mouchoir, le trempa dans l'eau et revint dans le salon. Accroupi, il essuya la flaque. Une tâche brune subsista néanmoins sur le parquet ciré. Il la frotta pendant plusieurs minutes, sans réussir à l'effacer.

Il jeta le mouchoir souillé dans les toilettes et tira la chasse d'eau, puis il entreprit de ramasser les plus gros morceaux de plâtre. Enfin, agenouillé, il souffla sur la poussière, la répartissant sur le plancher. Ça crevait moins les yeux, maintenant. De toute façon, il ne pouvait faire mieux. Il enveloppa les débris de plâtre dans un journal et posa le tout sur la table.

Puis il chercha le clou et, monté sur l'escabeau, l'enfonça doucement dans le mur, juste au-dessus du trou. Il suspendit le tableau et constata qu'il cachait complètement l'ouverture.

Il recula de quelques pas et contempla son travail. Avec de la chance, la police ne penserait pas à regarder derrière le tableau. La chance était petite, mais on pouvait spéculer dessus.

Après avoir rapporté l'escabeau dans la cuisine et remis le marteau dans le tiroir à outils, il éprouva le besoin de boire. Il revint au salon et se versa une rasade de whisky. Comme il portait le verre à ses lèvres, le téléphone se mit à sonner. Le bruit, brutal et insistant, fracassa le silence. Jaffe sursauta si violemment que le verre de whisky lui échappa de la main et se brisa, éclaboussant ses pieds nus d'alcool et d'eau.

Il se pétrifia, les yeux sur le téléphone, la gorge nouée.

Il était trop terrorisé pour pouvoir répondre.

La sonnerie énervante se prolongeait, et Jaffe songeait que Dong Ham et la fille devaient l'entendre aussi. Il les imaginait, figés comme lui, échangeant des regards et se demandant pourquoi il ne répondait pas.

La sonnerie s'arrêta soudain et le silence l'accabla. Avec précaution, il contourna les débris de verre. « Il faut que je sorte, se dit-il. Je ne puis rester là une minute de plus. Plus tard, je reviendrai, mais pour le moment, j'ai besoin de quitter cette maison et de calmer mes nerfs. »

Il monta rapidement l'escalier, ôta son short et prit une douche. Il mit le pantalon et la chemise qu'il trouva accrochés à une chaise, évitant ainsi d'ouvrir l'armoire. En vérifiant son argent de poche, il constata avec dépit qu'il n'avait que cinq cents piastres dans son portefeuille. Il fouilla parmi ses mouchoirs, dans le tiroir de la commode, et trouva un autre billet de cent piastres.

Sa bouche se durcit quand il se souvint que c'était dimanche et que les banques étaient fermées. Il lui faudrait demander de l'argent à l'un des hôtels, en échange d'un chèque. Il était assez connu à Saigon. Ça ne présenterait certainement pas de difficultés.

Comme il allait quitter la pièce, il se rappela soudain qu'il avait laissé les diamants dans la poche revolver du short et sa propre négligence l'épouvanta.

Il ouvrit l'enveloppe et examina les diamants à la lumière du plafonnier. A leur vue, une vague d'émotion le submergea. La vue des diamants lui redonna de l'assurance.

Revenu au salon, il chercha dans le tiroir du bureau quelque chose de plus solide que l'enveloppe, pour y mettre les diamants. Il se décida pour une boîte vide de ruban à machine, y versa les pierres, s'attarda quelques instants à les admirer, puis fourra la boîte dans la poche de son pantalon. Il prit son carnet de chèques, le mit dans son portefeuille, puis alla à la cuisine pour jeter un coup d'œil dans la cour, par la fente de la persienne.

Dong Ham, accroupi près de la porte de la grande cuisine, fixait un regard vide sur la maison. La fille avait disparu. Inquiet, Jaffe revint au salon et regarda dans la rue à travers les persiennes. Tout son corps se raidit, quand il reconnut la jeune Vietnamiennne, assise au bord du trottoir, de l'autre côté de la rue, surveillant l'entrée.

« Ces deux-là, ils soupçonnent quelque chose, pensa-t-il, c'est un fait. Mais, avec l'immense et obtuse patience des Asiatiques, ils attendent la suite des événements. Cependant, ils ne laissent rien au hasard : le vieux s'est mis en faction devant la porte de service et la fille garde l'entrée principale. »

Mais, au point où il en était, il ne s'en souciait guère. Il lui fallait quitter au plus vite l'atmosphère maléfique de la maison.

Il jeta un dernier coup d'œil à la pièce, prit les clés de sa voiture, celle de la porte de service et le paquet de gravats dans le papier journal. Il passa à la cuisine, poussa le verrou, ouvrit la porte et sortit dans la chaleur encore suffocante du soleil. Sans prêter attention à Dong Ham, il ferma la porte à clé et mit la clé dans sa poche. Puis, comme il passait à la hauteur du vieillard en allant vers le garage, il prononça, sans le regarder : – Je rentre tard. Je ne dîne pas. Au volant de la Dauphine rouge qu'il avait achetée dès son arrivée à Saigon en raison de sa maniabilité et de son peu d'encombrement, il suivit la courte allée qui conduisait à la grille. Il stoppa, descendit de voiture et ouvrit les deux battants, sentant sur lui le regard insistant de la fille.

Il remonta en voiture, laissant la grille grande ouverte, et fila vers le

centre de la ville.

Sam Wade (deuxième secrétaire au Service de Presse de l'Ambassade des Etats-Unis) gara sa Chrysler devant l'hôtel Majestic et descendit lourdement sur le trottoir. Il s'arrêta un instant pour regarder, de l'autre côté de la rue, le golf miniature, où deux jeunes Vietnamiennes jouaient avec une adresse remarquable, entourées de la foule dominicale de badauds.

Il nota que les deux jeunes filles, en tunique bleue et pantalon de soie blanche, formaient un charmant tableau. Son admiration pour les Vietnamiennes ne faiblissait pas. Il était aussi sensible à leurs charmes qu'à son arrivée à Saigon, dix-huit mois auparavant.

Court sur pattes et bedonnant, le cheveu clairsemé, Sam Wade avait le visage coloré et débonnaire. Il ne se distinguait pas particulièrement dans son travail, mais on l'aimait bien et on connaissait son goût pour les femmes et les chemises hawaïennes aux teintes criardes.

Rasé de frais, sortant de sous la douche et très à l'aise dans sa nouvelle chemise magnifiquement bariolée, Sam Wade tenait la grande forme. Il avait passé son après-midi à faire du ski nautique. Dans une demi-heure, il allait retrouver une jeune Chinoise, avec qui il devait passer la nuit. Pour Sam Wade, par conséquent, le monde tournait rond.

Il entra dans le bar désert de l'hôtel Majestic et se laissa tomber dans un fauteuil, avec un grognement de satisfaction.

Au plafond, les ventilateurs tournaient paresseusement, brassant l'air chaud et humide. Bientôt, le bar se remplirait, mais, pour le moment, Wade goûta le plaisir d'être seule. Il commanda un whisky double, avec de la glace, alluma un cigare et allongea ses courtes jambes grasses.

Renversé dans son fauteuil, il contempla le mouvement de la rue, les zigzags des rickshaws, remorqués par des bicyclettes, qu'à Saigon on appelait pousse-pousse, les motos lancées à folle allure et l'essaim de vélos montés par des Vietnamiens. Il reconnut la Dauphine rouge de Jaffe au moment où, sortant du flot ininterrompu des véhicules, elle se rangea derrière sa Chrysler.

Comme Jaffe traversait le trottoir et pénétrait dans le bar, Wade remarqua ses traits tirés et son air soucieux.

De sa main dodue, il fit signe à Jaffe, mais constata avec surprise que le grand gaillard athlétique hésitait à le rejoindre. Enfin, avec un effort visible, il se décida, s'approcha, prit un fauteuil et s'assit.

– Salut, Steve, dit Wade en souriant. Qu'est-ce que tu prends ?

– Un scotch, je crois, répondit Jaffe en fouillant ses poches, à la recherche d'une cigarette. T'as là une sacrée belle chemise !

– Hein ? fit Wade avec un sourire satisfait. J'avoue qu'elle m'intimide un peu... (Il commanda un double scotch au soda pour Jaffe et régla les consommations.) Je ne t'ai pas vu sur la rivière, aujourd'hui.

Jaffe, mal à l'aise, s'agita sur sa chaise.

– Non, dit-il d'une voix froide et indifférente. T'as fait du ski nautique ?

Il songeait qu'il avait eu tort d'entrer dans le bar. Il aurait dû foncer directement à la réception, toucher son chèque et filer. Au bar du Majestic, comme de juste, on était sûr de rencontrer une personne de connaissance.

Wade répondit qu'il avait fait du ski et se plaignit de la saleté de la rivière, mais Jaffe ne l'écoutait que d'une oreille.

Comme ses commentaires ne semblaient pas intéresser Jaffe, Wade reprit, avec un clin d'œil complice :

– Je me suis dégotté, pour cette nuit, une poulette chinoise. Un drôle de petit lot. Je l'ai découverte, l'autre soir, à l'Arc-en-Ciel. Si elle est aussi ardente au page qu'elle est belle, je ne vais pas m'ennuyer, cette nuit !

Jaffe regarda le gros bonhomme débonnaire, vautre en face de lui, et ressentit une vive pointe d'envie. Lui aussi allait vivre une nuit inoubliable, mais terriblement différente de celle de Wade. Dans une heure environ, il lui faudrait prendre une décision dont dépendrait sa liberté et sa vie.

– A part les femmes et la cuisine chinoise, poursuivit Wade, c'est vraiment un foutu patelin. Qu'est-ce que je serais content de rentrer au pays ! J'en ai plein le cul de ces restrictions à la gomme !

Jaffe ne regardait pas Wade. Il suivait, derrière la fenêtre, le va-et-vient nonchalant de deux agents de police vietnamiens devant l'entrée de l'hôtel : de petits hommes bruns, en uniforme de coutil blanc, coiffés de casquettes, un revolver à la ceinture. Ils lui donnaient une impression de malaise. Il se demandait quelle serait la réaction de Wade s'il lui disait qu'il avait tué Haum et avait caché son cadavre dans son armoire.

– Je vois que tu as toujours ta petite bagnole, disait Wade.

Jaffe se rendit compte que le bonhomme parlait depuis un moment sans qu'il l'entende.

– T'en es toujours content ?

Jaffe fit un effort pour sortir de sa méditation lugubre.

– Ça va, répondit-il. J'ai des fois des ennuis au démarrage, mais la bagnole n'était pas neuve quand je l'ai achetée.

– Eh oui, fit Wade, c'est sûrement pratique pour se garer, mais, moi, je préfère les grosses bagnoles...

Il jeta un coup d'œil sur sa montre. Il était sept heures moins trois. Il se leva. Debout à côté de Jaffe, il se demanda ce qui pouvait préoccuper ce grand garçon. Il paraissait si lointain, si peu amical ! Ça ne lui ressemblait pas. D'habitude, Jaffe était un aimable compagnon de bar.

– Qu'est-ce qui ne va pas, Steve ?

Jaffe leva vivement les yeux et Wade eut l'impression pénible qu'il avait peur.

– Rien du tout, répondit-il.

Wade fronça les sourcils, mais ne voulut pas insister.

– Attention à la dysenterie, fit-il. Maintenant, va falloir que je file. J'ai promis à ma fille de dîner avec elle avant de passer à la manœuvre. A bientôt, vieux.

Dès que Wade fut parti au volant de sa voiture, Jaffe prit son carnet de chèques et en établit un de quatre mille piastres.

Il se rendit au bureau de la réception et demanda à l'employé s'il voulait bien lui verser le montant du chèque. Celui-ci, un Vietnamien au visage ouvert qui connaissait Jaffe, lui demanda poliment d'attendre un instant. Il disparut dans le bureau du directeur, revint quelques minutes plus tard et, en souriant, remit à Jaffe huit billets de cinq cents piastres.

Soulagé, Jaffe le remercia et rangea les billets dans son portefeuille. Il quitta l'hôtel et se rendit à Tu-Do, où il rangea sa voiture devant l'hôtel Caravelle. Il demanda à l'employé de la réception s'il pouvait lui donner de l'argent en échange d'un chèque. Le réceptionniste le connaissait également et, après une brève visite au bureau du directeur, il remit à Jaffe quatre mille piastres contre son chèque.

Il s'apprêtait à quitter l'hôtel, mais, soudain, s'arrêta, le cœur battant.

Un agent de police était arrêté près de la Dauphine rouge, tournant le dos à Jaffe. Il semblait examiner la voiture.

Quelques heures auparavant, un fait semblable eut seulement irrité

Jaffe et il se serait approché de l'agent pour lui demander ce qu'il voulait, mais maintenant, la vue du bonhomme en uniforme blanc le terrifia à un point tel qu'il dut réprimer l'envie de prendre la fuite.

Il resta immobile, surveillant l'agent qui se dirigea lentement vers l'avant de la voiture, jeta un coup d'œil sur la plaque d'immatriculation, puis s'en alla d'un pas traînant, les pouces dans le ceinturon, pour s'arrêter un peu plus loin et examiner une autre voiture.

Jaffe poussa un profond soupir de soulagement. Il descendit les marches, regagna sa voiture, et y monta. Il consulta sa montre-bracelet. Il était sept heures vingt-sept. Il mit cap vers la rivière, passa devant le Cercle Nautique, où de nombreux consommateurs buvaient à la terrasse en attendant l'heure du dîner, puis continua jusqu'au pont desservant les quais. Il s'arrêta devant le petit jardin public, à côté du pont, et y pénétra. A cette heure, le jardin était presque désert. Il n'y avait que deux Vietnamiens, sur un banc, au pied d'un arbre : un jeune homme et une jeune fille enlacés.

Jaffe les dépassa et s'assit à l'ombre. Il alluma une cigarette. « Le moment est venu, pensa-t-il, de prendre une décision. » Il disposait d'une certaine somme d'argent. Il fallait qu'il sorte du Vietnam. Un instant, il envisagea de foncer vers la frontière, avec l'espoir d'atteindre Phnom-Penh, où il trouverait certainement un avion pour Hong-Kong, mais le risque et les difficultés étaient trop grands. S'il n'y avait pas eu les diamants, il aurait tenté sa chance. « Mais ce serait idiot, pensa-t-il, d'agir d'une façon intempestive, maintenant que j'ai une fortune en poche. » Il était convaincu qu'il pouvait, en s'adressant aux bons endroits, obtenir des papiers d'identité, établis à un nom d'emprunt, et aussi un visa de sortie. Naturellement, il lui faudrait modifier son apparence. Mais cela ne représentait aucune difficulté particulière : il suffisait qu'il laissât pousser sa moustache, qu'il se teignît en blond et portât des lunettes.

On lui avait souvent parlé de gens ayant obtenu des faux passeports. Mais il n'avait aucune idée de la marche à suivre. Ce serait sans doute plus facile d'en faire fabriquer un à Hong-Kong et de se le faire envoyer, que d'essayer de se le procurer à Saigon.

Mais à qui s'adresser ? Il ne connaissait personne à Hong-Kong, pas plus qu'à Saigon d'ailleurs. Il songea à Blackie Lee, patron du Paradise Club. Il saurait sans doute le conseiller, mais pouvait-on lui faire confiance ? Quand la nouvelle de l'assassinat de Haum et de la disparition des diamants serait connue, Blackie pourrait le dénoncer... Et même s'il était digne de confiance, réussirait-il à lui procurer un passeport ? Etait-il en relations avec Hong-Kong ?

Jaffe comprenait qu'une initiative prise trop hâtivement était dangereuse. Peut-être n'aurait-il une possibilité de quitter le pays que dans une quinzaine de jours... Qu'allait-il faire, en attendant ? Où allait-il se cacher pour échapper à la police ?

Sans doute, dès le lendemain matin, les recherches seraient entreprises. Il devait donc trouver une planque ce soir même. Mais où ?

Evidemment, il y avait une personne qui consentirait à l'aider et qui en aurait la possibilité : Nan ! Mais Jaffe avait scrupule à la compromettre. Il ignorait tout du Code vietnamien, mais il était sûr que le recel de malfaiteur était puni. Pourtant, s'il ne s'adressait pas à elle, vers qui pouvait-il se tourner ?

« Je perds du temps, se dit-il. Il n'y a qu'une seule solution, c'est de faire appel à Nan. Il faut la voir, lui parler. Mais pas me cacher chez elle... » Il n'était jamais allé dans son logement, mais souvent elle le lui avait décrit. Elle vivait dans trois pièces avec sa mère, son oncle et ses trois frères. A maintes reprises, elle s'était plainte amèrement de cette promiscuité... Mais peut-être connaissait-elle quelqu'un, peut-être aurait-elle une idée...

Il se leva et retourna à sa voiture.

Les jeunes gens, sur le banc, ne lui accordèrent pas un regard, trop occupés d'eux-mêmes pour remarquer sa présence.

En les voyant si heureux dans leurs rêves confiants, Jaffe se sentit soudain plus seul qu'il ne l'avait jamais été.

CHAPITRE III

A proximité de Cholon, le quartier chinois, la rue se rétrécissait. La foule des badauds débordait sur la chaussée, au risque de se faire écraser.

Jaffe avait circulé dans le quartier pendant des mois, aussi n'éprouva-t-il aucune difficulté à louvoyer à bord de sa voiture au milieu de la circulation dense et à éviter les piétons fourvoyés parmi les véhicules.

Finalement, après quelques efforts, il réussit à se ranger à moins de cent mètres du Paradise Club. Il écarta trois Chinois loqueteux qui s'étaient précipités pour ouvrir la portière et l'aider à remonter les glaces, dans l'espoir de récolter une ou deux piastres, puis gagna l'entrée du Paradise Club en suivant la rue étroite, étouffante, brillamment éclairée par les enseignes chinoises au néon.

Comme il montait l'escalier conduisant au Club, les accents de l'orchestre de danse philippin lui parvinrent, et aussi la voix aiguë de la chanteuse amplifiée par les haut-parleurs.

Jaffe écarta le rideau, à l'entrée de la salle de danse. Une jeune et grande Chinoise, au visage blanc de poudre, aux formes provocantes sous le cheongsam blanc, s'avança vivement vers lui. C'était Yu-Lan, la femme de Blackie Lee. Elle lui sourit dès qu'elle l'eut reconnu.

_ Nhan n'est pas encore là, dit-elle en lui caressant le bras de ses doigts fuselés. Mais elle ne va pas tarder.

Son accueil fit du bien à Jaffe. A sa suite, il pénétra dans la salle de danse. La pièce était bondée, mais les lumières étaient si basses qu'on ne distinguait qu'une marée de têtes sur le fond lumineux de l'estrade de l'orchestre.

Yu-Lan le guida vers une table d'angle, loin des musiciens, et lui avança une chaise.

– Tu vas bien'? demanda-t-elle, en souriant. (Elle le tutoyait toujours.)

– Ça va, fit-il en s'asseyant. Blackie est là ? Je prendrai un scotch avec de la glace.

– Tout de suite, répondit-elle.

Il nota qu'elle lui jetait un coup d'œil rapide et comprit qu'il avait parlé, malgré lui, avec une brusquerie inhabituelle.

Elle s'éloigna, le laissant là, abruti par le vacarme de la musique et la voix stridente de la femme au micro, qui vrillait ses tympanes.

Presque immédiatement, Blackie Lee émergea de l'obscurité et s'assit doucement à côté de Jaffe.

Agé de trente-cinq ou trente-six ans, Blackie Lee avait des épaules larges, des cheveux noirs et huileux, partagés par une raie médiane, et une large figure jaune, toujours impassible.

Il jeta à Jaffe un bref coup d'œil aigu et devina aussitôt que quelque chose n'allait pas. Son esprit perspicace était en éveil. Il avait de l'estime pour Jaffe. Ce client savait dépenser, ne faisait pas d'histoires. Or, pour la bonne marche de ses affaires, Blackie avait besoin de clients américains sans histoires.

– Vous avez des relations à Hong-Kong ? demanda Jaffe brusquement.

Le visage de Blackie resta impassible et somnolent.

– A Hong-Kong ? Oui, j'y ai beaucoup d'amis, répondit-il. Mais qu'entendez-vous par « relations » ?

Jaffe avait l'impression d'être au bord d'une piscine, prêt à plonger. « Puis-je faire confiance à ce poussah de Chinois ? » se demandait-il, désarmé.

Blackie remarqua son hésitation, et ajouta pour l'encourager :

– En plus de mes nombreux amis, j'ai un frère à Hong-Kong.

Le silence se fit de nouveau, interminable. Blackie explorait ses molaires avec un cure-dents en or, et Jaffe, les yeux figés sur la piste encombrée, qu'il ne voyait pas, s'efforçait de décider s'il pouvait ou non se fier à Blackie.

Enfin il se lança :

– C'est un cas un peu compliqué. Une situation délicate et strictement confidentielle. L'un de mes amis peut avoir besoin d'un faux passeport.

Blackie eut un haut-le-corps à peine perceptible, mais il se piqua quand même la gencive avec la pointe de son cure-dents.

– Un passeport ? répéta-t-il, comme s'il n'avait jamais entendu ce mot.

– Je pense que ce doit être plus facile d'obtenir un passeport à Hong-Kong qu'ici, dit Jaffe, qui s'efforçait de prendre un ton désinvolte. Alors je me suis demandé si vous ne connaissiez pas quelqu'un qui

pourrait et procurer un.

_ Un passeport américain ?

_ Un passeport britannique ferait encore mieux l'affaire.

_ Les affaires de passeports sont illégales et dangereuses, fit doucement Blackie.

Il était vraiment ennuyé. Il ne croyait pas à l'existence de l'ami de Jaffe. Ce grand gaillard voulait un passeport britannique pour lui-même. Pourquoi ? De toute évidence, il voulait quitter le Vietnam, mais pourquoi avec un faux passeport ?

– Je sais, répondit Jaffe avec impatience. Connaissez-vous des gens qui pourraient m'avoir un passeport britannique ?

– Pour votre ami ? demanda Blackie.

– C'est ce que j'ai dit. Il est disposé à payer le prix.

– Si ça pouvait être arrangé, ça coûterait cher, remarqua Blackie.

– Mais c'est possible ?

Blackie rangea son cure-dents en or dans la poche de sa chemise.

– Peut-être bien. Il faudrait que je me renseigne. Mais ça coûterait cher.

– C'est urgent, fit Jaffe. Quand serez-vous fixé ?

– Va falloir que j'écrive à mon frère. Mais, comme vous le savez, les lettres, dans ce pays, passent souvent par la censure. Il s'agit donc de trouver une personne de confiance qui remettrait la lettre à mon frère. Ça prendra du temps.

Jaffe comprit soudain à quel point les démarches allaient être difficiles. Quand il avait compté sur dix jours d'attente, il avait fait preuve d'un optimisme ridicule. Il serait sans doute obligé de se cacher pendant un bon mois, et même davantage.

Blackie poursuivit :

– Votre ami a eu des ennuis, si je comprends bien ?

– N'entrons pas dans les détails, coupa Jaffe sèchement. Moins vous en saurez, moins vous serez compromis.

– Ça n'est pas tout à fait exact. Si l'affaire est scabreuse et si l'on découvre que j'y ai pris part, je m'expose à toutes sortes d'ennuis, dit Blackie avec douceur. Il serait peu raisonnable de s'embarquer dans une histoire dont on ignore tout. Et puis, si c'est vraiment très grave, le prix du passeport augmentera en conséquence. Votre ami sera

obligé de payer beaucoup plus cher.

Sous la table, les poings de Jaffe se fermèrent. « Nom de nom ! Songeait-il, ça se complique de minute en minute. Et quand il aura lu le journal demain, il saura que je suis soupçonné de meurtre. Alors, il aura trop peur pour me donner un coup de main, à moins qu'il n'augmente encore le prix... »

Et, tout à coup, il se souvint des diamants. Au fond, il pourrait en sacrifier un ou deux pour payer le passeport. Mais, ainsi, Blackie serait affranchi. Ça pourrait être dangereux. Si Blackie découvrait qu'il s'était approprié les diamants du général Nguyen Van Tho, il serait peut-être tenté de les voler. Il s'agissait donc d'être prudent, au lieu de foncer tête baissée, sans avoir pris le temps de réfléchir.

– Il faut que j'en parle à mon ami, dit-il, sans regarder Blackie. Je ne puis vous en dire plus long sans son accord...

– Je comprends vos scrupules, répondit Blackie. Un ami ne trahit pas les confidences.

Jaffe lui jeta un regard aigu, mais le visage jaune et rond ne trahissait aucune émotion. « Il n'est pas fou, pensait Jaffe. Il a compris que le passeport est pour moi. Vaut-il mieux le reconnaître ? Demain, il n'aura plus de doutes, après la lecture des journaux. Mais, pour l'instant, j'ai intérêt à me taire. Je dispose encore d'un peu de temps. J'aime mieux en parler d'abord à Nhan. »

– Si je comprends bien, votre ami veut quitter le pays ? fit Blackie d'une voix douce. Eh bien, il faut lui expliquer que ce n'est pas une mince affaire. Un passeport ne lui sera utile que s'il porte un visa d'entrée et un visa de sortie. Il faudra aussi remettre des photos de votre ami au service de l'Immigration, et graisser la patte à pas mal de gens. Tout cela, naturellement, peut être arrangé, à condition que sa situation ne soit pas trop grave. Vous comprenez, si, par exemple, votre ami est inquiet par la police pour avoir émis des chèques douteux ou pour avoir brutalisé une fille, pour ne pas avoir respecté le bien d'autrui ou avoir écrasé un piéton, alors les choses pourraient s'arranger, mais s'il a commis un délit politique ou un crime, on ne pourrait rien faire pour lui.

« Eh bien, nous y voilà ! » pensa Jaffe, dont la gorge se contractait.

– Je lui parlerai, répéta-t-il, et Blackie, comprenant au ton de sa voix que la conversation était terminée, se leva.

– Vous pouvez compter sur moi pour vous aider dans la mesure du possible, dit-il, mais, naturellement, je dois éviter les complications.

– C'est entendu, fit Jaffe. Je comprends très bien.

Une fois Blackie parti, Jaffe consulta sa montre. Il était neuf heures et demie. Nhan n'allait arriver que vers dix heures et demie. Tout à coup, il sentit qu'il avait faim.

Il repoussa sa chaise, se leva et, contournant la piste de danse, gagna la sortie.

De l'autre côté de la rue se trouvait un restaurant chinois, où il dînait souvent. Il entra et salua d'un signe de tête le propriétaire. Celui-ci se livrait à des calculs à l'aide d'un boulier, avec cette rapidité incroyable, qui ne manque pas de déconcerter l'Européen. Il s'arrêta un instant, remua la tête et sourit en découvrant de grandes dents jaunes.

Une jeune Chinoise, vêtue d'un uniforme genre « hôtesse de l'air », conduisit Jaffe à une table, derrière des paravents.

Dans ce restaurant, chaque table était cachée aux regards par des paravents qui ne laissaient passer que le rire rauque des Chinois et le choc des innombrables plats.

Quand Jaffe eut terminé son dîner, la serveuse lui remit une serviette chaude sur laquelle il s'essuya les doigts, puis il demanda l'addition.

La serveuse s'éloigna, sans repousser le panneau. C'est alors qu'il aperçut Sam Wade et une jeune Chinoise qui, sortant de derrière un paravent, s'en allaient vers l'escalier.

Jaffe observa la compagne de Wade. Elle était grande et admirablement faite, vêtue d'un cheongsam rouge qui accentuait les courbes de son corps. Autour du cou, elle portait un collier de perles, certainement vraies, qui avaient dû coûter fort cher. Elle avait une allure sophistiquée et donnait l'impression de s'ennuyer et d'être pleinement consciente de ses charmes. Jaffe décida que ce genre de femme ne lui conviendrait pas. Elle devait vous compliquer la vie. Il évoqua la simplicité de Nhan et se félicita de l'avoir rencontrée.

Il attendit que le couple eût disparu dans l'escalier, puis paya son addition et descendit dans la rue pour attendre Nhan.

Il était exactement dix heures dix quand Jaffe vit Nhan s'avancer d'un pas alerte le long du trottoir, louvoyant dans la foule compacte, une expression un peu soucieuse sur ses traits délicats. Elle portait un pantalon de soie blanche et une tunique collante lie-de-vin.

Jaffe donna trois coups de klaxon, puis, après un temps d'arrêt, recommença. C'était le signal dont ils étaient convenus. Elle se retourna vivement et, en apercevant la Dauphine rouge, son visage s'éclaira. Elle s'avança vers la voiture comme Jaffe en descendait.

« C'est quand même curieux, songeait Jaffe qui attendait devant la voiture, chaque fois que je la vois, ça me donne un choc. »

Nhan se précipita et leva les yeux vers lui. Il lui prit la main.

Il y avait dans les prunelles noires de Nhan une adoration sans fin qui toujours étonnait Jaffe. Il n'avait jamais vu un tel regard chez une femme. Un regard qui disait : « Vous êtes le centre de mon univers, quand vous n'êtes pas là, le soleil, la lune et les étoiles se cachent ; tout devient noir. » C'était un regard d'amour absolu et candide.

Il était flatté de se savoir aimé à ce point, mais gêné aussi, car il savait qu'il était, pour sa part, incapable de l'aimer avec la même ardeur.

– Hello, fit Nhan. Tu vas bien ?

Elle était très fière de ces quelques mots d'anglais. Elle s'exprimait presque couramment en français, mais depuis qu'elle avait rencontré Jaffe, elle s'appliquait à apprendre l'anglais.

– Hello, répondit Jaffe, dont la gorge se serrait.

Ce visage de poupée, cette fragilité et cet amour l'attendrissaient profondément.

– Oui, ça va. Va dire à Blackie que tu ne travailleras pas ce soir. J'ai besoin de te parler. (Il tira son portefeuille et lui donna de l'argent.) Voilà, donne-lui ça et fais vite, s'il te plaît.

Les yeux en amande de Nhan s'écarquillèrent, en voyant l'argent.

– Mais, Steve, pourquoi tu ne montes pas ? On pourrait danser et bavarder. Ça te coûterait moins cher.

– Donne-lui ça, fit Jaffe sèchement. Je ne peux pas te parler là-haut.

Elle lui lança un regard vif et intrigué, puis gravit rapidement l'escalier du club.

Jaffe remonta dans la Dauphine et alluma une cigarette. En dépit de la brise légère, la chaleur l'oppressait. De temps en temps, le souvenir de Haum, dans l'armoire à vêtements, lui revenait et lui donnait comme un pincement au cœur.

Nhan ressortit du club et monta en voiture. Dès qu'elle eut claqué la portière, Jaffe démarra et s'enfonça lentement dans le flot des pousse-pousse et des autos.

Il conduisit aussi vite qu'il le pouvait, en descendant vers la rivière. Nhan, silencieuse, les mains sur les genoux, regardait la masse dense des véhicules et des piétons.

Quand ils atteignirent les jardins d'agrément, près du pont, Jaffe

s'arrêta.

– Descendons, dit-il.

Ils gagnèrent le banc sous les arbres, celui qu'avait occupé le couple de jeunes Vietnamiens.

La lune flottait dans un ciel sans nuages, répandant sa lumière sur les sampans et les petites barques qui sillonnaient encore la rivière.

Comme Nhan prenait place près de Jaffe, il enlaça son corps mince et l'embrassa. Il la garda serrée contre lui. Pendant un long moment. Leurs lèvres se touchaient. Puis il relâcha son étreinte, alluma une cigarette et d'une chiquenaude envoya l'allumette dans la rivière.

_ Qu'est-ce qu'il y a, Steve ?

Elle parlait maintenant en français, et il comprit qu'elle était inquiète.

Il hésita d'abord à reconnaître que ça n'allait pas, niais, comprenant qu'il perdait du temps, il se décida :

– Il est arrivé un coup dur. J'ai des embêtements, mais ne me pose pas de questions. Il vaut mieux que tu ne saches rien. Pour tout dire, j'ai de graves ennuis avec la police. Il faut que je quitte le pays.

Elle se raidit, ses mains étreignirent ses genoux gainés de soie. Jaffe entendait sa respiration oppressée. Il regarda la jeune femme, rempli de pitié. Comme elle se taisait, il ajouta :

– Ça va mal, Nhan. Il faut que je quitte le pays à tout prix.

Elle laissa échapper un profond soupir :

– Je ne comprends pas, fit-elle. Je t'en prie, explique-moi.

– Un malheur est arrivé cet après-midi. Demain, la police sera à mes trousses.

– Qu'est-il arrivé ?

Jaffe eut encore une hésitation, puis décida de tout lui dire. Les journaux parleraient certainement de l'affaire le lendemain ou le surlendemain, et alors tout le monde serait au courant.

Il lui raconta donc tout.

Ses doigts serrèrent son poignet.

– Mais c'était un accident ! s'écria-t-elle, fougueusement. Il faut tout raconter à la police. C'était un accident !

Il eut un mouvement d'impatience.

– Ils vont quand même croire que je l'ai tué. Tu ne comprends donc

pas ? Il faut que je me tire d'ici, ou alors, je suis foutu !

– Mais c'était un accident ! Insista-t-elle. Tu dois prévenir la police tout de suite ! Ces gens-là seront ravis de récupérer les diamants. Viens, on va y aller, à la police !

Elle fit mine de se lever.

– Je garde les diamants et je ne vais pas à la police, dit-il d'une voix dure et froide.

Elle se laissa retomber sur le banc, tête basse. Il ne pouvait voir son visage.

– Tu ne comprends donc pas ? reprit-il avec colère. Une fois loin d'ici, je pourrais bazarder les diamants. Ils valent un million de dollars, pour le moins. C'est une chance unique. J'ai toujours rêvé de mettre la main sur le gros paquet !

Elle se balançait d'avant en arrière, le regard plein d'épouvante.

– Si tu te sauves, on va penser que tu l'as tué, gémit-elle. Il ne faut pas ! Quelle que soit la somme, ça ne vaut pas le coup ! Tu dois leur rendre les diamants.

– Je l'ai bel et bien tué, dit-il avec impatience. Et je ne suis pas idiot au point de risquer d'être traduit en justice. Ces salauds sont foutus de me jeter dans leur prison infecte et de m'y garder des années. Ecoute, on n'a pas de temps à perdre. Il faut que je me tire – je n'ai pas le choix. Mais ça va demander des jours. Alors, pour l'instant, je dois trouver un coin où me cacher. T'en connais un ?

– Te cacher ? (Elle leva la tête et le regarda fixement, soudain enlaidie par la peur.) Et moi, qu'est-ce que je deviens ? Tu vas m'abandonner ?

– Je n'ai jamais dit ça. Quand je partirai, tu seras avec moi.

– Mais c'est pas possible ! Je n'aurais pas l'autorisation. Aucun Vietnamien ne peut quitter le pays ! Et puis, si je pars, que deviendront ma mère, mes frères et mon oncle ?

« Ça ne va pas mieux, songeait Jaffe. Toujours des complications. »

– Si tu veux venir avec moi, tu seras obligée de les laisser. Mais en temps voulu, on trouvera une solution en ce qui les concerne. Pour le moment, je dois chercher une planque sûre pour une semaine environ. Tu ne connais pas un endroit ? Pas à Saigon même – en dehors de la ville !

La peur la saisit de nouveau.

– Mais je ne veux pas que tu te caches ! Tu dois aller à la police !

Dans un flot de paroles précipitées, elle le supplia de renoncer aux diamants, de se présenter à la police et de dire la vérité.

Il la laissa parler pendant une minute, puis brusquement il se leva.

Elle se tut et le regarda. Ses yeux agrandis de peur luisaient au clair de lune.

– Ça va, ça va, fit-il avec rudesse. Si tu ne veux pas m'aider, eh bien, je m'adresserai ailleurs. Je n'ai pas l'intention de me présenter à la police et je n'ai pas l'intention de renoncer aux diamants !

Elle frissonna, ferma les yeux.

Il éprouva de la pitié pour elle, mais aussi une impatience irritée. Elle lui faisait perdre un temps précieux.

– Je n'aurais pas dû te parler de tout ça, reprit-il. Viens. Je vais te ramener au club. Tu vas oublier cette histoire. Je trouverai quelqu'un d'autre pour me donner un coup de main.

Elle se leva d'un bond et, jetant ses bras autour de son cou, son corps menu serré contre le sien, elle s'accrocha à lui, frénétiquement.

– Je vais t'aider ! cria-t-elle, affolée. J'irai avec toi, quand tu partiras ! Je ferai tout ce que tu voudras !

– Parfait ! Alors, maintenant, calme-toi. Assieds-toi un moment... Si quelqu'un nous voyait.

Elle le lâcha immédiatement et s'assit, tremblante, éplorée. Il s'assit près d'elle, sans la toucher et attendit. Au bout d'un moment, elle parvint à se calmer. D'un geste timide, elle mit la main dans la sienne.

– Mon grand-père a une maison à Thudaumot, dit-elle brusquement. Tu n'aurais rien à craindre là-bas. Je crois que j'arriverai à le convaincre de t'héberger.

Jaffe poussa un long et profond soupir. Il entourra Nhan de son bras et la serra contre lui.

– Je savais que tu ne me laisserais pas tomber, fit-il. Je comptais sur toi. Tout va aller très bien. Dans trois ou quatre mois, nous serons, tous deux, à Hong-Kong. Nous serons riches.

Elle s'appuya contre lui, serrant sa main. Il sentit qu'elle tremblait encore.

– Je t'achèterai un manteau de vison, déclara-t-il. Ce sera notre premier achat – un vison et des perles. Tu seras jolie en vison. Je te donnerai aussi une voiture, une voiture pour toi toute seule.

– T'auras du mal à sortir du Vietnam, dit-elle. Il y a des tas de

formalités et de règlements.

Il était vexé qu'elle n'eût pas accepté avec plus de joie le rêve qu'il avait tenté de créer pour elle. Du vison, des perles et une voiture ! Elle aurait dû être enthousiasmée par de telles perspectives, mais, au lieu de cela, elle lui rappelait le problème qu'il ne savait absolument pas comment résoudre.

— Chaque chose en son temps, répondit-il. Partons voir ton grand-père. Je le paierai bien. Il ne faut pas lui parler de la police. Vaut mieux lui dire que je suis traqué par un ennemi politique.

— Je lui dirai la vérité, fit Nhan simplement. Quand il saura que je t'aime, il t'aidera.

Jaffe haussa les épaules.

— Bon, parfait. Je te laisse juge, mais arrange-toi pour qu'il ne se précipite pas à la police.

— Il ne voudra jamais me faire de la peine, dit Nhan, avec une dignité blessée qui fit honte à Jaffe. Je le convaincrai de t'aider.

Et soudain, Jaffe se rendit compte que son plan avait un point faible.

Thudaumot était à vingt-deux kilomètres de Saigon, et, sur la route, il y avait un poste de police devant lequel toutes les voitures devaient s'arrêter pour vérification de papiers. Or, si sa voiture était repérée, tous ses projets s'effondraient.

— Il y a un poste de police sur la route, dit-il. Ça pourrait compliquer les choses.

Nhan le regarda fixement, immobile, attendant sa décision.

Au bout d'un moment de réflexion, il conclut que son seul espoir était d'utiliser une autre voiture que la sienne. Il savait, en outre, que les voitures munies de la plaque C. D. étaient rarement arrêtées aux postes de police, et, tout naturellement, il pensa à Sam Wade et à sa grosse Chrysler. S'il pouvait l'emprunter, il aurait de sérieuses chances de brouiller la piste.

Wade avait dit qu'il ne s'en servirait pas cette nuit-là, mais où était-il ? Il savait qu'il était en tête à tête galant avec la jeune Chinoise, mais comment le trouver ?

Il demanda à Nhan si elle connaissait la fille et il en fit la description.

— Oui, je la connais, dit Nhan, intriguée. Elle danse à l'Arc-en-Ciel et elle s'appelle Ann Fai Wah. Elle se fait beaucoup d'argent en sortant avec les Américains. C'est une vilaine femme.

– Sais-tu où elle habite ?

Après avoir réfléchi Nhan répondit que la fille devait avoir un appartement du côté de Hong Thap Tu.

Jaffe se leva d'un bond.

– Partons, ordonna-t-il.

Elle le regarda, déconcertée.

– Tu veux voir Ann Fai Wah ? demanda-t-elle avec indignation. Pourquoi ? Moi, je n'irai pas voir cette femme avec toi.

– Allez, viens, viens donc, fit Jaffe impatientement. Je t'expliquerai en route.

Tout en revenant vers le centre de la ville, il lui exposa son projet au sujet de la voiture de Wade.

– Il faudra que tu la ramènes, Nhan. Tu crois pouvoir y arriver ?

Il lui avait appris à conduire la Dauphine et elle s'en tirait très bien avec la petite voiture, mais il ignorait si elle pourrait se débrouiller avec la lourde Chrysler.

Elle répliqua d'un ton ferme et assuré qu'elle saurait la conduire.

Ils trouvèrent la grosse voiture, stationnée devant un immeuble luxueux, dans une rue tranquille, bordée d'arbres.

Jaffe dit à Nhan de l'attendre dans la Dauphine et s'approcha de la Chrysler. Comme il s'y attendait, les portières étaient verrouillées et les vitres levées. Il lui fallait donc demander les clés à Wade et obtenir sa permission d'utiliser la voiture. Il fit des vœux pour que Wade ne soit pas déjà couché avec la Chinoise.

Il pénétra dans l'immeuble, consulta le tableau dans l'entrée, et vit que la fille habitait au quatrième étage. Il monta avec l'ascenseur et, devant la porte de l'appartement, jeta un coup d'œil à sa montre. Il était onze heures dix.

Il prêta l'oreille. Il lui sembla entendre les accents assourdis d'une musique de danse. Il appuya sur la sonnette, attendit, puis sonna encore.

La porte d'entrée s'entrouvrit, retenue par une chaîne de sûreté et la jeune Chinoise le regarda d'un air interrogateur. Il s'aperçut avec soulagement qu'elle était habillée. Il lui fit un sourire.

– Désolé de vous déranger, mais je voudrais dire un mot à Sam, fit-il. C'est urgent.

Quelque part, derrière la fille, la voix de Wade s'éleva :

– Que diable se passe-t-il ? Tire-toi de là, ma belle !

La porte se referma un instant, la chaîne fut décrochée et Wade apparut dans l'entrebâillement, l'air mécontent.

La fille eut un haussement d'épaules étudié, et disparut dans une pièce dont elle ferma la porte.

Wade paraissait un peu ivre. Il lança à Jaffe un regard brouillé, mais irrité.

– Qu'est-ce que tu veux, bon sang de bois ? demanda-t-il. Comment t'as su que j'étais ici ?

– C'est toi qui me l'as dit... Tu te rappelles bien ? répondit Jaffe. Désolé de t'embêter comme ça, mais je suis dans le pétrin. Tu comprends, ma foutue bagnole est en panne et j'ai une petite qui m'attend. Je dois la conduire à l'aéroport... Tu veux bien que je t'emprunte ta voiture ? Je te la ramène ici dans deux heures au plus tard.

– Mais qu'est-ce qui t'empêche de prendre un taxi ?

Jaffe lui fit un sourire complice.

– Dans un taxi, il y a des choses qu'on ne peut pas faire, vieux, et j'ai bien envie de m'en payer une tranche avec la môme en question... Allons, sois chic ! Sinon, elle va changer d'avis. J'en ferai autant pour toi, à l'occasion.

La figure de Wade s'éclaira tout à coup. Il adressa un grand sourire à Jaffe et tira les clés de la voiture de sa poche.

– Sacré polisson, fit-il. Qui c'est ? Je connais ?

– Je ne crois pas, mais si elle en vaut la peine, je te présenterai. C'est le moins que je puisse faire.

– D'accord, et prends soin de la bagnole. Il me la faut demain matin, à sept heures.

– Merci, Sam, t'es un pote. (Jaffe prit les clés.) Ça va comme tu veux ? ajouta-t-il en désignant de la tête la porte fermée.

– Ça marche, répondit Wade en baissant la voix. On en est au stade « danse ». Encore une heure et c'est dans la poche.

– Bonne chance et merci encore, dit Jaffe, en s'en allant vers l'ascenseur.

– De même pour toi, fit Wade, et n'oublie pas de me la présenter.

Il regarda Jaffe disparaître par l'ascenseur, puis rentra dans l'appartement, refermant la porte sur lui.

CHAPITRE IV

Nhan regardait avec inquiétude, par la glace ouverte de la portière, Jaffe qui revenait vers la Dauphine.

– Ça colle, déclara-t-il, j'ai les clés. Viens. On va laisser cette bagnole ici.

Nlian descendit de la Dauphine et attendit sur le trottoir, pendant que Jaffe remontait les glaces et fermait la portière à clé.

– Va falloir ramener la Chrysler ici, dit-il, en prenant Nhan par le bras. (Il lui fit traverser rapidement la rue, vers la voiture de Wade.) Tu seras capable de retrouver le chemin toute seule ?

– Oui.

– Bravo. C'est, d'ailleurs, simple comme bonjour de conduire cette bagnole.

Il ouvrit la portière de la Chrysler, Nhan se laissa glisser le long du siège pour laisser à Jaffe la place du conducteur. Il mit le contact et lui expliqua la manœuvre.

– C'est très facile. La boîte de vitesse est automatique. Pour démarrer, tu n'as qu'à déplacer ce levier, desserrer le frein et accélérer.

Il éloigna la voiture du trottoir et roula lentement le long de la rue.

– Je vais passer devant chez moi, dit-il. Surveillance de ton côté. Si la fille est partie, je voudrais prendre quelques affaires. J'ignore combien de temps il me faudra attendre. J'aurais besoin de vêtements de rechange.

Elle ne répondit pas, et resta figée. Il lui jeta un regard pénétrant. Le visage de Nhan reflétait une profonde détresse.

– Tu m'as entendu ? demanda-t-il avec rudesse. Je compte sur toi, Nhan. Pour sortir de ce pétrin, on ne peut se permettre une erreur.

– Je comprends, fit-elle dans un souffle.

Il fallut quelques minutes pour atteindre la maison. Comme Jaffe tournait dans la rue peu éclairée et bordée d'arbres, il commanda :

– Ouvre l'œil ! Tu regardes à droite, moi, à gauche. La même est habillée de blanc.

En ralentissant devant sa villa, il constata que tout était obscur et silencieux.

– Ça va ? demanda-t-il.

– Je n'ai vu personne.

Il prit vivement le virage et stoppa dans une rue transversale.

– Attends-moi ici, dit-il. Je vais retourner là-bas pour jeter un coup d'œil. Si tout va bien, je monterai faire ma valise. J'en aurai pour dix minutes, pas plus. Attends-moi ici.

Il retourna au croisement et s'arrêta pour examiner la longue rue déserte. Puis, d'un pas rapide et le cœur battant, il s'avança vers la villa.

Il pensait : « C'est peut-être stupide. Je peux tomber dans un piège. Cette fille a sans doute alerté la police. Celle-ci a découvert le corps de Haum et attend mon retour. Mais moi, j'ai besoin de vêtements de rechange et de mon rasoir. Va donc savoir combien de temps je vais être obligé de me terroriser à Thudaumot.

En approchant de la villa, il chercha des yeux la fille et Dong Ham, mais les trottoirs étaient déserts. Il s'arrêta à la grille et, de nouveau, scruta la rue. Enfin, soulevant doucement le loquet, il poussa le vantail, entra et le referma derrière lui. Sans bruit, il suivit l'allée jusqu'à la cour, s'arrêta encore dans la zone d'ombre et examina le logement des domestiques. Aucune lumière n'apparaissait. La porte de la cuisine était fermée.

« Ils se sont fatigués d'attendre, se dit-il. Elle est rentrée chez elle et lui est allé se coucher. »

Il revint vers la porte d'entrée, sortit sa clé, ouvrit. Il était maintenant dans l'obscurité, qui sentait le renfermé. Il repoussa la porte, tourna la clé, prêta l'oreille... Aucun bruit suspect ne lui parvint. Sans allumer, il monta l'escalier à tâtons et gagna sa chambre. La porte en était toujours verrouillée. Il l'ouvrit et s'arrêta sur le seuil, attentif au moindre bruit. L'air froid, dispensé par le climatiseur, l'entoura, rafraîchissant son visage en sueur. Il entra, ferma la porte et alluma la lumière.

Un regard le convainquit que tout était dans l'état où il l'avait laissé. Il eut un sourire penaud en constatant à quel point il avait été terrifié, lorsqu'il avait gravi l'escalier dans l'obscurité.

Il jeta un coup d'œil à l'armoire à vêtements. Ses costumes étaient là,

et aussi Haum. Mais le moment était mal choisi pour faire le dégouté. Plus vite il serait sorti de la villa et remonté dans la Chrysler, mieux cela vaudrait.

Il prit une valise-sac, en toile et cuir, sur le dessus de l'armoire et la jeta sur le lit. Puis, à la salle de bains, il prit sa trousse de toilette, du savon et deux serviettes qu'il jeta dans le sac. De la commode, il tira des mouchoirs, des chaussettes et trois chemises. En sortant ses chemises du tiroir, il aperçut le revolver, sursauta, puis le considéra un long moment.

Il l'avait acheté à un journaliste qui avait vécu à Saigon au cours des premiers bombardements aériens. Il prétendait l'avoir pris sur le corps d'un soldat tué par l'explosion d'une bombe.

– Je rentre chez moi maintenant, avait-il expliqué, mais ici, on ne sait jamais ! Un revolver peut être utile. Je vous le cède pour vingt dollars.

Jaffe l'avait acheté. Il n'avait jamais songé qu'il pourrait s'en servir, mais, à l'époque, il y avait encore des attentats à la grenade, et tout le monde avait les nerfs à vif. Aussi l'achat d'une arme à feu s'imposait-il.

Il prit le revolver et le soupesa. L'arme était chargée, mais il ignorait si elle était encore en état de fonctionner. Il éprouva une joie subite à l'idée de posséder ce revolver. Dans sa situation précaire, il pouvait lui être utile. Il le mit au fond du sac puis, dans un effort de volonté, s'approcha de l'armoire à vêtements et l'ouvrit.

Il garda les yeux levés, pour ne pas voir Haum sur le plancher, mais il perçut l'odeur faible, mais reconnaissable de la mort, et une légère nausée le prit.

En toute hâte, il décrocha des cintres un complet noir en tissu tropical, un pantalon et une saharienne en coutil kaki, puis il repoussa la porte et la ferma à clé.

Quand ses vêtements furent pliés et rangés, il prit le sac et quitta la pièce en éteignant la lumière. Il s'attarda encore un instant pour fermer la porte à clé, et enfin, à tâtons, se mit à descendre l'escalier obscur.

Après la fraîcheur de la chambre, la chaleur dense de l'entrée le fit transpirer à grosses gouttes. Il eut soudain soif et cela lui rappela qu'il lui restait une bouteille de scotch qui lui serait sans doute bien utile.

Il entra dans le salon et fit de la lumière. Comme il mettait la bouteille presque pleine dans le sac, après s'être offert une rasade, il perçut un bruit de voix dans la rue.

Il tira vivement la fermeture à glissière de la valise, s'approcha de la fenêtre et regarda à travers les persiennes. Ce qu'il vit le pétrifia sur place.

A la lumière pauvre d'un réverbère, la fiancée de Haum et un agent de police, plantés l'un à côté de l'autre, examinaient la villa.

La jeune fille montrait du doigt la fenêtre du salon et Jaffe se rendit compte qu'ils voyaient la lumière filtrant à travers les persiennes. Elle parlait avec animation, en ponctuant ses paroles de gestes de la main gauche, mais la droite restait toujours tendue.

Près d'elle, le dos rond et les pouces dans le ceinturon, l'agent regardait alternativement la maison et la fille.

Le cœur de Jaffe battait à grands coups.

La jeune fille parla pendant plusieurs minutes, mais Jaffe, qui observait l'agent, eut l'impression qu'elle ne parvenait pas à le convaincre. « Ça n'a rien d'étonnant, pensa-t-il un peu soulagé. Elle veut persuader le bonhomme de pénétrer dans une propriété privée appartenant à un Américain, mais il ne veut pas se mouiller, craignant de faire éclater un incident international, dont il supporterait les conséquences... »

Soudain, l'agent se retourna vers la fille et se mit à jacasser, l'air féroce. Jaffe pouvait entendre sa voix stridente et irritée, mais il ne comprenait pas ce qu'il disait.

Son discours eut un effet surprenant sur la jeune fille. Elle s'écarta du policier, sembla se ratatiner et, d'après ses gestes, Jaffe devina qu'elle essayait de se justifier. L'agent reprit la parole sur le mode excédé, et enfin, dans une dernière explosion verbale, lui intima du geste l'ordre de reprendre son chemin.

La jeune Vietnamiennne jeta un regard à la villa, puis s'éloigna à contrecœur, tandis que le policier, mordillant sa jugulaire, la surveillait d'un air mauvais.

Jaffe poussa un long soupir de soulagement. Il vit l'agent tirer un calepin de sa poche et commencer à écrire laborieusement. Quand il eut fini, il resta un moment au bord du trottoir, les yeux fixés sur la villa.

Jaffe se demandait ce que faisait Nhan. Il l'avait quittée depuis plus de vingt minutes déjà. Il ne pouvait qu'espérer qu'elle ne s'affolerait pas et ne descendrait pas de voiture. Pendant combien de temps ce macaque allait-il rester là ? Et s'il remontait la rue ? Il pourrait apercevoir les feux arrière de la Chrysler et aller jeter un coup d'œil par la portière. Du coup, Nhan aurait une crise de nerfs, et les

soupons de l'agent se trouveraient confirmés.

Jaffe se demandait s'il ne valait pas mieux sortir par la porte de derrière, franchir le mur et rejoindre Nhan en traversant le jardin du voisin, quand, soudain, le policier parut se désintéresser de la villa. Il fit demi-tour et, d'un pas traînant, descendit la rue dans le même sens que la jeune fille, en s'éloignant de la Chrysler.

Jaffe saisit le sac, éteignit la lumière et sortit dans le jardin obscur. Il ferma la porte d'entrée à clé et scruta la pénombre de la rue. Il distinguait encore vaguement la silhouette blanche de l'agent qui s'en allait. Il se décida alors, poussa la grille et s'élança sans bruit vers la Chrysler.

Nhan se tenait à côté de la voiture, le corps tendu, les yeux fixés sur le croisement, quand Jaffe apparut. Il lui fit signe de remonter dans la Chrysler, mais elle attendit qu'il l'eût rejointe.

– Tout va bien, dit-il en jetant le sac sur le siège arrière. Je suis désolé d'avoir mis tout ce temps. Allons, monte, faut y aller !

– J'ai cru que t'avais un coup dur ! dit-elle d'une voix tremblante, tandis qu'il la poussait à l'intérieur de la voiture. Oh ! Steve ! J'ai si peur ! Si seulement tu acceptais d'aller à la police ! Je suis certaine...

– Tu ne vas pas remettre ça ! fit-il en embrayant. Je sais ce que je fais. Il me faut sortir du Vietnam ! (Il conduisait rapidement, se dirigeant vers la sortie de la ville.) Crois-tu que je pourrais faire confiance à Blackie Lee pour m'aider ? Tu le connais mieux que moi. Est-ce qu'il serait foutu de me dénoncer à la police ?

Elle se tordit les mains.

– Je ne sais pas. Je ne sais rien de lui !

Exaspéré, il pensa : « Comment pourrait-elle m'aider efficacement ? Ce n'est qu'une jolie poupée sans cervelle ! Nom de nom ! Je pourrais tout aussi bien demander un coup de main à un môme !

Tout de suite, il se rendit compte qu'il était injuste. Ne lui avait-elle pas trouvé une planque ? Ne s'était-elle pas engagée à ramener la voiture de Wade ? Sans elle, il serait dans un sacré pétrin.

Il lui tapota la main.

– Haut les cœurs, petite. Ça va marcher très bien. Dans deux mois, on sera à Hong-Kong et on rira de notre aventure.

– Oh ! Non ! On n'en rira jamais. Jamais !

Il haussa les épaules. Elle avait sans doute raison, mais il aurait voulu qu'elle ne fasse pas cette tête catastrophée.

– Il y a un détail très important qu'il ne faut pas oublier, Nhan. Quand la nouvelle sera connue, Blackie se rappellera que tu as passé la nuit avec moi. Il va sans doute te questionner. Il est même possible que tu sois interrogée par la police. Il faudra répondre que je t'ai emmenée au bord de la rivière et que je t'ai parlé pendant près de deux heures. Tu connais le coin où on va parfois, près de cette vieille jonque coulée ? C'est là que nous sommes allés. Je t'ai déposée chez toi vers onze heures. Tu t'en souviendras. C'est une histoire qu'ils ne peuvent pas vérifier.

Elle acquiesça d'un signe de tête, tout en lacérant son mouchoir entre ses doigts. Jaffe, qui la regardait du coin de l'œil, pensa avec désespoir : « Elle fera une piètre menteuse, personne ne la croira. »

– Pour l'amour du Ciel, Nhan, ne tombe pas dans les pièges et ne leur révèle pas la planque, cria-t-il.

– Je ne dirai jamais rien à personne ! Jamais ! (Elle se raidit, et ajouta avec véhémence.) Personne ne me fera jamais avouer !

– Et, autre chose, pas un mot sur les diamants ! Pas même à ton grand-père. T'as compris ?

– Oui.

– Tu es sûre que ton grand-père m'aidera ?

– Il est sage et bon et ne ferait jamais rien qui puisse me rendre malheureuse, répondit-elle avec fierté. Quand je lui annoncerai que nous nous aimons, il va t'aider.

Jaffe songea avec irritation : « S'il est aussi sage que tu le dis, il devinera que tu es ma maîtresse.

Du coup, il me haïra et n'aura rien de plus pressé que de me dénoncer. »

Comme si elle avait lu dans sa pensée, elle ajouta tranquillement :

– Il vaut mieux lui dire qu'on va bientôt se marier. Et quand on sera à Hong-Kong, on devrait le faire, tu ne crois pas, Steve ?

Jaffe fut pris de court. Il n'avait jamais pensé sérieusement au mariage, après sa première expérience malheureuse. Il était tout à fait satisfait de Nhan en tant que maîtresse, mais l'idée de l'épouser ne l'avait jamais effleuré. Une fois les diamants vendus, il serait riche et pourrait revenir en Amérique ; alors, il serait bien embarrassé par cette entraîneuse vietnamienne, surtout si elle portait son nom... Mais il avait le temps d'y penser, vingt dieux ! Il n'était pas encore à Hong-Kong ! Les diamants n'étaient pas encore vendus !

Il songea cependant que son plan serait bien compromis s'ils n'annonçaient pas au grand-père leur intention de se marier. Aussi répondit-il d'un ton assuré :

– C'est parfait, Nhan. Tu vas lui dire ça, et moi, je vais lui expliquer ce qui m'amène. Il suffit que tu lui dises que je dois me cacher pendant un certain temps. Je lui donnerai mes raisons. T'as compris ?

– Oui. (Elle se pencha vers lui, posa sa petite tête sur son épaule.) Je n'ai plus si peur maintenant. Après tout, les choses vont, peut-être, s'arranger.

Puis elle resta silencieuse comme perdue dans un rêve, tandis que Jaffe, la conscience lourde, suivait la route sinueuse ; les rizières, de curieuses fermes, aux toits de chaume, montées sur pilotis et de temps en temps, un buffle vautré dans la vase des marais, apparaissant dans le faisceau des phares, pour disparaître aussitôt.

Quatre jours avant la découverte des diamants par Jaffe, trois paysans, portant des vêtements de travail noirs et des chiffons sales autour de la tête pour se protéger du soleil, étaient accroupis en demi-cercle devant un petit homme brun, vêtu d'un short et d'une chemise kaki. Assis sur une souche, il leur parlait d'un ton grave.

Cet homme, sorti silencieusement de la forêt, avait pénétré dans un champ bordé d'arbres où les jeunes plants de riz poussent à l'abri du vent. Les trois paysans qui y travaillaient l'avaient immédiatement rejoint, à la fois craintifs et surexcités. Ils l'avaient déjà vu plusieurs fois. C'était le chef d'une bande de partisans communistes viet-minh, qui avait pour mission de répandre l'inquiétude et le découragement parmi la population paysanne. Les trois paysans, sympathisants d'Ho Chi-Minh, auxquels avait été inculquée la haine du régime, savaient que l'homme en kaki allait leur confier une tâche.

Le petit personnage brun leur déclara qu'un coup de force avait été décidé et qu'il devait avoir lieu non loin de la capitale du Vietnam. Aucun risque inutile ne devait être pris et les pertes en vies humaines évitées dans la mesure du possible. Il s'agissait d'une démonstration et non d'une opération, et le but en était de saper la confiance insolente des milieux gouvernementaux de Saigon. Ce résultat ne pouvait être atteint que si la démonstration en question avait lieu très près de la capitale, de façon à impressionner les esprits. La ferme des trois paysans était posée au milieu d'une rizière, à quelque huit cents mètres de la grand-route de Saigon à Bien Hoa. Le petit homme brun expliqua à ses camarades qu'ils étaient particulièrement bien placés pour attaquer le poste de police, commandant le carrefour de la route de Bien Hoa à Thudaumot.

Ce poste devait être anéanti, les trois agents de garde tués. La démonstration aurait lieu dans la nuit du dimanche à minuit quinze. Le jour et l'heure avaient été ainsi fixés pour éviter de blesser des passants ou d'endommager des voitures.

Les trois paysans devaient organiser l'attentat eux-mêmes. L'exécution ne présentait aucune difficulté, mais l'heure avait une grande importance.

Il disparut, une fois de plus dans la forêt, après avoir mangé un bol de riz avec les sympathisants. Mais il leur laissa un filet à provisions contenant six grenades à main.

Le hasard voulut que Jaffe, au volant de la Chrysler, atteignît le poste de police quelques minutes ayant l'heure fixée pour l'attaque.

Les trois paysans, couchés dans un fossé, à moins de quinze mètres du poste, virent se rapprocher les faisceaux de ses phares et se regardèrent, déconcertés. Ils étaient à l'affût dans le fossé humide depuis plus d'une demi-heure, mais n'avaient aperçu aucune voiture sur la route.

Les trois agents, qui jouaient à une sorte de Fan Tan avec des allumettes, virent également les phares et se levèrent vivement. Tandis que l'un d'eux ramassait les allumettes, les deux autres saisissaient leurs fusils.

Celui qui avait le plus haut grade s'avança sur la route et fit des signaux avec une lampe-torche, munie d'une ampoule rouge.

Quand Jaffe aperçut la lumière rouge qui clignotait à quelque deux cents mètres devant lui, il ralentit en jurant à voix basse. Il n'avait pas pensé que sa voiture serait arrêtée. S'il avait réussi à dépasser le poste de police, la plaque CD l'aurait exempté des formalités, mais maintenant il lui fallait stopper.

Les policiers n'allaient pas manquer de lui poser des questions, s'ils repéraient sa passagère vietnamienne. Aussi, pour éviter les complications, ordonna-t-il à Nhan de se coucher au fond de la voiture.

Il ramena la valise de la banquette arrière et la posa devant elle. Il était affolé et, sans réfléchir aux conséquences, sortit le revolver du sac et le glissa sous sa cuisse, près de la portière.

La voiture était maintenant presque arrêtée. Les phares puissants éclairaient le policier qui braquait son fusil sur la Chrysler.

Comme Jaffe stoppait, les aiguilles lumineuses de la montre à bon marché que suivait attentivement, dans sa cachette, l'un des paysans,

marquèrent exactement minuit quinze.

Les deux autres policiers, sortant du poste, se séparèrent. L'un se posta à l'avant de la voiture, l'autre à l'arrière. Ils pointèrent tous deux leurs fusils sur Jaffe. La sueur lui coula le long du visage et son cœur battit à grands coups sourds.

A l'instant même où l'agent à la torche esquissait un mouvement vers Jaffe, l'un des paysans caché dans le fossé eut un haussement d'épaules fataliste. Il dégoupilla la grenade qu'il tenait à la main et la lança dans la fenêtre du poste de police.

On lui avait dit d'attaquer à minuit quinze exactement et il ne voulait pas être accusé d'avoir méprisé les ordres.

La grenade toucha la table, où les trois policiers avaient joué et explosa. Il y eut un éclair aveuglant et un fracas qui réveilla plus d'un paysan dans sa cabane au toit de chaume.

Un éclat de grenade pénétra dans le cou du policier à la torche, sectionnant la veine jugulaire. Sous l'effet de l'explosion, un autre s'affala contre le mur à moitié écroulé du poste. Le pare-brise de la Chrysler fut pulvérisé et Jaffe assommé.

Le troisième agent, posté à l'arrière de la Chrysler, se jeta à plat ventre sur la route, malgré sa commotion, et, en rampant, chercha à s'abriter sous la voiture.

L'un des paysans s'en aperçut et expédia sa grenade au ras de la chaussée, pour atteindre le policier au visage. L'engin arracha la tête du policier et ses éclats déchiquetèrent les pneus arrière de la Chrysler.

La troisième grenade fut lancée à l'intérieur du poste, tuant le troisième policier qui s'y était réfugié et achevant de démolir le bâtiment aux murs fragiles.

Etourdi, blessé au front par un éclat de pierre, Jaffe était affaîssé sur son siège, trop choqué pour se rendre compte de ce qui se passait.

Les trois paysans, dans leur cachette, s'étaient relevés avec circonspection et observaient la scène à la clarté de la lune, avec un mélange de satisfaction et d'appréhension. Ils étaient heureux de constater que les grenades avaient fait œuvre de destruction, mais inquiets aussi, car le conducteur de la grosse voiture américaine semblait mal en point, ce qui ne manquerait pas de contrarier le petit homme brun.

L'un des paysans fit signe aux deux autres de ne pas bouger. C'était le chef de l'équipe qui avait observé l'heure. Il se mit en mouvement,

attentif à ne pas faire de bruit.

Jaffe aperçut une forme sombre qui s'approchait. Sans bouger le buste, il tira le pistolet de sous sa cuisse et, lorsque le paysan ne fut qu'à deux mètres de lui, il braqua l'arme et fit feu.

La balle de plomb du 45 atteignit l'homme en pleine figure. Il roula sur lui-même comme un lapin foudroyé, puis s'affala dans la lumière violente des phares, et ses deux compagnons, saisis d'horreur, pouvaient distinguer l'amas de cervelle, d'os broyés et de sang qui avait été son visage.

Jaffe, qui ne pouvait savoir s'il y avait d'autres agresseurs tapis dans l'obscurité, s'accroupit sur le plancher de la voiture, les yeux à la hauteur de la portière.

L'un des paysans avait dégoupillé une grenade et s'apprêtait à la lancer sur la voiture, quand son camarade lui saisit le bras.

Malheureusement pour eux, celui qui voulait retenir le bras de l'autre était un fanatique de la discipline. Or, on lui avait donné l'ordre de tuer les trois policiers, mais d'épargner les passants. Aussi, instinctivement, chercha-t-il à empêcher son compagnon de jeter la grenade. Mais son geste fut si brusque que l'autre laissa échapper l'engin. La grenade tomba au fond du fossé, explosa et les deux hommes, criblés d'éclats, succombèrent.

Des fragments de métal volèrent au-dessus de la Chrysler et Jaffe s'aplatit. Tout près de lui, il perçut un faible gémissement, braqua son pistolet, avec un juron, mais se rappela aussitôt la présence de Nhan à ses côtés.

– Tais-toi ! Gronda-t-il. Ils sont peut-être nombreux...

Il attendit cinq minutes, qui s'étirèrent péniblement, puis, ne voyant et n'entendant rien de suspect, il ouvrit la portière avec précaution et se laissa glisser sur le sol. Pendant quelques instants, il prêta l'oreille, puis, décidant qu'il n'y avait plus de danger, se releva et examina les alentours.

La torche, toujours allumée, gisait sur le sol, près du cadavre du policier ; il la ramassa et, prudemment, s'avança sur la route vers les corps des deux paysans. Il s'assura qu'ils étaient bien morts, puis revint sur ses pas.

_ Tout va bien, dit-il d'une voix chevrotante. Tu peux sortir.

Il ouvrit une portière et aida Nhan à descendre sur la chaussée. Il dut la soutenir. Elle s'appuyait lourdement sur lui et tremblait.

– Allons, allons, reprit-il avec impatience. Tout va bien. Ressaisis-toi.

Il faut partir d'ici.

Mais les jambes de Nhan se dérobaient et, à peine l'eut-il lâchée, qu'elle s'effondra sur la route.

Jaffe la laissa sur la chaussée et, s'approchant de la Chrysler, inspecta les dégâts. Quand il vit l'état des pneus arrière, il comprit que, pour lui du moins, la voiture était inutilisable. Il se mit à jurer.

Il se trouvait à dix-sept kilomètres de Thudaumot, sans moyen de transport. Le sang ne coulait plus de sa blessure, mais il avait très mal à la tête. De plus, les explosions l'avaient commotionné et, à l'idée de faire le chemin à pied, son cœur défaillait.

Il se rendait compte, cependant, qu'il fallait quitter les lieux au plus vite. A tout moment, quelqu'un pouvait surgir, alerté par le bruit. Dans le silence de la nuit, l'explosion des grenades avait dû être perçue à des kilomètres à la ronde.

Jaffe revint près de Nhan, qui, assise sur la chaussée, la tête entre les mains, geignait. Il s'accroupit près d'elle.

– La voiture est démolie, dit-il. Il va falloir marcher. Allons, Nhan, reprends-toi. Il faut partir. Une voiture peut arriver d'un moment à l'autre.

Il la prit par le bras et la releva. Elle s'appuyait contre lui, tremblant toujours.

– Il faut compter au moins trois heures pour arriver chez ton grand-père, poursuivit-il.

– Il doit y avoir des vélos dans le poste, balbutia-t-elle.

Il la regarda attentivement, en se demandant pourquoi cette idée ne lui était pas venue.

– Tu crois ? Je vais voir.

Il se hâta vers le poste de police en ruines. Derrière la bâtisse, il trouva trois bicyclettes, couchées dans l'herbe haute. Il en ramena deux sur la route.

– T'as eu une excellente idée. Ça va nous épargner une sacrée trotte. Te sens-tu capable de pédaler ou préfères-tu que je te prenne sur le cadre ?

A pas chancelants, elle s'approcha et prit l'une des bicyclettes.

– Je suis tout à fait remise.

Il sentit un grand élan d'amour pour elle, et songea : « Bon sang ! Elle a du cran ! Je suis drôlement verni de l'avoir avec moi ! »

– Eh bien, en route ! ordonna-t-il.

Il prit la valise dans la voiture et se mit en selle.

Quand Nhan monta à son tour, il suivit tous ses gestes, s'attendant à ce qu'elle tombe. Elle parcourut les cinq ou six premiers mètres en zigzag, mais elle parvint à contrôler sa machine.

Il la rattrapa et, côte à côte, ils suivirent la route de Thudaumot.

– Si on aperçoit une bagnole, dit Jaffe, on descend rapidement et on se couche dans le fossé.

Elle ne répondit pas. Il vit son visage crispé et comprit qu'elle ne restait en selle qu'au prix d'un immense effort.

Enfin, il cessa de penser à elle, s'absorbant dans ses propres soucis.

Il pensa : « Je débute mal. Quand Sam s'apercevra de la disparition de la Chrysler, il se précipitera chez moi. Il a dit qu'il avait besoin de la bagnole à sept heures du matin... Quand il verra que je ne suis pas je retour, il pensera que j'ai eu un accident. Alors, il signalera la chose à la police en lui expliquant que je lui avais emprunté sa voiture pour aller à l'aéroport, et peut-être précisera-t-il que j'étais en compagnie d'une fille... »

Il jeta un coup d'œil à Nhan, qui pédalait à côté de lui, sa tunique fendue flottant derrière elle.

« Sans doute, se dit-il encore, la police découvrira-t-elle la voiture avant la visite de Sam. Elle se mettra alors en rapport avec l'Ambassade. Diable ! Ça va faire du bruit ! L'Ambassade essaiera de joindre Sam. Tout le monde s'imaginera que c'est lui qui conduisait la bagnole, et il sera probablement obligé d'expliquer à la police qu'il a passé la nuit avec cette jeune Chinoise. Ça lui fera plaisir ! Qu'est-ce qu'il va me maudire ! »

Puis il se rendit compte, avec un pincement au cœur, que l'opinion de Sam n'avait plus d'importance désormais. Il ne le reverrait sans doute plus jamais, si la chance ne l'abandonnait pas.

Et puis, une autre pensée lui vint, et il en fut tout exalté.

« Quand on saura que c'est moi qui pilotais la voiture, on va en déduire que j'ai été enlevé par le Vietminh. Ce sera l'explication la plus logique. »

Il se souvint de deux touristes américains qui, quelques mois auparavant, étaient partis en voiture à Angkor et qui avaient disparu sans laisser de trace, bien que leur voiture eût été retrouvée. Les autorités vietnamiennes déclarèrent qu'ils avaient été enlevés par des

bandits viet-minh et, en exprimant leurs regrets à l'Ambassade, avouèrent leur impuissance.

Jaffe se sentit réconforté. Si cette version était retenue, les recherches seraient conduites sans grand zèle. La police poursuivrait son enquête pendant un certain temps, pour ne pas perdre la face vis-à-vis de l'ambassade américaine, mais abandonnerait ses recherches au plus vite.

Pour la première fois depuis la découverte des diamants. Jaffe se sentit le cœur léger.

CHAPITRE V

Ann Fai Wah se réveilla en sursaut et s'assit dans le lit. Elle entendait la sonnerie de la porte d'entrée, forte et insistante.

A tâtons, elle trouva l'interrupteur de la lampe de chevet, alluma, et jeta un coup d'œil au réveil de voyage, sous la lampe. Il était cinq heures moins vingt.

Ses yeux en amande s'arrondirent d'inquiétude. Elle se mit à secouer le gros Sam Wade endormi, enfonçant ses griffes dans son bras.

Wade jura d'une voix ensommeillée, puis leva la tête et la regarda en clignotant des paupières.

– Qu'y a-t-il, bon sang... ?

A son tour, il entendit la sonnerie continue et se dressa, réveillé d'un coup et inquiet.

– Qu'est-ce que c'est ?

– On sonne à la porte d'entrée, répondit Ann Fai Wah.

– Ça ne me regarde pas, dit Wade.

Mais le bruit persistant de la sonnerie l'alarmait. Cette fille avait-elle un amant ou un mari ? Serait-ce une tentative de chantage ? Il s'en voulut d'avoir passé la nuit avec la Chinoise. De toute façon, l'expérience l'avait drôlement déçu : Ann s'était montrée aussi passionnée et experte qu'une souche.

– Quelle heure est-il ?

Ann Fai Wah lui dit l'heure, en se glissant hors du lit. Dans sa nudité, elle était d'une beauté prometteuse, mais Sam Wade était bien trop inquiet pour seulement la regarder.

– Ça va réveiller tout le quartier, fit-elle en mettant un déshabillé de soie. Venez avec moi.

– Laisse tomber, répondit Wade. Reste ici !

Mais elle avait déjà traversé la pièce. Après un instant d'hésitation,

elle disparut dans le salon.

En jurant, Wade sauta du lit et enfila son pantalon. L'air affolé, il chercha autour de lui un objet pouvant lui servir d'arme, mais ne trouva rien d'assez lourd. Il mettait sa chemise quand, subitement, la sonnerie s'arrêta.

Tout en rentrant ses pans de chemise, il gagna la porte, pour écouter.

Il entendit une voix d'homme, puis Ann Fai Wah prononça quelques mots et il y eut un long silence.

« Nom de nom ! pensa-t-il, elle a laissé entrer ce salaud ! »

Il s'efforçait d'enfiler ses chaussures, quand la porte s'ouvrit et Ann Fai Wah réapparut. Son visage était crispé de fureur, et Wade se sentit tout faible.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il d'une voix pâteuse, en reculant.

– La police ! Siffla-t-elle, et il crut un instant qu'elle allait lui arracher les yeux. C'est vous qu'on demande !

Il ne put en croire ses oreilles.

– La police ? Bégaya-t-il. (Une bouffée de chaleur lui monta au visage, puis il se sentit tout froid.) Pour moi ?

D'un geste rageur, elle lui fit signe de sortir.

_ Dehors !

La police ! se dit-il. On ne va pas m'arrêter pour avoir couché avec une Chinetoque, c'est pas possible, j'ai été fou de venir ici ! Ça va faire une sale histoire !

Il passa devant Ann pour entrer dans le salon et elle claqua la porte sur lui.

Il s'était attendu à trouver une foule d'agents en uniformes blancs, mais il n'y avait là, au milieu de la pièce, qu'un petit homme à l'air penaud, que Wade, soudain libéré de ses appréhensions, trouva ridicule.

Il était très petit et mince, pauvrement vêtu. Son visage brun, émacié, était typiquement vietnamien, et ses cheveux noirs maladroitement taillés en brosse. Ses chaussures étaient poussiéreuses, sa chemise blanche tachée et sa cravate lie-de-vin s'effilochait à force d'être nouée et dénouée.

Wade passa une main moite sur ses cheveux dépeignés, tout en le dévisageant. Il se sentait plutôt débraillé. Tant qu'il n'avait pas pris une douche et qu'il ne s'était pas rasé, il n'était jamais très

présentable.

– Monsieur Wade ? S'enquit poliment le bonhomme.

– Ouais, répondit Wade. Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?

– Je suis l'inspecteur Ngoc-Linh, de la Sûreté. J'espère que vous me pardonneriez cette visite tardive. Je suis confus de vous déranger, mais c'est très urgent.

« La Sûreté ! » pensa Wade. Il en fut ému. Ça pouvait être sérieux. Pour masquer son trouble, il s'approcha d'un guéridon et prit une des cigarettes d'Ann Fai Wah.

– Comment diable avez-vous su que j'étais ici ? demanda-t-il.

L'inspecteur eut un geste embarrassé.

– L'un de mes hommes vous a aperçu, la nuit dernière, avec la jeune Chinoise... Et comme nous avons essayé en vain de vous joindre chez vous, je suis venu ici...

« Les salopards d'espions jaunes ! se dit Wade. On ne peut même pas se moucher sans qu'ils le sachent ! »

– Eh bien, que voulez-vous ? demanda-t-il, avec un regard de colère.

– Votre voiture a été volée.

Wade sentit le sang lui monter à la tête. Il fut si irrité qu'il eut envie de saisir le bonhomme à la gorge et de le jeter par la fenêtre.

– En somme, vous êtes monté ici, vous m'avez réveillé pour m'annoncer ça ? hurla-t-il. Vingt dieux ! Je vais porter plainte ! Je... je...

– Votre voiture est accidentée, dit l'inspecteur avec calme, on l'a trouvée sur la route de Bien Hoa.

– Ma voiture ? (Wade regarda l'inspecteur d'un air stupide. Sa colère le quittait, filait comme l'air par le trou d'un ballon percé.)
Accidentée ?

– En effet, confirma l'inspecteur, ses yeux noirs, inexpressifs, ne quittant pas le visage de Wade.

« Ce sacré Jaffe ! pensa Wade. Il a démoli ma voiture ! J'ai été idiot de la lui prêter ! »

– Vous n'avez rien compris ! dit-il avec mauvaise humeur. Ma voiture n'a pas été volée. Je l'ai prêtée à un ami... Où est-elle ? J'irai la chercher dans le courant de la journée. (Soudain, son corps se raidit.) Y a-t-il des blessés ?

– On n’a trouvé personne dans la voiture, répondit l’inspecteur. Elle était abandonnée.

« Pour l’amour du Ciel ! Songeait Wade, que la colère avait repris. Le salopard esquinte ma bagnole et il fout le camp ! Il n’a même pas la correction de me téléphoner ! »

_ Je n’y peux rien pour l’instant, fit-il. Pas à pareille heure. Vous ne voulez pas que je m’en occupe tout de suite, quand même !

_ A qui avez-vous prêté la voiture, monsieur Wade ?

Wade le regarda d’un œil mauvais :

_ Ça ne vous regarde pas, nom de nom ! Je la prête à qui bon me semble !

– Un terrible accident s’est produit et il n’a pas été signalé. C’est considéré comme un délit grave, monsieur Wade.

C’était vrai, songea Wade. Les membres du corps diplomatique avaient été avisés, plus d’une fois, que toute infraction aux règlements de la circulation serait considérée comme un délit grave, si elle n’était pas déclarée. Il se dit rageusement : « C’est bien fait pour ce salaud ! Il démolit ma voiture et il se taille. Il va se faire sonner les cloches et il ne l’aura pas volé ! »

– Je l’ai prêtée à Steve Jaffe, déclara-t-il.

Et il donna l’adresse de Jaffe.

– Merci, monsieur Wade, dit l’inspecteur qui inscrivait l’adresse dans son calepin. Excusez-moi de vous avoir importuné. Je serai peut-être obligé de vous ennuyer encore dans quelques jours. Puis-je venir vous voir à l’Ambassade ?

– Mais oui, bien sûr, grogna Wade, mais pas avant dix heures et demie, et surtout ne me mêlez pas à cette histoire ! J’ai prêté ma voiture, un point c’est tout, et si Jaffe a fait l’imbécile et a provoqué un accident, je n’y suis pour rien !

– Puis-je vous demander pourquoi vous lui avez prêté votre voiture, monsieur Wade ?

– Parce que la sienne était en panne et qu’il devait aller à l’aéroport.

Les yeux noirs qui le scrutaient battirent imperceptiblement.

– A l’aéroport ? En êtes-vous sûr, monsieur Wade ?

– C’est ce qu’il m’a dit, en tout cas.

– L’accident est arrivé sur la route de Bien Hoa. Comme vous le savez, c’est à l’opposé de l’aéroport.

Wade eut un mouvement d'impatience.

– Je vous répète ce qu'il m'a dit !

– Etait-il accompagné ?

Wade était convaincu que la police de Saigon n'avait pas à savoir si Jaffe était ou non en galante compagnie. Ce poulet pouvait toujours courir pour avoir un tuyau de lui, sauf en ce qui concernait directement l'accident.

– J'en sais rien, moi ! Il pouvait avoir une voiture pleine de coolies chinois, si ça se trouve.

De nouveau, une lueur s'alluma dans les petits yeux noirs.

– C'est vrai ? Il avait emmené des coolies chinois, monsieur Wade ?

– J'ignore qui il avait emmené, et je m'en fous !

– Il avait donc quelqu'un avec lui ?

– Je vous dis que je n'en sais rien ! J'en ai assez, de cette histoire ! Je veux dormir !

L'inspecteur s'inclina.

– Je comprends. Je suis désolé de vous avoir dérangé. Je vous verrai un peu plus tard dans la journée.

Le policier pivota sur les talons et quitta la pièce.

En entendant la porte d'entrée se fermer. Wade poussa un profond soupir de soulagement. Il retourna dans la chambre pour trouver Ann Fai Wah debout sur le seuil, le regard flamboyant.

– Vous attirez la police chez moi ! fit-elle avec rage. Vous ne reviendrez plus jamais ici ! Sortez !

– Qui voudrait revenir dans cette taule ? grogna Sam. A qui cherches-tu à en foutre plein la vue, espèce d'arnaqueuse à la peau jaune ?

Elle se mit à l'injurier d'une voix perçante, moitié en chinois, moitié en français, mais Wade était trop fatigué et trop en colère pour s'en soucier. Il entra dans la chambre, prit sa veste et sortit de l'appartement pendant qu'elle continuait à vociférer.

En arrivant dans la rue, il comprit qu'il lui fallait rentrer à pied. Quand il arriva chez lui, il s'aperçut que Ann Fai Wah lui avait volé tout l'argent de son portefeuille.

C'avait vraiment été une sacrée nuit.

Une voiture de la police s'arrêta devant la villa de Jaffe et l'inspecteur Ngoc-Linh en descendit. Il fit signe au chauffeur en uniforme de

l'attendre et remonta l'allée vers la porte d'entrée.

Il ne pensait pas trouver Jaffe chez lui. Son opinion, quant au sort du conducteur de la Chrysler accidentée, était déjà formée, mais il devait la vérifier.

L'attentat contre le poste de police avait été découvert un quart d'heure après la fuite à bicyclette de Jaffe et de Nhan.

Ayant entendu le bruit des lointaines explosions, deux agents cyclistes qui patrouillaient sur la route s'étaient rendus rapidement sur les lieux de l'attentat. Heureusement, le téléphone fonctionnait encore et, en moins de vingt minutes, plusieurs fonctionnaires de la Sûreté, l'inspecteur Ngoc-Linh en tête, les rejoignaient.

A l'exception de la Chrysler accidentée, l'attentat semblait porter la marque du Viet-minh, bien que les bandits n'eussent pas l'habitude d'abandonner leurs morts sur le terrain.

La présence de la Chrysler avait dérouté l'inspecteur, mais il avait appris peu après que Wade avait prêté sa voiture à Jaffe. Il eut alors la conviction que Jaffe avait trouvé la mort au cours de l'attaque, à moins qu'il n'eût été enlevé.

Il appuya sur la sonnette de la porte d'entrée, mais ne fut pas étonné de ne pas recevoir de réponse. Comme il s'apprêtait à repartir, il vit Dong Ham arriver des cuisines, en contournant la villa.

Il écouta avec attention et intérêt le récit angoissé du vieux.

Son histoire intrigua l'inspecteur, qui n'y comprit rien.

– Et M. Jaffe ? demanda-t-il. Est-il sorti ?

– Il est parti à six heures avec sa voiture, répondit Dong Ham, sa figure ridée crispée d'inquiétude.

L'inspecteur réfléchit, mais ne trouva pas d'explication.

– Tu as la clé de la villa ? Finit-il par demander.

Dong Ham la lui tendit.

– Tu n'es pas entré ?

– Non, je suis cuisinier ici. Je n'ai rien à faire dans la maison.

L'inspecteur fit sauter la clé dans sa main, tout en examinant la situation. S'il pénétrait dans une maison louée par un Américain, cela pouvait provoquer un incident diplomatique, mais, compte tenu de ce qu'il avait appris, il jugea qu'il était en droit de s'assurer que le boy n'était pas dans la villa.

Il dit à Dong Ham de ne pas bouger, puis fit le tour de la maison et

entra par la cuisine.

Il remarqua l'escabeau appuyé au mur, s'avança dans le salon et le parcourut du regard. Tout y paraissait en ordre, à part un verre cassé et une tâche humide sur le plancher qui pouvait être du whisky.

Il pénétra dans le vestibule et, ouvrant la porte, fit signe à Dong Ham d'approcher. Celui-ci monta les marches à contrecœur.

– Tu es déjà venu ici ? demanda l'inspecteur.

Dong Ham répondit qu'à deux reprises il avait aidé Haum à changer des meubles de place.

– Viens voir... Tu me diras s'il y a quelque chose ici qui ne te paraît pas normal.

Dong Ham entra dans le salon et regarda autour de lui. Tout de suite, il désigna le portrait accroché au mur, en expliquant que c'était la première fois qu'il le voyait.

L'inspecteur examina le tableau, qui ne l'enthousiasma pas. Mais il comprit pourquoi Haum avait apporté l'escabeau et le marteau. Ce petit problème résolu, il le bannit de ses pensées et poursuivit son inspection. Après avoir ouvert les placards de la cuisine et du salon, où il ne trouva rien d'intéressant, il monta l'escalier, laissant Dong Ham dans le vestibule.

Un rapide coup d'œil à la salle de bains le convainquit que tout y était en ordre. Il longea alors le couloir jusqu'à la chambre à coucher. La porte en était fermée à clé. « C'est anormal », pensa-t-il. Il regarda le battant, le sourcil froncé. « Pourquoi verrouiller une chambre et emporter la clé ? Il frappa doucement, prêta l'oreille, mais n'entendit rien, puis il s'approcha sans bruit de la rampe de l'escalier, pour s'assurer que Dong Ham était toujours dans le vestibule. Rassuré, il prit un passe dans sa poche et fit jouer la serrure.

Il franchit le seuil. Sortant de l'atmosphère étouffante du couloir, il fut surpris par la fraîcheur de la pièce et frissonna. Tout de suite, son regard se porta sur la grande armoire à vêtements et un éclair s'alluma dans ses yeux noirs et attentifs. Il voulut ouvrir la porte du placard, la trouva fermée et, de nouveau, utilisa son passe.

Dong Ham attendait dans le vestibule, en mordillant nerveusement sa main calleuse et en écoutant les pas de l'inspecteur, à l'étage au-dessus. Le vieillard était soucieux. Il avait la certitude qu'un malheur était arrivé à Haum, pour lequel il éprouvait de l'affection.

Quand l'inspecteur Ngoc-Linh réapparut, une bonne demi-heure s'était écoulée. Dong Ham observa le policier, mais le visage brun et

impassible ne lui révéla rien.

– Je vais revenir, dit l'inspecteur. Dans l'intervalle, personne ne doit entrer dans la villa, pas même toi. C'est compris ?

Dong Ham opina de la tête. Il avait bien trop peur pour poser la question qui l'angoissait.

D'un geste, l'inspecteur l'invita à quitter la maison, sortit à son tour et ferma à clé la porte de service. Il appela le chauffeur en uniforme qui, descendant de la voiture, se hâta vers lui.

– Tu vas rester ici et veiller que personne ne pénètre dans la villa, ordonna l'inspecteur. Te montre pas, sauf, bien sûr, si tu dois empêcher quelqu'un d'entrer. Je vais en avoir peut-être pour deux ou trois heures, mais je reviendrai.

Pendant que le chauffeur dévisageait d'un air soupçonneux Dong Ham qui, mal à l'aise, battait des paupières, l'inspecteur monta en voiture et démarra en trombe.

Le colonel On-dinh-Khuc, chef de la Sûreté, était assis sur une chaise en bois à haut dossier sculpté, et respirait doucement par ses larges narines.

Cet homme mastoc avait la tête ronde et chauve, les yeux bridés et cruels, des lèvres épaisses et de grandes oreilles plates et pointues. Moitié Chinois, moitié Vietnamien, il cumulait les défauts des deux races, tant au moral qu'au physique.

Depuis six ans, il dirigeait la Sûreté d'une main de fer, mais certains politiciens influents étaient décidés à se débarrasser de lui, et il le savait.

Ces hommes haut placés prétendaient qu'il avait depuis longtemps cessé de leur être utile. Il avait, bien sûr, rendu des services avant l'établissement définitif du régime, mais ses méthodes étaient si barbares et sa mentalité si grossière qu'il risquait de jeter le discrédit sur le régime au point de vue international. Plus vite donc il serait éliminé et remplacé, mieux cela vaudrait.

Cette campagne gagnait sans cesse du terrain. Le colonel Khuc était affligé de goûts dispendieux et de vices excessifs et ne craignait que la mise à la retraite forcée.

En effet, une fois révoqué, les revenus importants qu'il extorquait à des milliers de paysans et de coolies chinois qui, pour des raisons diverses, craignaient la police, allaient tarir. Il n'aurait plus, pour vivre, que sa pension, et cette perspective médiocre le tourmentait sans cesse.

Ce lundi matin, il avait été tiré d'un sommeil alourdi d'opium par un serviteur terrifié, sur l'ordre de l'inspecteur Ngoc-Linh.

Le colonel Khuc s'était promis aussitôt de faire regretter à Ngoc-Linh son initiative, si elle n'était pas suffisamment justifiée.

Il délaissa donc ses draps soyeux et, vêtu d'un kimono de soie noire brodé dans le dos d'un dragon d'or, était entré silencieusement, pieds nus, dans son cabinet de travail, où l'attendait l'inspecteur.

Lorsqu'un serviteur lui eut apporté un verre de thé et se fut retiré, le colonel Khuc daigna apercevoir l'inspecteur qui se tenait debout, immobile, devant le grand bureau sculpté.

Enfin, ses yeux noirs, brillants et bridés, se posèrent sur l'inspecteur.

– Qu'y a-t-il ? demanda doucement le colonel.

L'inspecteur avait le don de faire un rapport concis.

Il savait trier les faits importants et les exposer avec clarté, rapidité et dans leur ordre logique.

Le colonel Khuc l'écouta sans l'interrompre. De temps en temps, il avalait son thé à petites gorgées, mais, même quand son bras bougeait, le reste de son corps restait parfaitement immobile.

L'inspecteur termina son rapport et le colonel Khuc le regarda fixement sans le voir, méditant sur les événements qu'on venait de porter à sa connaissance.

L'attaque du Viet-minh et l'enlèvement de l'Américain étaient chose courante. Des événements semblables s'étaient déjà produits et se reproduiraient encore. Etant donné les circonstances, le colonel ne pouvait qu'organiser un simulacre d'enquête.

Mais pourquoi cet Américain avait-il tué son boy ?

– Que sait-on de Haum ? demanda-t-il.

– Je suis venu vous voir immédiatement, monsieur, répondit l'inspecteur. Je n'ai pas eu le temps de compulsier son dossier.

Le colonel Khuc agita une sonnette posée sur son bureau. La porte s'ouvrit presque aussitôt et son secrétaire, Lam-Than, entra.

Lam-Than était un homme minuscule, qui boitait bas. Il était l'âme damnée du colonel depuis de nombreuses années. On le prétendait capable pour lui des actions les plus basses, les plus répugnantes, les plus dégradantes. Les autres membres de la police le craignaient et le haïssaient. On disait qu'il approvisionnait le colonel en opium, lui procurait des petites filles, sacrifiées à ses goûts dépravés, et organisait

l'entreprise d'extorsions servant à l'enrichir.

Le petit homme s'approcha en se déhanchant du bureau du colonel et attendit debout.

– Je veux tous les renseignements sur Steve Jaffe, un Américain qui travaille à l'American Shipping and Insurance Corporation, sur son boy Haum, sur son cuisinier Dong Ham et sur My-Lang-To, l'amie de Haum, ordonna le colonel. (Puis se tournant vers l'inspecteur, il ajouta :) Vous, attendez ici.

Il quitta la pièce, suivi par Lam-Than, qui feignit de ne pas voir l'inspecteur.

Une fois la porte fermée, Ngoc-Linh resta immobile, sachant qu'un espion du colonel pouvait le surveiller par un judas invisible.

Il resta ainsi sans bouger pendant vingt minutes. Enfin le colonel Khuc revint, douché, rasé et habillé d'un complet impeccable.

La pendule en or du bureau, lourdement ornée, marquait six heures cinq.

– Nous allons à la villa de l'Américain, dit Khuc.

Au même instant, Lam-Than entra.

– Vous viendrez avec moi, décida Khuc.

Les trois hommes sortirent et montèrent dans la voiture de l'inspecteur. Khuc et Lam-Than prirent place derrière, et l'inspecteur s'installa au volant.

A cette heure, seuls les coolies et les vendeurs du marché déambulaient sur les trottoirs. Personne ne prêta la moindre attention à la Peugeot noire qui filait le long des rues.

Khuc demanda :

– Que savez-vous de Haum ?

– C'était un bon citoyen, répondit Lam-Than. Il suivait les cours d'instruction politique, il était partisan du régime et n'a jamais eu de dettes. On n'a rien à lui reprocher.

– Il n'aurait pas été pédé ?

– Certainement pas. On n'a strictement rien contre lui.

Le colonel Khuc fronça les sourcils. Il avait d'abord pensé que Haum et l'Américain avaient eu des rapports contre nature et que, menacé de chantage, l'Américain furieux avait tué son boy. Mais, apparemment, ce n'était pas aussi simple que cela.

– Le cuisinier ?

– Il est très vieux et il ne s'est pas occupé de politique au cours des vingt dernières années. Autrefois, du temps du protectorat, il a été cuisinier à l'Ambassade de France. Il est bien soupçonné de sentiments francophiles, mais on n'a rien d'autre contre lui.

Le colonel Khuc passa la main sur son gros nez aplati et jeta un coup d'œil à Lam-Than, qui regardait fixement la nuque de l'inspecteur Ngoc-Linh.

– Et la fille ?

– Du point de vue politique, rien de spécial. Mais on prétend que son père a eu avec elle des rapports incestueux. C'est sans doute vrai. Il est dégénéré.

De nouveau le colonel Khuc caressa son nez.

– On aurait donc une bonne excuse pour nous débarrasser de ces deux-là ?

– Oui, on pourrait éventuellement les liquider, déclara Lam-Than.

L'inspecteur, qui écoutait cette conversation, s'agita sur son siège. Il souhaitait ne pas avoir à travailler pour la Sûreté.

– Maintenant, dites-moi ce que vous savez de l'Américain, dit le colonel.

– C'est le type même de l'Américain moyen, dit Lam-Than. Il boit trop, court les femmes et n'a aucune maturité politique. Il est divorcé et manque d'argent. Souvent il se rend au Paradise Club pour satisfaire ses appétits ?

– Rien d'autre ?

Lam-Than haussa les épaules.

– C'est un Américain. Il n'y a rien de plus.

– Il ne serait pas pédéraste ?

– Non.

Le colonel fronça les sourcils.

« Mais, alors, pourquoi a-t-il tué le boy ? » se demandait-il.

Le silence s'installa dans la voiture pendant quelques instants. Puis la Peugeot s'arrêta devant la villa de Jaffe.

La longue rue était déserte et, après un coup d'œil rapide, le colonel Khuc descendit et se hâta le long de l'allée, l'inspecteur et Lam-Than marchant sur ses talons.

L'inspecteur fut satisfait de constater que son chauffeur ne se montrait pas. Précédant ses chefs hiérarchiques, il contourna la maison jusqu'à l'entrée de service. Le chauffeur attendait, appuyé à la porte fermée des cuisines.

Dès qu'il vit le colonel, il se mit au garde-à-vous et resta figé, les yeux arrondis d'effroi.

– Quelqu'un est venu ? demanda l'inspecteur.

– Une jeune fille, répondit le chauffeur, qui articulait à peine, sous l'effet de la peur. Elle s'appelle My-Lang-To. Elle m'a demandé d'aller voir dans la villa. Je l'ai enfermée à clé avec le vieux. Ils sont dans la chambre, tous les deux.

– Elle t'a expliqué ce qu'elle voulait dans la maison ?

– Elle prétend qu'un malheur est arrivé à son fiancé, et elle croit qu'il se trouve dans la villa.

L'inspecteur se tourna vers le colonel pour prendre ses ordres.

– C'est parfait, dit le colonel. Je lui parlerai, le moment venu. (Et il ajouta pour l'inspecteur :) Allons-y !

L'inspecteur ouvrit la porte de service et entra le premier dans le salon.

Le colonel et Lam-Than parcoururent la pièce du regard. Lam-Than se pencha tout de suite sur les éclats de verre et les examina.

L'inspecteur hasarda :

– Il devait être en train de boire et puis quelque chose a dû se produire qui l'a fait sursauter et lâcher le verre.

Lam-Than le regarda, un sourire sarcastique plissant son visage méchant.

– C'est plutôt évident, ironisa-t-il. Mais ce qui nous intéresserait, c'est de savoir quelle est cette chose qui lui a fait lâcher le verre !

– C'est ça, le tableau que l'Américain et son boy ont accroché au mur ? demanda le colonel, en désignant le portrait. Bien médiocre ! On se demande pourquoi il voulait avoir ça devant les yeux.

– Les Américains n'ont pas beaucoup de goût, déclara Lam-Than. La fille du portrait devait lui rappeler une maîtresse quelconque...

– Il avait une maîtresse attitrée ? demanda le colonel à l'inspecteur.

– Je l'ignore, monsieur, mais je me renseignerai, répondit ce dernier.

– Faites. Ça pourrait être important.

Lam-Than tournait dans la pièce comme un chat qui sent une souris.

. – Il y a beaucoup de poussière de plâtre ici, dit-il. L'avez-vous remarqué, inspecteur ?

Il se pencha et, du doigt, traça une longue raie sur le plancher. Il se redressa, examina le tableau avec attention, puis se tourna vers l'inspecteur :

– Soyez assez aimable de quitter la pièce, ordonnât-il, la voix soudain hargneuse et cassante.

L'inspecteur se raidit. Il jeta un coup d'œil au colonel Khuc qui, de sa main, le congédiait. Il sortit et ferma la porte derrière lui.

– Qu'y a-t-il ? demanda le colonel, en regardant Lam-Than avec des yeux brillants.

Lam-Than approcha une chaise du mur, monta dessus et décrocha le portrait.

Les deux hommes contemplèrent longuement le trou béant. Enfin, Lam-Than posa le tableau contre le mur et plongea la main dans le trou. Il tâtonna un moment, puis retira sa main, avec un haussement d'épaules.

– Il n'y a plus rien là-dedans, fit-il en descendant de sa chaise.

Le colonel fit quelques pas et se laissa tomber lourdement sur une chaise. Il tira un porte-cigarettes en or de sa poche, choisit une cigarette et l'alluma avec un briquet d'or et de jade.

– Qu'est-ce qu'il y avait, là-dedans ?

Lam-Than sourit. C'était un sourire torve et sans gaieté, mais un sourire tout de même.

– Je ne suis pas omniscient, colonel, mais je peux essayer de deviner.

– Alors devinez.

– Savez-vous qui a habité cette villa à une certaine époque ?

– Pourquoi le saurais-je ? (Khuc commença à perdre patience.) Et vous ?

Lam-Than inclina la tête.

– Une Chinoise, nommée Mai Chang. Elle a été la maîtresse du général Nguyen Van Tho.

Le colonel se raidit, puis lentement, avec effort, se remit debout.

– Vous pensez donc que les diamants étaient cachés là-dedans ?

Sa voix était à peine audible. Tous les muscles de son corps massif étaient tendus.

Lam-Than lui sourit.

– Ça paraît probable, colonel, ne croyez-vous pas ?

Pendant un long moment, le colonel regarda son secrétaire, puis un sourire cruel découvrit ses dents blanches.

– C'est donc pour ça qu'il a tué son boy ! dit-il, presque en aparté. C'est normal. J'en aurais fait autant !

Il y eut un silence, puis Lam-Than reprit de sa voix ordinaire.

– Ce qu'il nous faut, en somme, c'est savoir si l'Américain a vraiment été enlevé ou s'il se cache... avec les diamants.

– Oui, acquiesça le colonel en hochant sa tête chauve. De toute évidence, c'est le point qu'il faut éclaircir.

– S'il se cache avec les diamants, poursuivit Lam-Than, il va falloir le trouver et l'amener à nous remettre les pierres. Il paraît qu'elles valent dans les deux millions de dollars américains. C'est une somme intéressante. Avec ça, n'importe qui prend sa retraite sans crainte du lendemain.

Le colonel et lui se regardèrent dans le blanc des yeux.

_ Quelques comparses devront naturellement être réduits au silence, reprit Lam-Than, entre autres, le cuisinier et la fille. Il faudra aussi retrouver l'Américain. L'inspecteur pourrait s'en charger, mais, une fois que l'Américain sera mis hors d'état de parler, on va sans doute être obligés de faire subir le même sort à l'inspecteur.

Le colonel Khuc passa la main sur ses joues glabres. Sa figure jaune et obscène se fendit en un sourire sincère.

– Comme d'habitude, votre raisonnement est inattaquable. Je vous confie l'affaire. Occupez-vous-en.

Lam-Than raccrocha le portrait et remit la chaise à sa place.

Puis, sur un signal du colonel, il ouvrit la porte et appela du geste l'inspecteur, qui attendait dans le vestibule.

CHAPITRE VI

L'autocar de six heures du matin qui venait de Thudaumot suivait en cahotant et en ferraillant la route de Saigon. Il était chargé de marchandises qui encombraient son toit et débordaient par les glaces ouvertes. Des paysans, portant des vêtements de travail noirs, étaient entassés dans le véhicule comme des sardines dans une boîte. Ils serraient contre eux leurs paquets, éclatant d'un petit rire nerveux à chaque cahot, qui les projetait violemment contre leurs voisins.

Ecrasée entre une grosse femme âgée, qui se cramponnait à un énorme panier rempli de canne à sucre coupée en morceaux, et un vieillard malodorant, qui brandissait six balais de plumes de canard, Nhan se laissait secouer.

Elle se rendait à peine compte de son inconfort. Son cerveau et son corps fluet étaient paralysés de terreur au souvenir des événements de la nuit précédente.

La randonnée à bicyclette jusqu'à Thudaumot avait été un cauchemar. Pendant le dernier et interminable kilomètre, Steve avait dû la pousser, car ses jambes étaient devenues si faibles qu'elle ne pouvait plus pédaler.

Comme elle avait été heureuse d'entrer dans la maison de son grand-père ! Le vieillard s'était montré si bon pour elle ! Il avait deviné sa terreur et l'avait apaisée en la prenant dans ses bras et en l'assurant qu'il n'y avait pas de raison de s'affoler.

Pendant qu'elle lui expliquait la présence de Steve qui attendait dehors, le grand-père la serrait contre lui, lui caressant les cheveux et la câlinant comme au temps de sa petite enfance. Enfin, ses appréhensions se calmèrent et sa terreur se dissipa.

Steve entra alors et le grand-père eut une conversation avec lui, tandis que Nhan se reposait dans la pièce voisine, les yeux levés vers le plafond obscur, prêtant l'oreille au murmure de leurs voix.

Au bout d'un certain temps, le grand-père vint la voir. Il lui dit qu'il acceptait de donner asile à Steve. Elle n'avait aucune raison de

s'inquiéter. Steve allait lui parler, mais elle ne devait plus avoir peur. Le grand-père lui promit de prendre soin de son amoureux et lui déclara qu'à son avis le grand Américain ferait un mari parfait.

Puis il avait souri en tapotant sa main.

– Je ne comptais pas apprendre un jour d'aussi bonnes nouvelles. Il n'y a qu'en Amérique que tu connaîtras la prospérité. Bien entendu, beaucoup de choses sont encore à mettre au point, mais tout s'arrangera. Tu auras besoin de patience et de courage. Il faut te rappeler que ce qui est important ne s'obtient pas facilement.

Steve entra sur ces entrefaites et le grand-père se retira, les laissant seuls.

Steve se montra impatient et brusque, mais Nhan fut indulgente. L'homme qu'elle aimait avait de graves ennuis, ce n'était pas le moment de lui demander de la tendresse. Il était obligé de penser d'abord à lui-même.

Il lui dit de retourner à Saigon le plus vite possible. Déjà, il s'était renseigné auprès du grand-père sur les départs de cars. L'un partait à six heures... dans une heure. Il fallait le prendre. Et, sous aucun prétexte, elle ne devait confier à sa mère, à son oncle ou à ses trois frères où elle était allée.

Pendant que Steve parlait, Nhan, blottie contre le mur, le regardait fixement.

– Tu m'écoutes ? demanda-t-il. Pour l'amour du Ciel, ne reste pas en transes ! Tu n'as qu'à leur dire qu'on est allé au bord de la rivière, qu'on a bavardé et que je t'ai ramenée chez toi à onze heures. Tu préciseras que je suis ensuite reparti en voiture et que tu ne m'as pas revu. C'est simple, non ?

Etait-ce si simple ? L'oncle avait un caractère frustré et difficile. Il ne se couchait jamais tant que Nhan n'était pas rentrée du Paradise Club. Si elle voulait le persuader qu'elle s'était couchée à onze heures, il lui faudrait parler beaucoup et longtemps, et encore sans grand espoir.

– Réveille-toi ! dit Jaffe d'un ton brusque en la secouant par le bras. C'est simple, non ?

Mais craignant son mépris, elle avait acquiescé sans un mot.

– Et bouche cousue en ce qui concerne les diamants, poursuivit-il en baissant la voix. Tu n'en parles à personne. Tu as compris ?

De nouveau, elle ooina en silence.

Il eut un mouvement d'exaspération, puis se leva et ce mit à marcher

de long en large dans la petite pièce.

– J’aurai besoin de cigarettes, dit-il, achète-moi deux cents Luckies. Je pense que tu trouveras un car cet après-midi, et n’oublie pas de rapporter un journal.

De nouveau, elle acquiesça.

– D’ici ton retour, j’aurai probablement arrêté un plan, reprit-il. Méfie-toi de Blackie Lee. Il va sûrement te poser des questions. Je suis en train de réfléchir si je peux lui faire confiance ou non. S’il te questionne, ne le laisse surtout pas deviner où je suis. (Il parcourut du regard la petite pièce parcimonieusement meublée.) Plus vite je serai sorti de cette piaule et mieux ce sera, mais je ne dois pas prendre de risques. Repose-toi un moment. Tu as près d’une heure avant le départ du car. Et moi, je vais me débarrasser de ces deux bicyclettes.

Il fit un pas vers la porte. Affolée, Nhan se jeta à son cou.

– Ne me laisse pas, supplia-t-elle. J’ai peur ! Tu es sûr qu’il n’y a pas d’autre moyen ? Tu ne veux vraiment pas te rendre à la police ? Si tu leur donnes les...

– Ça suffit, s’écria-t-il avec violence, en la repoussant. Je t’ai dit, pas un mot au sujet des diamants ! Je les garde ! Fais ce que je te demande et tout ira bien !

Il partit et elle resta là, la tête entre les mains, désespérée.

Dix minutes avant l’heure de départ du car, comme le jour commençait à poindre, Jaffe revint. Il lui dit qu’il avait jeté les deux bicyclettes à la rivière.

Comme le car arrivait au Marché central de Saigon, elle songea à l’instant de leur séparation. Il était tout à coup devenu tendre, mais sa tendresse n’avait pas apaisé sa terreur. Avec lui elle était sûre de pouvoir affronter n’importe quoi, mais le fait de tromper les gens, sans son aide, la remplissait d’un désespoir sans bornes.

Comme elle se hâtait le long des rues étroites vers son appartement, en se demandant comment donner le change à sa mère et à son oncle, le colonel On-dinh-Khuc finissait de donner ses instructions à l’inspecteur Ngoc-Linh.

Il lui expliquait qu’il avait des raisons de croire que l’Américain Steve Jaffe n’avait pas été enlevé par le Viet-minh. Tout laissait supposer, en revanche que, pour des motifs à lui seuls connus, il avait assassiné son boy. Ceci, au moins, était indéniable. Jaffe avait, d’ailleurs, tout avantage à laisser croire à l’enlèvement. Sans doute se cachait-il en attendant de pouvoir sortir du pays. Bien entendu, tout ceci n’était

qu'hypothèses, mais il ne fallait rien laisser au hasard. S'il n'avait pas été enlevé et s'il projetait de s'enfuir, il fallait l'en empêcher à tout prix.

L'inspecteur devait donc faire l'enquête, en apportant la preuve au colonel, soit de l'enlèvement de Jaffe, soit de sa fuite. S'il se cachait, l'inspecteur devait découvrir sa retraite, sans toutefois chercher à arrêter l'Américain. Le colonel, une fois informé sur la planque de l'Américain, déciderait des mesures à prendre.

Dong Ham et My-Lang-To devaient être conduits au quartier général de la Sûreté. Ils n'auraient le droit de communiquer avec personne, seraient enfermés dans des cellules séparées et resteraient sous clé, en attendant que le colonel les interroge lui-même. Tous les renseignements qui parviendraient entre-temps à leur sujet seraient, bien entendu, communiqués à l'inspecteur afin de l'aider dans ses recherches.

Dans son rapport au président, le colonel laisserait entendre que l'Américain a été enlevé et, sans aucun doute, le président transmettrait cette version à l'Ambassade des Etats-Unis. L'inspecteur devait comprendre qu'il serait contraire aux intérêts de l'Etat de mettre l'ambassadeur au courant du meurtre du boy. Ce regrettable incident ne pouvait être divulgué et le colonel comptait absolument sur la discrétion de l'inspecteur.

Après un temps d'arrêt, le colonel poursuivit :

. – Le corps du boy doit être découvert près du poste de police routier, afin qu'on puisse croire qu'il accompagnait l'Américain au moment de l'agression. L'Américain a donc été enlevé, et son boy tué. C'est compris ?

Un éclair passa dans les petits yeux noirs de l'inspecteur, mais il répondit sans broncher :

– C'est compris, monsieur.

Il regarda le colonel Khuc et Lam-Than quitter la villa, monter dans la voiture et démarrer. Quand ils furent hors de vue, il se détendit et fit le tour de la pièce, une expression intriguée sur son visage brun. Il leva les yeux vers le tableau accroché au mur, tira une chaise, monta dessus et souleva la toile. Son regard s'arrêta longuement sur le trou percé dans le mur. Il remit enfin le tableau en place, rangea la chaise, traversa le salon, l'air soucieux, et entra dans la cuisine.

A l'autre extrémité de la ville, dans une petite pièce sommairement meublée, Nhan, accroupie devant sa mère et son oncle, leur expliquait pour la seconde fois comment ils devaient répondre si la police leur

demandait ce qu'elle avait fait la nuit précédente.

La mère de Nhan était une femme menue de quarante-six ans. Elle était enveloppée d'un châle élimé et ses cheveux pendaient en désordre, encadrant un visage desséché et ridé. Elle paraissait beaucoup plus que son âge. Son mari, serveur à l'hôtel Majestic, était mort dans un accident de la route plusieurs années auparavant et il lui avait fallu lutter pour faire vivre sa famille, en vendant des fleurs au marché. Aussi, le jour où Blackie Lee était venu la voir pour proposer du travail à Nhan, dans son club, avait-il été béni. Elle avait bientôt renoncé à vendre des fleurs et avait même invité son frère à venir habiter avec eux.

Son frère, plus âgé qu'elle, était un homme gras et stupide qui disait la bonne aventure près du tombeau du maréchal Le-Van-Duyet. Il n'était guère doué et, en conséquence, gagnait très peu d'argent. Aussi était-il enchanté d'être logé et nourri gratis.

– Si la police vient ici, répétait Nhan, en articulant lentement, il faudra dire que je suis rentrée à onze heures et que je me suis couchée tout de suite. C'est extrêmement important !

Son oncle loucha vers elle en plissant le front.

– Comment veux-tu que je dise ça, alors que t'as été dehors toute la nuit ? Finit-il par demander. Je ne suis pas sorti, moi, et j'ai bien vu que ton lit n'était pas défait.

– C'est exact, renchérit la mère. Le mensonge est source d'ennuis. Nous ne voulons pas d'ennuis dans cette maison.

– Si vous ne faites pas ce mensonge, déclara Nhan avec désespoir, il y aura de sérieux ennuis dans cette maison.

Son oncle glissa la main sous sa tunique, pour se gratter les côtes.

– Si la police m'interroge, répondit-il, têtue, je lui dirai que t'es pas rentrée de la nuit. Du coup, si t'as des embêtements, on pourra pas m'y mêler et ta mère doit dire la vérité, elle aussi. J'ai toujours pensé que cet Américain t'attirerait des histoires. Je tiens à rester en dehors de ça.

– Si vous ne faites pas ce que je vous demande, fit Nhan, désespérée, je vais perdre mon emploi, on me mettra en prison ! Il n'y aura plus d'argent à la maison en fin de semaine et ma mère n'aura plus qu'à retourner vendre des fleurs.

L'oncle battit des paupières. Il n'avait pas réfléchi à cela. Déjà, il se voyait obligé de quitter sa vie douillette.

– Ta fille est peut-être une moins que rien, mais il ne faut pas qu'elle

perde son boulot, dit-il à la mère, après un moment de réflexion. Et puis, tu dois penser à tes fils. S'il n'y a pas d'argent à la maison, qui c'est qui leur donnera à manger ? Tout compte fait, veut peut-être mieux mentir...

La mère n'avait nulle envie de reprendre la vente des fleurs. Après un semblant d'hésitation, elle se rangea à l'avis de son frère.

Nhan comprit, avec soulagement, qu'elle avait employé la bonne méthode.

– Bon, alors, si la police vous interroge, vous direz que je suis rentrée à onze heures et que j'ai dormi toute la nuit ? demanda-t-elle.

– Si ça doit nous éviter la honte de te voir jeter en prison, dit l'oncle, on est bien obligés de mentir. (Il se tourna vers sa sœur.) Apporte-moi la baguette de bambou. Cette petite a un démon en elle. Il est de mon devoir envers toi et tes fils de chasser ce démon de son corps.

Sa mère se leva et s'en alla vers le placard où la baguette de bambou était rangée. Son frère l'utilisait souvent pour corriger les trois garçons et elle trouvait juste que sa fille en dégustât.

Le colonel On-dinh-Khuc mordit dans une pomme tout en examinant la transcription de l'interrogatoire, tapée à la machine, que Lam-Than lui avait remis ?

Il était huit heures et quart du matin et bien des choses avaient été réalisées depuis son retour au quartier général. Dong Ham et My-Lang-To avaient été interrogés. On avait transporté le cadavre de Haum près des ruines du poste de police et on l'avait jeté dans le fossé, non loin de l'endroit où les corps des deux Viet-minh avaient été découverts. Enfin, le secrétaire particulier du président avait été mis au courant de l'enlèvement de l'Américain. A son tour, l'ambassadeur des Etats-Unis avait été informé. Trois officiers de la Military Police américaine s'étaient rendus sur les lieux de l'attentat, où ils s'étaient employés à prendre des photos, examiner la Chrysler et conférer avec la police vietnamienne.

Le colonel mâchait sa pomme tout en lisant les réponses de Dong Ham aux questions de Lam-Than.

– Pas grand-chose là-dedans, finit-il par dire, en posant la feuille sur son bureau. Il serait temps qu'on mette la main sur cette fille dont il parle. Elle ne sait sans doute rien, mais il ne faut rien négliger. On trouvera sûrement quelqu'un qui la connaît et qui nous indiquera son adresse. Dites à Ngoc-Linh de se renseigner à ce club. Là-bas, on doit savoir son nom.

Lam-Than acquiesça d'un signe de tête. Le colonel jeta le trognon de

pomme dans la corbeille à papiers.

– Rien d'intéressant, dans l'interrogatoire de la fille, poursuivit-il. Dommage qu'elle s'obstine à dire que le boy est enfermé dans la villa. Le vieux cuisinier, d'ailleurs, pense comme elle. (Il leva les yeux sur Lam-Than.) Quand la nouvelle se répandra que le boy a été tué par le Viet-minh alors qu'il accompagnait l'Américain, ces deux-là vont nous gêner considérablement. Et si la police américaine réussit à les interroger, ça sera vraiment embêtant.

Lam-Than avait déjà réfléchi à la question.

– Le vieux n'a pas de famille, dit-il. Donc, s'il lui arrivait un accident, il n'y aurait pas de salades. Quant à la fille, elle a sa mère et son père, mais si l'affaire est menée habilement, elle pourrait également être éliminée sans histoires.

Le colonel passa la main sur ses bajoues.

– Je vous donne carte blanche, fit-il. Occupez-vous-en. Pour le bien de l'Etat, il est préférable qu'il n'y ait pas de complications.

Lam-Than opina du chef. Il reprit les deux interrogatoires et sortit.

Peu après onze heures, l'inspecteur Ngoc-Linh arriva au Paradise Club.

Yu-lan le vit descendre de voiture et appuya sur le bouton qui allumait une lampe rouge dans le bureau de Blackie Lee, signalant ainsi la visite d'un policier.

Ngoc-Linh trouva Blackie en train de lire le journal du matin.

Blackie se leva, s'inclina devant l'inspecteur et lui offrit un fauteuil. Un instant après, Yu-lan entra avec deux verres de thé qu'elle posait sur le bureau. Elle salua et sourit à l'inspecteur qui, le visage impassible, lui rendit son salut.

Une fois Yu-lan sortie, l'inspecteur sirota son thé, complimenta Blackie sur la qualité du breuvage, puis, voyant que Blackie attendait qu'il en vienne au fait, demanda :

– Connaissez-vous un Américain, un certain M. Jaffe ?

Blackie ne s'attendait pas à une semblable question. Mais, malgré sa surprise, son visage resta affable et souriant. Il se souvint tout à coup des mystérieuses allusions de Jaffe au sujet d'un faux passeport. Et voilà qu'un inspecteur de police venait se renseigner à son sujet !

– Mais oui, répondit Blackie. Il vient souvent ici.

– Il est venu la nuit dernière ?

– Oui, il me semble...

– A quelle heure ?

– Vers neuf heures, du moins je le crois.

Jaffe était donc ici, songeait l'inspecteur, cinq heures après avoir assassiné le boy. Qu'avait-il fait dans l'intervalle ?

Il y eut un silence, puis Blackie demanda :

– Est-il arrivé quelque chose à ce monsieur ? J'en serais navré.

– Il a été enlevé par des bandits viet-minh. D'ailleurs, vous le lirez dans les journaux de demain.

Dire que Blackie fut étonné serait au-dessous de la vérité. C'est avec ahurissement qu'il regarda l'inspecteur.

– Enlevé par des bandits viet-minh ? répéta-t-il.

– Ça sera dans les journaux demain, confirma l'inspecteur sèchement. Et nous cherchons à rassembler certains renseignements sur cet Américain. Comment s'appelle la femme qu'il fréquentait ici ?

Les yeux de Blackie devinrent ternes. Il prit une cigarette et l'alluma.

– Il ne fréquentait pas une fille en particulier, dit-il. Quand il venait ici, il dansait tantôt avec une fille tantôt avec une autre, selon sa fantaisie.

– J'ai des raisons de penser qu'il avait jeté son dévolu sur une certaine fille, déclara l'inspecteur. Je veux connaître son nom.

– Si je pouvais vous aider, je le ferais volontiers, fit Blackie en s'inclinant. Mais je ne m'étais pas rendu compte qu'il avait une préférence.

_ Son domestique prétend qu'une fille venait régulièrement chez lui, deux ou trois fois par semaine, insista l'inspecteur, son regard sévère fixé sur Blackie. Or, il était un habitué de votre club. On peut donc supposer en toute logique, qu'il avait fait sa connaissance ici.

– J'en serais surpris, fit Blackie. Mes entraîneuses ne couchent pas avec les Américains. Il a peut-être connu cette fille dans un autre club.

– Il faut la retrouver au plus vite, dit l'inspecteur en se levant. Des recherches sérieuses seront entreprises. Etes-vous tout à fait sûr de ne pas la connaître ? Je vous pose encore cette question car, si plus tard on apprenait que vous la connaissiez et que vous aviez refusé de nous renseigner, vous auriez de gros ennuis. Ce serait très facile de faire fermer votre club.

Blackie était certain qu'aucune de ses entraîneuses ne dénoncerait Nhan. Les rares Américains qui fréquentaient le club pouvaient avoir

aperçu Jaffe avec Nhan, mais ils ignoraient le nom de la petite. Il ne pouvait donc pas un grand danger en refusant de se laisser bluffer par l'inspecteur.

– Si ça peut vous rendre service, je ferai une petite enquête de mon côté, proposa-t-il d'un air affable, je trouverai peut-être parmi mes relations quelqu'un qui saura vous aider. Si j'apprends le nom de la fille, je vous téléphonerai.

L'inspecteur dut se contenter de cette promesse. Quand il fut parti, Blackie sortit à son tour et se fit conduire en pousse-pousse à la maison de Nhan. Midi venait à peine de sonner, c'était une bonne heure pour faire une visite. L'oncle de Nhan était au temple et sa mère chez une voisine, de l'autre côté de la rue.

Il frappa à la porte, attendit un moment et frappa de nouveau. Nhan ouvrit. Au premier coup d'œil, il vit qu'elle avait pleuré et paraissait nerveuse et effrayée.

– J'ai besoin de te parler, dit Blackie en entrant. La police est venue chez moi, ce matin, pour avoir des tuyaux sur l'Américain.

Nhan le regarda, les yeux dilatés, tout en reculant.

Blackie fit semblant de ne pas remarquer sa terreur. Il reprit :

– Le poulet m'a demandé le nom de la jeune fille qui allait le voir à sa villa.

Nhan s'appuya au mur, cachant derrière son dos ses mains tremblantes. Elle regardait toujours Blackie de ses yeux hagards, incapable d'émettre un son.

– Il m'a dit que l'Américain avait été enlevé par des bandits, continua Blackie. Mais je n'en crois rien. Alors j'ai voulu te voir avant de lui dire que c'est toi la fille qu'il recherche.

Nhan ferma les yeux, puis les rouvrit lentement, toujours muette.

Blackie attendit un instant, puis demanda :

– Tu étais avec lui la nuit dernière ?

Nhan hocha la tête.

– Qu'est-ce qui s'est passé hier soir ? Insista Blackie.

– On est allés en voiture au bord de l'eau, et on a bavardé jusqu'à onze heures, répondit enfin Nhan d'une voix mal assurée. Ensuite il m'a déposée chez moi et je me suis couchée.

Les mots venaient à ses lèvres comme une leçon apprise et Blackie fut convaincu qu'elle avait répété sa réponse.

– Où est-il maintenant ?

Après un long silence, elle répondit :

– Je n'en sais rien.

Il la vit détourner vivement les yeux et comprit qu'elle mentait.

Il sortit son porte-cigarettes, choisit une cigarette et l'alluma sans quitter Nhan des yeux. Elle parut se recroqueviller sous son regard.

. – La police veut retrouver l'amie de Jaffe à tout prix, fit-il, elle m'a menacé de graves ennuis si je ne lui donnais pas ton nom. Si tu ne sais vraiment pas où il est et si tu ne l'as pas vu la nuit dernière après onze heures, je ne vois pas pourquoi je ne lui dirais pas qui tu es.

Nhan se raidit. Son visage devint livide, mais elle resta silencieuse.

– Si la police te soupçonne de mentir, ajouta Blackie, elle t'obligera à te mettre à table. Elle dispose de nombreux moyens pour faire parler les gens. Même s'ils n'en ont pas envie les plus courageux finissent par avouer. (Il s'arrêta et ajouta doucement.) Es-tu courageuse, Nhan ?

Elle frissonna.

– Je vous en prie, ne lui dites rien ! fit-elle dans un souffle.

– Tu sais où il est ?

Elle hésita puis, redressant les épaules, le regarda bien en face :

– Non, dit-elle, je ne le sais pas.

Mais le ton de sa voix était si peu convaincant que Blackie eut pitié d'elle.

Il tira sur sa cigarette et souffla un nuage de fumée par ses larges narines.

– La nuit dernière, l'Américain est venu me voir et m'a demandé si je pouvais lui procurer un faux passeport. Il n'a pas dit que c'était pour lui, mais j'en suis sûr quand même. Par sa démarche, il m'a fait comprendre qu'il cherchait à sortir du pays et aussi qu'il avait des ennuis. Je ne crois pas à cette histoire d'enlèvement. A mon avis, il se cache quelque part.

Sans aide, il finira par se faire prendre. Je peux peut-être l'aider, mais avant d'entreprendre quoi que ce soit, il me faut savoir la nature de ses ennuis et quelle somme il serait disposé à me payer. Si ses ennuis sont très graves, le prix, bien entendu, sera plus élevé. Il va, sans doute, se mettre en rapport avec toi. S'il le fait, veux-tu lui dire que je serais prêt à lui donner un coup de main ?

Nhan resta figée. Elle ne prononça pas un mot, mais, à l'éclat de ses

yeux noirs, Blackie comprit qu'elle avait enregistré ses paroles. Il se leva.

– A mon avis, ce serait peu prudent pour toi de venir au club avant plusieurs jours, fit-il. Si tu as besoin d'argent, je serai heureux de t'en donner. Et si tu vois l'Américain, n'oublie pas de lui transmettre ma proposition.

Puis, comme elle restait sans voix, il mit son chapeau, lui fit un signe de tête et sortit lentement dans la rue étouffante.

Il s'arrêta un instant au bord du trottoir, une grimace perplexe sur sa figure grasse. Enfin, avisant un pousse-pousse, il le héla et dit au conducteur de le ramener au club.

CHAPITRE VII

Tandis que-Blackie Lee revenait à son club en pousse-pousse, une scène curieuse se jouait au quartier général de la Sûreté.

Derrière l'immeuble où se trouvait le parking des voitures de police, il y avait une ruelle étroite serrée d'un côté par le grand mur de briques de l'immeuble et de l'autre par une haie épaisse et haute.

Ce passage était rarement utilisé, sauf par quelques paysans qui connaissaient ce raccourci pour se rendre au Marché central.

Peu après midi, deux agents en uniforme ouvrirent le portail à deux vantaux qui fermait le parking et se dirigèrent rapidement chacun vers une extrémité de la ruelle. Ils prirent leur faction en se tournant le dos, séparés par une cinquantaine de mètres de rue gravillonnée et poussiéreuse. On leur avait donné l'ordre formel d'empêcher les gens de pénétrer dans le passage au cours des vingt minutes suivantes.

Pendant qu'ils gagnaient leurs postes, un autre agent en uniforme, mince et juvénile, s'installa au volant d'une jeep de la police et mit le moteur en marche. Quelqu'un qui l'aurait regardé de près, se serait aperçu qu'il transpirait à grosses gouttes et que sa figure brune exprimait un trouble que ne justifiait guère un travail banal.

A midi et quart exactement, au moment même où Blackie Lee réglait le conducteur du pousse-pousse, My-Lang-To, qui avait été enfermée dans une cellule obscure et étouffante pendant les trois dernières heures, entendit grincer une clé dans la serrure. Le pêne s'ouvrit avec un claquement sec.

Elle se leva, et la porte d'acier tourna sur ses gonds. Un agent de police en uniforme lui fit signe de s'avancer.

– On n'a plus besoin de vous, dit-il. Vous pouvez rentrer chez vous.

My-Lang-To sortit d'un pas mal assuré de la chaude obscurité dans le corridor inondé de soleil.

– On n'a aucune nouvelle de mon fiancé ? demanda-t-elle. Est-ce qu'il est retrouvé ?

L'agent saisit brutalement son bras mince et la fit avancer le long du corridor jusqu'à la cour, où plusieurs jeeps de la police étaient garées.

– Quand on aura des nouvelles de votre fiancé, on vous le fera savoir, répondit-il en lui désignant le portail ouvert. Par ici, la sortie ! Soyez contente d'être libre.

Une certaine intonation de sa voix terrifia la jeune fille. Elle eut envie de fuir. Et cette soudaine panique lui noua la gorge. Elle se mit à courir.

Dans sa tunique blanche, son pantalon de soie blanche et son chapeau conique en paille, elle offrait une image gracieuse et nette, tandis qu'elle se hâtait à travers la cour écrasée de soleil.

L'agent assis au volant de la jeep, dont le moteur tournait, mit en première. La sueur coulait sur sa figure, sur les manches blanches de sa veste immaculée.

My-Lang-To franchit le portail et déboucha dans la ruelle. Elle prit à droite en direction de la rue principale. A l'extrémité du passage, un agent lui tournait le dos.

Elle parcourut rapidement une vingtaine de mètres et entendit soudain, derrière elle, une voiture lancée à toute allure. Elle regarda par-dessus son épaule et vit la jeep de la police qui était sortie de la cour et qui fonçait droit sur elle.

Elle s'effaça, se colla au mur pour laisser la place à la jeep. Et ce n'est qu'à la dernière seconde de sa vie qu'elle comprit. Le conducteur de la jeep n'avait pas l'intention de la dépasser. Il avait braqué brusquement son volant et, sans laisser à My-Lang-To le temps de faire un mouvement, il la heurta violemment du pare-chocs d'acier, puis l'écrasa contre le mur.

Obéissant à la consigne, les deux agents, postés aux extrémités de la ruelle, ne tournèrent pas la tête quand s'éleva le hurlement de My-Lang-To. Ils entendirent la jeep qui, après une marche arrière, rentrait dans la cour. Puis le silence s'établit dans le passage.

Les agents, toujours fidèles aux ordres donnés, gagnèrent les rues principales et reprirent leur travail quotidien, mais ni l'un ni l'autre ne put effacer de sa mémoire le strident hurlement de terreur qu'ils avaient entendu.

Le corps de My-Lang-To fut découvert dix minutes plus tard par un paysan qui avait emprunté le passage. Il se hâtait vers le marché avec un chargement de légumes accroché à une perche de bambou, adroitement équilibrée sur son épaule.

Il contempla avec horreur, pendant plusieurs minutes, le cadavre recroquevillé et la tunique de nylon blanc rougie de sang, puis il laissa tomber sa perche de bambou et se mit à courir comme un fou vers le portail de la Sûreté. Il frappa le vantail de ses poings, en annonçant sa découverte d'un ton plaintif.

Tandis que My-Lang-To marchait à la mort, dans une autre partie du bâtiment de la Sûreté, Dong Ham était aussi sur le point de mourir.

Il était assis dans sa petite cellule, mordillant avec nervosité sa main calleuse quand la porte s'ouvrit.

Deux hommes, vêtus seulement d'un short kaki, entrèrent. L'un d'eux portait un grand baquet d'eau qu'il posa au milieu de la cellule. Son compagnon fit signe au vieil homme de se lever.

Dong Ham comprit qu'il allait mourir. Il se leva avec un courage tranquille, se laissa suspendre la tête en bas par les deux hommes, dont l'habileté témoignait d'une longue expérience d'exécuteurs. Quand ils lui enfoncèrent la tête dans le baquet, il ne chercha pas à se débattre. Il mourut avec à peine un soubresaut. Cet homme savait accepter l'inévitable et considérait la mort comme une délivrance. Le passage dans un monde meilleur, à son âge, était donc en tout point souhaitable.

Le responsable de la mort de ces deux âmes simples était étendu de tout son long sur trois étroites planches, ses yeux mornes levés vers le plafond de bois, une cigarette aux lèvres.

Jaffe consultait sans cesse sa montre. Il fallait attendre au moins trois heures encore avant l'arrivée de Nhan, qui lui apporterait des nouvelles. Il pouvait entendre le grand-père aller et venir dans la pièce du bas. Pourvu qu'il ne monte pas et ne recommence pas à parler. Il en avait par-dessus la tête !

« De toute façon, se dit Jaffe, j'ai de la chance d'être là. La maison est isolée. Le bâtiment le plus proche est à une cinquantaine de mètres, en bordure de la route – une importante usine de laque. » Il avait jeté un coup d'œil par la fenêtre, le matin, pendant que le vieux discourait. Il n'avait aperçu que peu de voitures, la plupart remplies de touristes allant visiter l'usine. Il jugea qu'il était en relative sécurité, à condition de ne pas se montrer.

Il réfléchit alors au problème de son départ. Il avait décidé, faute de mieux, de demander l'aide de Blackie Lee, mais il aurait bien voulu savoir si on pouvait vraiment compter sur ce gros Chinois. Blackie Lee pouvait très bien le faire chanter, quand il connaîtrait les raisons de sa réclusion volontaire.

Il se tourna sur le côté avec une grimace, car les planches étaient dures, et tira de sa poche la boîte métallique contenant les diamants. Il l'ouvrit, examina les pierres, et une vive émotion s'empara de lui, une fois de plus, à la vue de leur éclat. Il les compta. Il y avait cinquante grosses pierres et cent vingt plus petites. Sans aucun doute, elles étaient d'une très belle eau. Avec précaution, il prit un diamant dans la boîte et le présenta à la lumière. Il n'avait aucune idée de sa valeur, mais devait pouvoir en tirer six cents dollars au bas mot. Et, sans doute, beaucoup plus.

Pendant que Jaffe rêvait à la façon dont il dépenserait l'argent une fois les diamants vendus, Blackie Lee téléphonait. Il appela plusieurs numéros et finit par dénicher Tung-Whu.

Tung-Whu ne parut pas enchanté d'avoir Blackie au bout du fil, mais Blackie ne s'en émut guère. Tung-Whu lui devait vingt mille piastres qu'il avait empruntées pour régler une dette de jeu criarde. Il était par conséquent l'obligé de Blackie, qui, jusqu'alors, l'avait toujours tranquilisé à ce sujet en l'assurant qu'il n'était pas pressé.

Tung-Whu déclara à Blackie qu'il était très occupé, mais Blackie lui répliqua qu'un homme occupé devait s'estimer heureux, surtout si l'on songeait à tous les malheureux sans travail et sans *argent*. (Il appuya sur le mot « argent ».)

Il y eut un silence, puis Tung-Whu demanda d'un ton beaucoup plus aimable en quoi il pouvait être utile à Blackie.

– Voilà, dit ce dernier, vous allez déjeuner avec moi ici. Je vous attends !

Il raccrocha, sans écouter les protestations de Tung-Whu.

Une demi-heure plus tard, Yu-lan introduisit Tung-Whu dans le bureau de Blackie.

Tung-Whu était un Chinois d'âge mûr, vêtu d'un complet à l'européenne quelque peu râpé. Il portait une serviette de cuir usagé contenant un vieil appareil photo et quelques calepins.

Blackie s'inclina, lui serra la main et, du geste, l'invita à s'asseoir. Puis il congédia Yu-lan, qui attendait près de la porte.

Tung-Whu déclara qu'il lui était impossible de rester longtemps. Il était très pris par une grosse affaire et n'avait pas encore écrit son article pour l'édition du lendemain.

Blackie lui demanda d'un air naïf quelle était cette affaire. Tung-Whu répondit qu'un Américain avait été enlevé par les bandits du Viet-minh.

Pendant qu'il parlait, un des serveurs du club entra avec un plateau portant des bols de soupe chinoise, des crevettes à la sauce aigre-douce et du riz frit.

Tout en mangeant, Blackie extorqua habilement au journaliste toutes les informations concernant l'enlèvement.

_ Les autorités américaines ne comprennent pas pourquoi le nommé Jaffe se baladait en bagnole avec son boy, sur la route de Bien-Hoa, alors qu'à son ami il avait dit qu'il allait conduire une bonne femme à l'aéroport, expliquait Tung-Whu, tout en mangeant sa soupe. Il semble que l'Américain soit passé devant le poste de police juste au moment de l'explosion de la première grenade. En fait, on a tendance à croire, tant à la Sûreté qu'à la police américaine, que l'Américain a été tué par un éclat de grenade et que les bandits ont enlevé et caché le cadavre. On le recherche actuellement.

– Autrement dit, l'histoire de la balade à l'aéroport avec une femme, c'était un bobard ? fit Blackie d'un ton détaché.

Tung-Whu saisit une grosse crevette entre ses baguettes, la projeta dans sa bouche, puis hocha la tête.

– On pense que l'Américain a pris ce prétexte pour décider son copain à lui prêter la bagnole. Mais on se demande pourquoi il la voulait, cette bagnole, car il se trouve que sa Dauphine, qu'on a retrouvée et vérifiée, est en parfait état de marche. Or il a dit à son pote qu'elle était en panne. Il y a beaucoup de faits troublants dans cette affaire.

Au même moment, la sonnerie du téléphone retentit. Blackie décrocha et une voix agitée lui demanda si Tung-Whu était là.

Blackie tendit le récepteur à son invité et ne le quitta pas des yeux pendant qu'il écoutait le caquetage excité, à l'autre bout de la ligne. Tung-Whu répondit enfin :

– J'arrive tout de suite.

Il reposa le récepteur et se leva.

– Il y a un fait nouveau, expliqua-t-il à Blackie.

La fiancée du boy est allée à la Sûreté générale aux fins d'interrogatoire, et en sortant, elle s'est fait renverser par une voiture. Morte sur le coup.

Les yeux de Blackie perdirent tout à coup leur éclat.

– Et le conducteur de la voiture ?

– Il ne s'est pas arrêté. La police le recherche. Je dois retourner à la rédaction.

Une fois Tung-Whu parti, Blackie alluma une cigarette, le regard perdu dans le vide. Il n'avait toujours pas bougé, quand le serveur entra pour desservir. D'un geste impatient, il le renvoya.

Il pensait à des choses bien trop importantes pour être dérangé.

Un jeune Vietnamien, appuyé nonchalamment contre un arbre, regardait le flot des voitures dans l'avenue majestueuse menant au Palais de Doc Lap. Il était vêtu d'un veston à rayures noires et blanches qu'il avait spécialement fait couper d'après la photo d'un journal américain. C'était une pauvre imitation d'un costume d'avant-garde, aux épaules trop larges et fortement rembourrées, aux manches rétrécies aux poignets, et qui lui tombait aux genoux. Il portait un pantalon tuyau de poêle noir, une chemise blanche mais malpropre, une cravate-lacet et, sur la tête, un chapeau mexicain rigide, en paille.

Il était surnommé Yo-yo. Personne ne connaissait son vrai nom et ne s'était soucié de le connaître. On l'appelait ainsi, car un yoyo ne quittait jamais sa main. Il était d'une adresse extraordinaire avec ce jouet de bois qu'il faisait tourner sans cesse au bout de sa ficelle, sous les regards admiratifs de ses amis et des enfants du quartier.

Yo-yo était mince, avec quelque chose de malpropre et de vicieux dans l'apparence. Il gagnait sa subsistance en s'acquittant de menues besognes pour Blackie Lee. Quand Blackie Lee ne l'employait pas, il tirait ses maigres revenus du vol à la tire et du racket « à la protection », en exigeant une dime de plusieurs tireurs de pousse-pousse.

Il faisait tourner son yo-yo, ses yeux luisants et noirs à moitié fermés dans l'aveuglante lumière du soleil de midi, quand un galopin crasseux arriva en courant et, d'une voix essoufflée, lui dit que Blackie Lee le demandait.

Yo-yo toisa le gamin, puis lui pinça le nez entre deux doigts minces et osseux. Ses ongles sales imprimèrent des demi-lunes sur la peau du gosse, qui se sauva en hurlant.

Tandis que l'enfant fuyait en pleurnichant, la main sur le nez, Yo-yo héla un pousse-pousse et lui donna l'adresse du Paradise Club.

Blackie lui ordonna de se rendre immédiatement au domicile de Nhan Lee Chaung et d'attendre à la porte. Il avait pour mission de suivre la jeune fille partout où elle irait, en s'arrangeant pour passer inaperçu. Blackie lui remit quarante piastres, en lui recommandant de venir lui faire son rapport dans la soirée.

Yo-yo prit l'argent, fit un bref signe de tête et descendit l'escalier en fredonnant.

Peu après deux heures, Nhan sortit de son appartement sans remarquer Yo-yo. Il la suivait d'un pas traînant. Un peu plus loin, dans la même rue, elle entra dans un bureau de tabac pour acheter un carton de Lucky Strike.

Yo-yo la fila jusqu'à la station des cars, où, après avoir acheté un journal, elle monta dans la voiture Saigon-Thudaumot. Il prit place au fond du car, sans cesser de jouer avec son yo-yo. Les paysans, autour de lui, suivaient les évolutions de la bobine de bois avec des regards fascinés.

Le car stoppa près de l'usine de laque et Nhan descendit, frôlant Yo-yo au passage, mais sans le remarquer. Il lui emboîta le pas, puis, s'arrêtant à l'ombre d'un arbre, la laissa continuer son chemin d'un pas vif, le long de la rue poussiéreuse. Il la vit s'arrêter devant une bicoque en bois, aux murs couverts de bougainvillées roses et violettes.

Elle frappa à la porte et entra, refermant le battant derrière elle.

Yo-yo alluma une cigarette, s'accroupit, le dos à l'arbre, et commença à lancer le yo-yo sur toute la longueur de la ficelle et à le ramener d'un coup sec du poignet dans la paume de sa main crasseuse.

Nhan monta l'escalier en courant et se jeta dans les bras de Jaffe. Il l'embrassa, un peu excédé, puis, prenant le journal qu'elle tenait sous le bras, rentra dans sa chambre. Il parcourut les gros titres, devant la fenêtre, ne trouva rien qui l'intéressât et se mit à tourner rapidement les pages, cherchant un article le concernant. Enfin, il jeta le journal en songeant qu'il n'y avait aucune chance que son affaire fût déjà sortie. Au moins, il fallait en déduire que les recherches n'avaient pas encore commencé. Il se relaxa.

Quand il tourna les yeux vers Nhan, elle avait ôté son chapeau conique et ajustait sa coiffure devant la glace murale. Sa beauté de poupée l'émut, il s'approcha d'elle, la prit dans ses bras, la fit asseoir sur ses genoux. Il la sentit tressaillir et se raidir. Surpris, il la regarda.

– Je t'ai fait mal ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle secoua la tête.

– Rien. Tu ne m'as pas fait mal. (Elle prit sa main entre les siennes.) Mais je suis si inquiète. La police a été chez Blackie.

Le cœur de Jaffe fit un bond.

Alors ? Comment le sais-tu ? lui demanda-t-il sans la quitter des yeux.

Toute raide, sur ses genoux, elle lui raconta la visite de Blackie Lee, répéta ses paroles. Jaffe écoutait, le visage dur, les yeux inquiets.

« Ainsi, les recherches sont commencées après tout, se dit-il, amer. Il est normal, d'ailleurs, que le corps de Haum soit découvert, depuis le temps. »

Il demanda :

– Tu crois qu'il va te dénoncer ?

Elle fut secouée par un frisson qu'elle ne sut réprimer.

– Je ne sais pas.

– Je suis obligé de lui faire confiance. A part lui, je ne connais personne à qui je puisse m'adresser. Sait-il que ton grand-père habite ici ?

– Je ne le lui ai pas dit. Je ne pense pas qu'il le sache.

– Je dois m'arranger avec lui. Il faut que je le rencontre quelque part. Où est-ce qu'on peut lui donner rendez-vous, Nhan ? Pas à Saigon, ce serait trop dangereux, mais quelque part dans le coin, pour que je puisse y aller à pied.

– Tu n'as qu'à prendre le vélo de grand-père, suggéra-t-elle.

Il n'avait pas pensé qu'un homme aussi âgé puisse rouler à vélo. L'idée le fit sourire.

– C'est parfait. Et maintenant, où est-ce qu'on peut se voir avec Blackie ?

Elle réfléchit un instant.

– Il y a un vieux temple pas très loin d'ici. Il est désaffecté maintenant. Vous pourriez vous retrouver là-bas.

Elle lui expliqua où se trouvait le temple.

– Parfait ! Maintenant écoute, tu lui diras que tu m'as vu et que je veux le voir. Dis-lui de me retrouver au temple, cette nuit, à une heure. Nhan acquiesça d'un signe de tête.

– Et ta mère et ton oncle ? demanda-t-il.

– Ça va.

De rester assise sur ses genoux musclés lui faisait trop mal. Son dos lui brûlait encore de la bastonnade. Elle se laissa glisser sur le sol et s'accroupit devant Jaffe, les yeux assombris par la douleur.

– Je leur ai parlé. Ils ont compris, ajouta-t-elle. « Bon, c'est déjà quelque chose », pensa Jaffe, mais malgré tout il était préoccupé. Si seulement il avait une certitude concernant le gros Chinois. Était-il ou non digné de confiance ?

Il abaissa les yeux sur Nhan et fut frappé par sa beauté, par l'inquiétude de ses yeux, par la délicatesse de son petit visage. Il se leva, traversa la pièce et ferma la porte au verrou.

– Viens, dit-il, en s'asseyant sur le lit. Elle s'approcha de lui d'un pas indécis et restadebout entre ses genoux, pendant qu'il la déshabillait, rite dont il s'acquittait toujours avec plaisir.

Quand il l'eut déshabillée, il la souleva dans ses bras et, sous sa main, sentit le bourrelet dur, à sa cuisse. Surpris, il l'étendit sur le lit et la retourna à plat ventre. A la vue des boursouflures livides sur la peau dorée, la colère le saisit.

Et, soudain, il comprit qu'il aimait cette fille. Jusqu'alors, il ne s'en était pas rendu compte. Maintenant, il avait envie de tuer, envie d'empoigner celui qui avait infligé cette souffrance à Nhan et de l'écorcher vif.

– Qui a fait ça ? demanda-t-il d'une voix dure et pressante.

Nhan fondit en larmes, cachant son visage dans l'oreiller comme si elle avait honte.

Jaffe ne pouvait supporter la vue de cette peau meurtrie et lacérée. Avec douceur, il couvrit Nhan de sa tunique bleue puis, s'approchant de la fenêtre, il alluma une cigarette d'une main tremblante.

– Qui a fait ça ? répéta-t-il, faisant un effort pour adoucir sa voix.

– Ce n'est rien, sanglotait Nhan. Viens près de moi, Steve. Je t'en prie. Ce n'est rien.

« J'ai été fou de la mêler à cette histoire, pensa-t-il. Je suis un infect salaud ! »

Il jeta la cigarette par la fenêtre ouverte et, sans le savoir, se montra à Yo-yo, qui s'était installé en face de la villa, accroupi à l'ombre, le yo-yo aux doigts.

Jaffe revint auprès de Nhan et la prit dans ses bras. Il la serra contre sa poitrine, en caressant ses cheveux et, au bout d'un moment, ses sanglots s'apaisèrent et elle se cramponna à lui. Elle lui dit que c'était son oncle qui l'avait battue.

– Il en avait le droit, déclara-t-elle. Maintenant, il n'aura plus de scrupules, s'il lui faut mentir à la police. C'est mieux ainsi.

Jaffe fut bouleversé. Il songea qu'il avait toujours traité Nhan comme un joli objet. Il la prenait quand l'envie lui en venait et la laissait tomber quand il en avait assez. Il comprenait maintenant qu'elle était un être humain, doué de sensibilité, et il éprouva une honte intense.

Sur-le-champ, il décida de l'épouser dès que possible et de l'emmener à Hong-Kong avec lui. Il éprouva de la joie à l'imaginer à ses côtés. Il la voyait déjà ravie devant ses cadeaux et toute étonnée en découvrant l'Amérique.

Il s'étendit près d'elle, en la serrant contre lui, et se mit à parler. Il lui fit part des projets qu'il formait pour eux deux après leur mariage et, cette fois, il était sincère. En l'écoutant évoquer ses rêves, Nhan se détendit dans ses bras, oubliant son corps douloureux et caressant la nuque de Jaffe de ses doigts effilés, heureuse comme elle ne l'avait encore jamais été.

Il était près de sept heures quand Yo-yo la vit sortir de la villa pour gagner l'arrêt du car.

Il se releva et la suivit de son pas traînant. Son après-midi avait été fort agréable. Il s'était reposé à l'ombre et avait été payé à ne rien faire. Ce genre de travail était au goût de Yo-yo.

Mais sa curiosité était éveillée. Durant sa longue attente devant la villa, il s'était demandé pourquoi Blackie Lee faisait surveiller l'une de ses entraîneuses et qui était l'Américain aperçu à la fenêtre ?

« Ces questions, se dit-il, comme le car avançait en bringuebalant vers Saigon, exigent une réponse. »

Au Marché central, Nhan descendit du car et prit un pousse-pousse pour se rendre au club. Surpris, Yo-yo la suivit dans un autre pousse-pousse. Quand il la vit monter les marches du club, il haussa les épaules, traversa la rue et s'approcha d'un traiteur ambulancier. L'homme était accroupi et, s'accroupissant devant lui, Yo-yo commanda un bol de soupe chinoise qu'il avala voracement.

Blackie Lee causait avec le chef d'orchestre quand Nhan pénétra dans le dancing désert. Il l'aperçut immédiatement et, laissant là le musicien, s'avança à sa rencontre.

– Je t'ai dit de ne pas venir ici, dit-il. Veux-tu filer !

– Il faut que je vous parle, répondit Nhan, et il fut étonné de la fermeté de sa voix. C'est au sujet de M. Jaffe.

L'attention de Blackie fut aussitôt alertée.

– Vifens dans mon bureau.

Une fois la porte fermée, il s'installa à sa table.

– Eh bien, qu'y a-t-il ?

Nhan s'assit avec précaution. Elle était encore en pleine euphorie, car, maintenant, elle était sûre de l'amour de Jaffe, sûre de devenir bientôt

sa femme et d'aller avec lui à Hong-Kong. Jusque-là, elle n'avait jamais été tout à fait rassurée par ses promesses, mais, cette fois, elle avait lu la sincérité dans ses yeux et les yeux d'un homme, songeait-elle, ne peuvent mentir. Elle était heureuse et reconnaissante à son oncle de la correction qu'il lui avait donnée. Les marques sur son corps avaient finalement éveillé en Steve un amour tout neuf. Et elle était pleine de confiance, maintenant, et son assurance n'échappa pas à Blackie.

Elle expliqua à son patron que Jaffe voulait le voir et qu'il l'attendrait au vieux temple, sur la route de Bien-Hoa.

Blackie hésita un instant, puis demanda :

– Il se planque où ?

– Il m'a juste confié cette commission, dit Nhan d'une voix ferme. Je n'ai rien d'autre à dire.

Blackie haussa les épaules.

– Bon. J'irai à son rendez-vous. Et toi, va-t'en et ne reviens plus ici.

Peu après le départ de Nhan, la porte s'ouvrit devant Yo-yo. Il rendit compte à Blackie des événements de l'après-midi et ajouta qu'il avait aperçu un Américain dans une pièce du premier étage.

– Cette maison appartient au grand-père de la petite, expliqua-t-il. A sept heures, elle est repartie par le car et elle est venue directement ici.

Blackie hocha la tête. Il tira de son portefeuille cinq billets de dix piastres et les lança à travers la table.

– Quand j'aurai de nouveau besoin de toi, dit-il en le congédiant d'un signe de tête, je te ferai appeler.

– Faut-il continuer à surveiller la même ? demanda Yo-yo.

– Non. Maintenant, je sais tout ce que je voulais savoir. C'est réglé.

Yo-yo salua d'un signe de tête et descendit dans la rue déjà obscure.

Pour lui, l'affaire n'était certainement pas réglée. Pourquoi la même était-elle venue voir Blackie ? Qu'est-ce qu'ils s'étaient dit pour que Blackie renonce à la faire filer ?

Yo-yo s'offrit un autre bol de soupe chinoise. Tout en l'avalant, il prit la décision d'espionner Blackie Lee.

Depuis un certain temps, il avait eu l'idée que certaines occupations de Blackie méritaient d'être mieux connues. S'il découvrait quelque chose de compromettant sur Blackie Lee, le chantage serait bien plus

rentable avec lui qu'avec les misérables tireurs de pousse-pousse qui assuraient à Yo-yo son supplément de revenus.

« Plus rentable, mais aussi plus dangereux, se dit-il. S'agit d'être prudent.

CHAPITRE VIII

A minuit, Jaffe quitta sa chambre et descendit à tâtons l'escalier. De l'entrée, il pouvait entendre, derrière une porte fermée, les ronflements du grand-père de Nhan. Il resta un instant immobile, prêtant l'oreille, pour s'assurer qu'il n'avait pas réveillé le vieux, puis il chercha le verrou dans l'obscurité et le fit glisser.

La porte en tournant sur ses gonds grinça légèrement. Jaffe scruta l'obscurité. La lune était voilée par des nuages vaporeux. Il ne distinguait que la silhouette brouillée des arbres et, au loin, le toit de l'usine de laque qui se détachait sur le ciel nocturne.

Avec précaution, il s'avança le long du sentier menant au hangar où le vieux rangeait sa bicyclette. Nhan lui avait donné des indications précises. Il n'eut aucune difficulté à trouver l'engin. Il l'amena sur la chaussée, l'enfourcha, et se mit en route pour son rendez-vous avec Blackie Lee.

Après le départ de Nhan, Jaffe avait pensé à nettoyer son pistolet. Ça le rassurait d'avoir cette arme sur lui et de la savoir en bon état.

Il avait pris, dans la boîte, deux diamants parmi les plus petits, les avait enveloppés dans un bout de journal et avait fourré le petit paquet dans la poche de sa chemise. Il se demanda s'il pouvait laisser les autres pierres dans la chambre, mais jugea que c'était trop dangereux et glissa la boîte dans sa poche-revolver.

Tout en pédalant sur la grand-route de Bien-Hoa, il se répétait l'histoire qu'il voulait servir à Blackie. Les journaux, il en était sûr, ne parleraient pas des diamants. Il aurait bien voulu savoir comment l'article serait rédigé et où la police en était de ses recherches ou de ses déductions. Il devait être prudent avec Blackie, mais sans lui laisser deviner sa méfiance. De toute façon, il ne pouvait lui dire la vérité.

Il parcourut un demi-kilomètre sans rencontrer personne. Mais il ne cessait de guetter les phares d'une voiture et un mouvement dans les bois environnants.

Il connut la peur quand un buffle, couché dans la vase du marécage, s'ébroua et se releva à son approche. Peu après, ayant aperçu les phares d'une voiture, il sauta à bas de sa machine, quitta la route d'un bond, et se coucha dans l'herbe humide en attendant que l'auto fût passée dans un bruit de ferraille.

Mais, le buffle et la voiture exceptés, le trajet se passa sans incidents et, à une heure moins vingt, il atteignait le temple.

Le temple se dressait au milieu d'une cour entourée de hauts murs à moitié écroulés, à quelque deux cents mètres de la grand-route. Le sentier qui la desservait était défoncé et envahi de mauvaises herbes. C'était le lieu de rendez-vous idéal, car Blackie Lee pouvait faire entrer sa voiture dans la cour pour qu'on ne la voie pas de la route.

Jaffe poussa sa bicyclette le long du sentier et, arrivé à l'entrée du temple, la coucha dans l'herbe haute où elle était entièrement cachée. Puis il s'avança et parcourut la cour du regard. L'obscurité était si dense qu'il ne distingua pas grand-chose. Il décida d'attendre Blackie dehors, car il appréhendait de s'enfoncer dans ces ténèbres étouffantes au risque de marcher sur un serpent.

Il repéra un massif d'arbustes derrière lequel il pouvait se cacher, tout en surveillant la grand-route et le sentier.

A une heure juste, il vit les phares d'une voiture. La grosse conduite intérieure américaine de Blackie avança lentement le long du sentier, en cahotant et rebondissant.

Jaffe constata tout de suite que Blackie était seul. Ses muscles se relâchèrent, mais il nota que, depuis quelques instants, ses doigts avaient serré la crosse du pistolet.

Il vit la voiture pénétrer dans la cour par le portail ; alors il se releva et, marchant sur l'herbe, rejoignit Blackie au moment où il descendait de voiture.

– On va parler dans la bagnole, dit Jaffe.

Il contourna le capot et prit place sur le siège avant. Blackie, après un instant d'hésitation, se remit derrière le volant.

Blackie avait pris la décision d'écouter beaucoup et de parler peu. Il n'allait pas mettre l'Américain au courant de ce qu'il savait sur l'affaire. Il valait bien mieux le laisser raconter son histoire et se rendre compte, ainsi, s'il était franc ou s'il mentait.

– Monsieur Jaffe, dit-il, je ne comprends rien à ces combines. Nhan est passée me voir ce soir pour m'annoncer que vous m'attendiez ici. Pourquoi ne pas avoir fixé rendez-vous au club ou chez vous ? Tout

ceci est bien mystérieux, bien troublant, et demande une explication.

– C'est pour ça que je suis là, répondit Jaffe. J'ai des ennuis. Quand je vous ai demandé un faux passeport, c'était pour moi. Je dois quitter le pays de toute urgence.

– Je ne suis pas si idiot, répondit Blackie, suave. J'avais deviné que le passeport était pour vous. Je pourrai sans doute vous dépanner, mais ça coûtera cher. Et encore, à condition que vous n'ayez pas commis un acte criminel ou de caractère politique !

Jaffe sortit de sa poche un paquet de cigarettes frippé et le présenta à Blackie, qui secoua la tête. Il en alluma une et Blackie vit sa main trembler en approchant la flamme de la cigarette.

– J'ai tué mon boy accidentellement, avoua Jaffe.

Ce fut un choc pour Blackie. Il s'était attendu à tout autre chose.

Le récit de Tung-Whu lui revint à la mémoire. Les polices vietnamienne et américaine croyaient que le boy avait été assassiné par des bandits. Et maintenant, l'Américain prétendait l'avoir tué.

– Je ne comprends pas très bien, monsieur Jaffe, dit-il d'une voix posée. Ce que vous m'apprenez là est très grave. Comment peut-on tuer accidentellement ?

– Voilà. Je l'ai surpris, alors qu'il était en train de voler de l'argent dans mon portefeuille. Dans son affolement, il a cherché à fuir. Et moi, je ne connais pas ma force ! Il s'est débattu, et je ne sais ce qui s'est passé, mais il a eu la colonne vertébrale cassée.

Blackie se tourna vers Jaffe et examina son corps musclé.

– Vous êtes un homme très vigoureux, dit-il avec respect. Evidemment, un accident de ce genre est possible...

– Je me suis donc trouvé avec un cadavre sur les bras, poursuivit Jaffe, tout soulagé par la réaction de Blackie. C'était drôlement scabreux. Alors, j'ai décidé de me tirer. Vous connaissez la police. Je pouvais être condamné à une peine de prison... Maintenant, je compte sur vous pour me faire passer à Hong-Kong.

Balckie était méfiant. Cette histoire ne tenait pas debout.

– Vous n'avez pas songé à vous présenter à la police et à expliquer l'affaire, monsieur Jaffe ? Il y a beaucoup de boys voleurs... Si vous aviez raconté...

– J'y ai pensé, répondit Jaffe vivement, mais les Vietnamiens n'aiment pas les Américains. J'étais bon pour un séjour en prison et je ne voulais pas courir ce risque.

Blackie n'était pas convaincu, mais il décida de n'en rien laisser paraître.

– Et le corps ? demanda-t-il. Qu'en avez-vous fait ?

– Je l'ai enfermé dans une armoire de ma villa, fit Jaffe. La police est venue vous voir, n'est-ce pas ?

Blackie opina. Il était intrigué et déconcerté. Si Jaffe avait caché le cadavre dans la villa, comment se faisait-il qu'on l'eût retrouvé dans le fossé, avec les corps des bandits ? Qui l'avait transporté de la villa jusqu'au fossé ? La police ? Pourquoi annoncer alors aux journaux que Haum avait été tué par les Viet-minh ?

– Un policier est venu, reconnut-il. Il m'a dit que vous aviez été enlevé par des bandits viet-minh, et voulait savoir si vous aviez une maîtresse attitrée. Bien entendu, j'ai répondu que je n'en savais rien.

– Nhan n'a eu aucune part dans cette histoire. C'est arrivé avant notre rendez-vous d'hier soir. Elle n'a absolument rien à voir dans tout ça.

Blackie ne fit aucun commentaire. Ce mensonge, après tout, était acceptable. Il avait la certitude que Nhan était très au courant de l'affaire et ne pouvait comprendre pourquoi la police avait transporté le corps de Haum. Il ne voyait aucune raison de cacher la chose à Jaffe, qui ne manquerait pas de lire le compte rendu de l'affaire dans les journaux du matin.

– J'ai bavardé ce soir avec un journaliste, commença-t-il. Il prétend que, d'après la police, Haum aurait été tué par des bandits. Son corps a été retrouvé près de la voiture criblée d'éclats de grenade – celle que vous aviez prise...

Jaffe resta figé un long moment, pas tout à fait certain d'avoir bien entendu. Puis, brusquement, il comprit que si cela était vrai, il s'était livré pieds et poings liés à Blackie en avouant trop tôt avoir tué Haum. Il s'en voulut d'avoir fixé rendez-vous à Blackie avant d'avoir lu les journaux. Il comprit aussitôt pourquoi la police avait transporté le corps de Haum : un personnage haut placé voulait les diamants.

Blackie ajoutait :

– C'est une affaire très déroutante, monsieur Jaffe. Comment expliquez-vous la découverte, dans un fossé, du cadavre de Haum ?

– Ils veulent peut-être éviter un incident international. Après tout, je suis Américain, dit Jaffe avec circonspection.

– Cette explication ne me satisfait pas, fit Blackie. Voici plusieurs mois, un marin américain a assassiné une prostituée à Cholon. La police n'a pas hésité à l'arrêter. Pourquoi hésiterait-elle à vous

appréhender ? Pourquoi aurait-elle camouflé ce meurtre en attentat viet-minh ?

– Ce n'est peut-être pas la police qui a transporté le corps, mais la fille qu'il fréquentait et mon cuisinier.

– Si vous pensez à My-Lang-To, objecta Blackie, cette hypothèse est à rejeter. Comment auraient-ils pu transporter le cadavre si loin ? Et j'ai quelque chose à vous apprendre qui vous intéressera : votre cuisinier et la fille ont été conduits au quartier général pour être interrogés, et la fille en sortant des locaux, a été renversée et tuée par un chauffard. Ça arrive de temps en temps à des gens convoqués pour un interrogatoire. C'est un excellent moyen de se débarrasser de gêneurs éventuels.

Une goutte de sueur tomba sur la main de Jaffe. Il était en proie à la peur.

– On n'a plus revu Dong Ham, continua Blackie. Je ne serais pas, surpris qu'il soit mort, lui aussi, à l'heure qu'il est.

« Et s'ils me mettent la main dessus, songeait Jaffe, ils me tueront également. »

– Je ne comprends rien à tout cela, déclara-t-il. C'est un mystère pour moi comme pour vous.

« Tu mens, mon vieux, pensait Blackie. Mais s'agit-il d'une affaire politique ? On voit mal cet Américain comploter avec un groupe opposé au régime. Mais, le cas échéant, Haum aurait pu s'en apercevoir et, alors, l'Américain l'aurait tué pour le réduire au silence... Non, ce n'est pas possible. Ce n'est pas à moi qu'il ferait appel, s'il était à la solde d'une faction quelconque. Ses amis se seraient arrangés pour le faire sortir du pays. Mais, alors, quelle est l'explication ?

– Je n'aime pas les mystères, dit-il. Je tiens à éclairer ma lanterne avant de m'engager. Quand vous avez emprunté la voiture de votre ami, monsieur Jaffe, vous aviez déjà l'intention de vous enfuir ?

– Oui. Je pensais pouvoir passer au Cambodge grâce aux plaques du corps diplomatique. Mais, quand je suis arrivé à la hauteur du poste de police, l'attaque a commencé et la voiture a été esquinée.

– Nhan était avec vous ?

– Non. (Jaffe marqua un arrêt, puis poursuivit, la voix dure :) Nous perdons du temps. Pouvez-vous, oui ou non, me faire sortir d'ici ?

– Malgré toute ma bonne volonté, répondit Blackie, c'est absolument impossible. Il n'existe aucun moyen de vous faire sortir du pays ; à

l'heure qu'il est, tous les postes frontières sont fermés. La Sûreté a le bras long... Et, en plus, monsieur Jaffe, je dois penser à moi. J'ai une femme et une affaire florissante. Si l'on vient à découvrir que je vous ai vu, on va me fermer mon club, et si on apprend que j'ai aidé à vous faire passer la frontière, je risque la prison.

Jaffe connaissait assez bien le caractère chinois pour savoir que le refus de Blackie n'était pas définitif.

– Je comprends, dit-il, mais rien n'est impossible quand on a une raison valable... Il faut absolument que je foute le camp d'ici et je suis prêt à payer le prix.

Blackie secoua la tête.

– Même si je connaissais un moyen de vous tirer de là, monsieur Jaffe, le prix serait prohibitif.

– C'est à moi d'en juger... Admettons que je dispose de fonds illimités, pourriez-vous réussir ?

– Avec des fonds illimités ? Je pense que ça pourrait s'arranger, mais on perd notre temps. Qui, de nos jours, dispose de fonds illimités ?

– La vie représente pour moi une valeur considérable, déclara Jaffe. Je reconnais que je ne suis pas riche, mais j'ai de l'argent en Amérique. Je pourrais aller jusqu'à dix mille dollars américains.

Blackie restait prostré derrière le volant, mais son esprit était en éveil. Il avait spéculé sur une somme de cette importance.

– Je pourrais vous faire quitter le pays pour la moitié du prix, monsieur Jaffe, dit-il, si vous n'étiez impliqué dans une affaire criminelle, mais, hélas ! Ce n'est pas le cas. Je crains donc que ce soit beaucoup plus cher.

– Combien ? demanda Jaffe, prêt à marchander avec Blackie.

. – Il faudrait compter dans les vingt mille.

– Je ne les ai pas, mais peut-être pourrais-je emprunter une partie de la somme à un copain. De toute façon, je ne peux pas aller au-delà de douze mille.

– Moi, je me contenterais bien des douze mille, mais j'aurais besoin de mon frère pour mener la chose à bien. Il faut y penser aussi.

– Ça vous regarde. C'est à vous de vous entendre avec lui.

Blackie hocha la tête, l'air attristé.

– Je le regrette, monsieur Jaffe. Pour douze mille, je serais prêt à compromettre mon gagne-pain, mais pas à moins. Et mon frère, de son

côté, exigera bien cinq mille. Sans lui, il n'est pas question de vous faire passer la frontière.

– Mais avec lui, ce serait possible ?

Blackie biaisa :

– Il faut d'abord que j'y réfléchisse et que j'en discute avec mon frère.

Jaffe fit semblant de s'absorber un moment dans ses pensées, puis il dit :

– Je donnerai quatre mille à votre frère, soit un total de seize mille. C'est mon dernier mot.

– Dix-sept mille, monsieur Jaffe, fit Blackie d'une voix douce. Je suis désolé, mais je connais mon frère. Il ne marchera pas à moins...

– Seize mille cinq cents.

– Dix-sept mille, répéta Blackie, certain maintenant de les obtenir.

Il se demandait combien exigerait son frère Charlie.

Jaffe marchandait de propos délibéré, pour préparer le coup de la fin.

– Bon, d'accord, dit-il, avec un geste de capitulation. Dix-sept mille, mais, pour ce prix, Nhan m'accompagne.

Blackie fut surpris.

– Vous emmenez la fille ?

– Ouais. Marché conclu ?

Blackie hésita.

– Sa présence pourrait amener des complications, monsieur Jaffe.

– J'ai votre accord ?

Blackie haussa les épaules.

– Vous avez mon accord de principe, mais je ne peux rien promettre. Pour dix-sept mille dollars américains, je ferai mon possible, mais je ne garantis pas le succès.

– Vous n'aurez l'argent qu'à mon arrivée à Hong-Kong, précisa Jaffe. Je ne l'ai pas ici. Par conséquent, si vous n'arrivez pas à me faire quitter le pays, vous n'aurez pas un sou.

Blackie ne fut pas surpris.

– Oui, mais j'aurai quand même les frais au départ. Il me faut de quoi démarrer. A parler franc, je n'ai pas envie de faire une avance de fonds pour une affaire aussi scabreuse. Si vous ne pouvez pas me

remettre, dès maintenant, mille dollars américains pour couvrir les dépenses imprévues et le prix du voyage par avion de mon frère, je serai obligé, à mon regret, de vous refuser mon aide.

– Mais si je vous donnais une certaine somme, objecta Jaffe, et que vous n’arriviez pas à me faire sortir, je perdrais sur toute la ligne.

– Ce serait fâcheux, évidemment, dit Blackie, mais il faut regarder les choses en face. Mettons qu’on ne parvienne pas à vous faire traverser la frontière, cet argent ne vous servira plus à rien, vous n’aurez plus jamais besoin d’argent. Y avez-vous pensé ?

Jaffe s’agita, mal à l’aise. Il avait envisagé ce dénouement !

– Je n’ai pas sur moi mille dollars américains, mais j’ai ici deux diamants. Je les ai achetés à Hong-Kong, il y a quelques années. Je voulais les faire monter en bague pour une fille que j’ai connue à l’époque. Ils valent au moins mille dollars.

Blackie parut surpris.

– J’aimerais mieux de l’argent liquide.

Jaffe tira de sa poche le minuscule paquet et le tendit à Blackie.

– Je n’ai pas de liquide. Vous pouvez vendre ça n’importe où.

Blackie alluma la lampe du tableau de bord et, se penchant, déplia avec précaution le papier. Il examina les diamants. Il ne s’y connaissait guère en pierres précieuses, mais il pouvait apprécier leur belle eau. Et seul Charlie pourrait lui dire s’ils valaient ou non mille dollars.

Jaffe vivait un moment angoissant. Il ne pouvait rien déchiffrer sur la grosse figure débonnaire de Blackie. Avait-il cru ses explications au sujet des diamants ? C’était probable. Allait-il les accepter ?

Blackie releva la tête.

– C’est bon, monsieur Jaffe. Je vais partir maintenant et, demain, j’enverrai un câble à mon frère. Je ne peux rien décider avant de lui avoir parlé.

– Ça prendrait combien de temps ?

– Voulez-vous qu’on se retrouve ici à la même heure mercredi ? Entre-temps, je verrai si on peut ou non vous aider.

– Je serai là.

Jaffe descendit de la voiture.

– Je compte sur vous, dit-il, en tendant la main par la portière.

– Je ferai de mon mieux, répondit Blackie, en lui serrant la main.

Il suivit des yeux Jaffe, qui, bientôt disparut dans l'obscurité, puis il se pencha de nouveau vers la lumière pour examiner les diamants d'un œil rêveur.

Au cours des douze heures écoulées, la police avait recherché Jaffe avec zèle.

Et, à l'heure où Jaffe pédalait vers son rendez-vous avec Blackie Lee, une réunion allait prendre fin au quartier général de la Sûreté. Le colonel On-dinh-Khuc et l'inspecteur Ngoc-Linh étaient assis d'un côté de la table, face au lieutenant Harry Hambleby de la U. S. Military Police.

La séance avait duré une heure, mais les trois hommes n'étaient guère plus avancés dans leurs recherches.

Dans un long discours verbeux, le colonel avait rappelé toutes les mesures prises pour retrouver l'Américain disparu. Plus de cinq cents hommes de troupe râtissaient encore la campagne. Six personnes soupçonnées de sympathies pour le Viet-minh avaient été arrêtées et interrogées, mais sans résultat. On avait fait imprimer des affiches, avec l'offre d'une récompense considérable à qui ramènerait l'Américain. Ces affiches, avaient été clouées aux arbres à des endroits où les bandits avaient coutume de passer pour pénétrer dans le Vietnam. Un autre avis promettant une grosse récompense à qui fournirait le moindre renseignement sur l'enlèvement allait paraître dans la presse dès le lendemain.

Le lieutenant Hambleby avait écouté le discours avec une impatience déguisée. Ce jeune homme mettait le colonel légèrement mal à l'aise. Il le déconcertait, car il répondait à son regard par un regard aussi dur et aussi fixe.

Le colonel s'arrêta enfin et Hambleby en profita pour faire un discours de son cru, qui eut le don de démonter le colonel.

– Nous n'avons aucune preuve, dit Hambleby, de l'enlèvement de Jaffe. J'ai l'impression qu'il se passe des choses étranges et inquiétantes. Je m'explique. Nous savons que Jaffe a demandé la voiture de Sam Wade pour aller à l'aéroport avec une fille. Or, la voiture a été retrouvée à des kilomètres de l'aéroport et, de fille, point ! Mais le boy de Jaffe était là – mort. Jaffe avait un pistolet, calibre 45. Il a disparu, et son passeport aussi. De plus, dans l'après-midi, il avait retiré de la banque tout son argent. Pourquoi ? Enfin, j'ai exprimé le désir de m'entretenir avec la fiancée de Haum, mais, à peine était-elle sortie de vos services, où on l'avait interrogée, qu'elle s'est fait écraser par un mystérieux chauffard. J'ai alors voulu parler à

Dong Ham, le cuisinier, mais il s'est volatilisé. Vous me comprenez ? Tout ceci est étrange et inquiétant.

Le colonel repoussa sa chaise. Il déclara que tous les points que le lieutenant avait soulignés allaient faire l'objet d'une enquête.

Un rapport serait rédigé. L'ambassadeur des Etats-Unis pouvait être assuré qu'aucun effort ne serait épargné pour retrouver Jaffe.

Le colonel se leva alors, signifiant que la conférence était terminée. Après un moment d'hésitation, Hambleby lui serra la main. Il déclara qu'il comptait recevoir dès le lendemain des nouvelles du colonel Là-dessus il quitta le bureau.

Le colonel Khuc regarda l'inspecteur Ngoc-Linh avec des yeux froids et méchants.

– Vous ne savez toujours pas si l'Américain a été enlevé ou s'il se cache ? demanda-t-il.

– Non, monsieur, reconnut l'inspecteur. Je cherche toujours à retrouver la piste de cette fille qui venait régulièrement chez l'Américain. Elle pourrait peut-être nous aider.

– Ce lieutenant est un emmerdeur, dit le colonel. Méfiez-vous de lui. Et, maintenant, tâchez de me dénicher cette femme.

Une fois l'inspecteur parti, le colonel sonna Lam-Than.

– Le lieutenant Hambleby, dit le colonel, va sans doute demander une nouvelle perquisition. Il a des soupçons. Bien entendu, il ne faut pas qu'il découvre le trou dans le mur.

Lam-Than se permit de sourire.

– Le mur est réparé, depuis près de trois heures, dit-il. Le travail a été fait par mon frère... Il est expert en la matière et l'on peut se fier à lui.

Le colonel poussa un grognement.

– Ngoc-Linh n'a pas encore dégotté la femme, reprit-il. Vous ne voyez pas comment on pourrait mettre la main dessus ?

– Si quelqu'un sait son nom, répondit Lam-Than, c'est le propriétaire du Paradise Club. Il connaît toutes les filles qui sortent avec les Américains. On pourrait l'arrêter et l'interroger.

– L'inspecteur l'a déjà fait.

Les yeux de Lam-Than eurent une lueur féroce.

– Si on l'avait ici, on s'arrangerait bien pour le faire parler.

Le colonel hésita, puis secoua la tête à contrecœur.

– Les Américains connaissent trop bien ce type. Ce serait imprudent de l'arrêter, pour le moment. Il faut éviter les gaffes. Si c'est absolument nécessaire, on le fera, le moment venu, mais voyons d'abord si Ngoc-Linh peut la découvrir. (Il passa la main sur son nez épaté.) Vous êtes sûr que l'Américain ne peut pas nous filer entre les doigts ?

– La frontière est surveillée à tous les points de passage, fit Lam-Than.

Le colonel gratta son crâne chauve.

– Il est armé...

– Nos hommes ont été prévenus. Ils tireront à vue.

– Mais si l'on trouve les diamants sur lui ?

Lam-Than sourit.

– Je les récupérerai, dit-il.

CHAPITRE IX

Le lendemain matin, Nhan prit le car de neuf heures pour Thudaumot. Elle portait un panier contenant plusieurs revues américaines, trois romans à bon marché et les journaux du jour. Cette littérature était soigneusement cachée sous un tas de légumes et d'articles d'épicerie achetés peu avant.

Nhan avait été tourmentée toute la nuit. Elle avait d'abord été exaltée par les projets de Steve, mais, une fois couchée et assez apaisée pour penser sérieusement à son avenir avec lui, elle commença à mesurer les difficultés qu'il leur faudrait surmonter. Elle était surtout inquiète pour sa mère, son oncle et ses trois frères. Que deviendraient-ils si elle partait pour Hong-Kong avec Steve ? Ils dépendaient entièrement d'elle. Il lui faudrait en parler à Steve. S'il ne trouvait pas une solution, elle ne voyait pas comment elle pourrait les quitter.

Elle avait tout de même un peu moins peur après avoir lu les journaux. La police semblait convaincue que Steve avait été enlevé, et il n'était jamais question des diamants. Nhan ne pouvait comprendre pourquoi Haum avait été retrouvé dans le fossé, mais elle se disait que ça arrangeait bien les choses pour Steve.

Maintenant, la police ne pouvait plus le soupçonner du meurtre. Elle se demanda comment s'était déroulée, la veille, l'entrevue avec Blackie Lee. Le voyage paraissait interminable, dans le car étouffant et cahotant, et il y avait tant de questions qu'elle voulait discuter avec Steve. Il lui tardait d'être à nouveau avec lui !

Jaffe aussi était impatient de la revoir. Il marchait de long en large dans sa chambre minuscule et consultait sans cesse sa montre. Quand il entendit le car, il s'approcha de la fenêtre et le vit s'arrêter devant l'usine de laque.

Il y avait peu de voyageurs. Nhan descendit, vêtue d'une tunique bleue électrique et d'un pantalon blanc. Elle ne portait pas de chapeau. En la regardant, Steve se sentit tout ému.

Quand Nhan entra, il la prit dans ses bras et la serra contre lui, en promenant doucement ses lèvres sur son visage. Elle parut mollir à son

contact, toute souriante, les yeux clos. Elle se laissa câliner un instant, puis leva la tête et l'embrassa.

– J'ai apporté les journaux, dit-elle.

Ils s'assirent côte à côte sur le lit. Nhan posa sa tête sur l'épaule de Jaffe, qui parcourait rapidement les articles mal imprimés.

Pendant que Nhan et Steve commentaient les articles, le lieutenant Hambleby et l'inspecteur Ngoc-Linh se retrouvaient dans le grand salon de la villa de Jaffe.

Hambleby avait perquisitionné dans toute la villa avec une minutie qui ne manqua pas d'inquiéter l'inspecteur.

– Je savais que ce n'était pas un simple enlèvement, commença Hambleby, en regardant l'inspecteur bien en face. Ce type avait décidé de se tirer. J'ai fait des recherches à la compagnie aérienne, et j'ai pu retrouver le bulletin d'enregistrement de ses bagages lors de son arrivée. Il avait trois valises. Or, il en manque une et aussi sa trousse de toilette. En partant d'ici, il a emporté tout son argent. (Il pointa le doigt sur l'inspecteur.) Jaffe voulait fuir, il s'en allait pour toujours. C'est pour ça qu'il a emprunté la voiture de Wade. Il comptait sur les plaques du corps diplomatique pour traverser le pays sans encombre.

« Ça peut devenir très ennuyeux, songeait l'inspecteur, si Hambleby va jusqu'au bout de sa théorie. Il faut convaincre ce trop malin lieutenant de son erreur... »

– Je voudrais vous parler franchement, lieutenant, dit-il. Vous n'êtes pas à Saigon depuis longtemps, n'est-ce pas ?

Hambleby le dévisagea.

– Quel rapport avec cette affaire ?

– Si je ne me trompe, vous êtes arrivé il y a deux mois... Deux mois, c'est bien court pour comprendre la mentalité et les méthodes de nos ennemis.

Hambleby s'agita. Depuis son arrivée à Saigon, il avait eu conscience d'être mal préparé pour son travail. Il s'exaspérait de ne pouvoir parler la langue du pays et de devoir faire appel à des interprètes. De plus, la mentalité vietnamienne le déconcertait sans cesse.

– Je ne comprends pas, fit-il d'un ton agressif. Où voulez-vous en venir ?

– Nous autres, poursuivit l'inspecteur, négligeant l'interruption, nous avons affaire avec ces bandits depuis des années. Nous savons qu'en ce qui nous concerne, tout ce qu'ils cherchent, c'est de créer des incidents

d'ordre politique. Rien ne pourrait leur faire plus plaisir que de compromettre les bonnes relations entre votre pays et le mien, ou de provoquer un scandale qui aurait des répercussions dans la presse mondiale.

Hambleby se rendit compte, soudain, de la chaleur suffocante et sentit la sueur ruisseler de son front. Il sortit son mouchoir et s'épongea le visage, l'air gêné.

– Au cours de la réunion d'hier soir, reprit l'inspecteur, vous avez soulevé plusieurs points intéressants qui vous ont paru, vous l'avez dit vous-même, étranges et inquiétants. Etranges, ils le sont, mais ils n'ont rien d'inquiétant, que je sache...

– La mort de la fille à la porte de la Sûreté générale et la disparition du cuisinier ne vous paraissent donc pas inquiétantes ?

– Le cuisinier n'a pas disparu, dit l'inspecteur d'un ton grave. On l'a retrouvé voici quelques heures dans la rivière.

Hambleby sursauta.

– Il est mort ?

– Oh ! Oui, bien mort.

– Vous allez, sans doute, me dire qu'il s'est suicidé ? fit Hambleby d'un ton sarcastique. Eh bien, la chose me paraît plus inquiétante encore. Le boy mort... sa fiancée morte... et maintenant le cuisinier ! Chacun de ces témoins aurait pu me renseigner utilement ! C'est bougrement inquiétant !

L'inspecteur eut un sourire patient.

– A votre place, lieutenant, je penserais comme vous, mais, pour moi, avec les renseignements dont je dispose, ces faits n'ont aucun caractère inquiétant. A mon avis, tout ce qui s'est passé est parfaitement logique.

Hambleby respira profondément. Il sentait la colère le gagner et eut du mal à la maîtriser.

– Dites donc, arrêtez le baratin et qu'on en vienne aux faits ! Puisque vous savez tant de choses, allez-y, je vous écoute !

– Pour résoudre ce prétendu mystère, dit l'inspecteur d'une voix égale, il suffit de savoir que Haum, sa fiancée et Dong Ham étaient des agents du Viet-minh. Du coup, leur situation n'a plus rien ni de mystérieux ni d'inquiétant.

Hambleby perdit soudain toute son assurance. Pour se donner le temps de réfléchir, il sortit un paquet de cigarettes et en alluma une.

- Pourquoi ne l'avez-vous pas dit à la réunion ? demanda-t-il.
- Mon cher lieutenant, si je l'avais su à ce moment-là, je l'aurais dit, mais je n'en ai eu confirmation que ce matin.
- Comment l'avez-vous découvert ?
- Il y a beaucoup d'agents du Viet-minh à Saigon. De temps en temps, l'un d'eux s'aperçoit que la vie est plus agréable ici qu'à Hanoï, et il se convertit à nos idées. Nous obtenons pas mal de renseignements grâce à ces nouveaux convertis. Notre indicateur, dans cette affaire, ne voulait pas dénoncer Haum, la jeune fille et Dong Ham tant qu'ils étaient en vie, mais dès qu'il a su qu'ils étaient morts, il est venu m'annoncer qu'ils étaient tous trois agents actifs du Viet-minh.

Hambleby poussa un grognement. Il était convaincu que tout ceci n'était qu'un tissu de mensonges, mais se rendait compte aussi qu'il lui fallait désormais avancer avec circonspection. Et puis, cette histoire extravagante pouvait être vraie. Il demanda :

- Mais quel rapport avec la disparition de Jaffe ? Vous n'allez pas me raconter qu'il était aussi un agent du Viet-minh ? Parce que, malgré toute ma bonne volonté, je ne vous croirai pas.

L'inspecteur secoua la tête.

- . – Oh ! Non, lieutenant, ce n'est rien d'aussi puéril. Voyons, que savez-vous de M. Jaffe ? C'est un de vos compatriotes. Il a vécu pendant trois ans à Saigon. A votre avis, quel genre d'homme est-ce ou, pour mieux dire, était-ce ?

Hambleby n'avait jamais eu l'occasion de bavarder avec Jaffe. Il ne l'avait rencontré que peu souvent, au cours de ces deux mois, dans des bars et des boîtes de nuit, mais sa curiosité n'avait pas été éveillée et il n'avait pas songé à se renseigner à son sujet. Et c'est avec irritation qu'il se rendit à l'évidence : il ne savait rien de Jaffe !

L'inspecteur, qui l'observait, fut satisfait de la tournure de la conversation. Ce jeune homme trop malin avait été peu à peu réduit à la défensive. Ngoc-Linh avait sapé sa belle assurance.

- Eh bien, je le prenais pour un homme d'affaires assez prospère, répondit Hambleby prudemment. Il n'a pas eu d'ennuis, à ma connaissance. Il...

- Je veux dire, quelle était sa vie privée, lieutenant ? Coupa l'inspecteur. On ne connaît un homme que par sa vie privée...

Hambleby s'épongea de nouveau le visage.

- J'en ignore tout, finit-il par reconnaître de mauvaise grâce.

L'inspecteur était maintenant en mesure d'abattre l'un des nombreux atouts qu'au cours de cette conversation son esprit alerte avait préparés :

– Vous disiez tout à l'heure que M. Jaffe avait retiré tout son argent de la banque ! Cette opération a été faite en toute hâte, le dimanche soir, par le truchement de deux hôteliers, puisque les banques étaient fermées. Evidemment, on pense tout de suite que Jaffe avait l'intention de s'enfuir, mais on pourrait envisager aussi une autre hypothèse...

Hambleby eut l'air surpris. Le sang lui monta au visage.

– Un chantage ?

– Mais oui. Pour moi, le comportement de Jaffe est celui d'un homme traqué, qui doit réunir rapidement une somme assez importante. Et, tout naturellement, on pense au chantage.

A sa propre surprise, Hambleby voulut se justifier :

– Je n'avais aucune raison de croire que Jaffe pouvait donner prise à un maître chanteur, fit-il lentement. Vous auriez donc des éléments qui étayent cette hypothèse ?

L'inspecteur eut l'air d'hésiter.

– Oui, hélas... Il est établi que M. Jaffe était un débauché et un vicieux.

Hambleby le regarda, tout ahuri.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– Eh bien, le fait qu'il ait emprunté la voiture de M. Wade s'explique d'une façon très simple et qui n'a aucun rapport, je peux vous l'assurer, avec les plaques du corps diplomatique. Depuis pas mal de temps déjà, mes hommes ont repéré M. Jaffe en train de racoler des femmes au volant de sa voiture. Ces dernières semaines, il a fait chou blanc. On peut donc supposer que, désappointé par ses échecs, il en ait rendu responsable l'exiguïté de sa Dauphine, et non la vertu des filles qu'il cherchait à débaucher. A mon avis, si M. Jaffe a emprunté à M. Wade sa voiture, c'est parce qu'elle est spacieuse et qu'elle ne passe pas inaperçue. Il espérait ainsi faire meilleure chasse. Et, d'ailleurs, il a bien dit à M. Wade qu'il avait besoin de la voiture pour y commettre des actes licencieux.

Hambleby écrasa sa cigarette.

– S'il importunait les femmes dans la rue, fit-il sèchement, pourquoi vos hommes ne l'ont-ils pas appréhendé ?

L'inspecteur haussa les épaules.

– On évite, dans la mesure du possible, d'arrêter des Américains. Et comme les filles ne se laissaient pas faire, qu'elles ne subissaient aucune violence et qu'aucune plainte n'était déposée, nos hommes jugeaient plus raisonnable de ne pas intervenir, mais ils m'envoyaient quand même un rapport.

– Ceci n'explique toujours pas le rôle de Haum dans cette histoire, ni pourquoi on faisait chanter Jaffe, ni le fait qu'il ait emporté un pistolet et une valise. Avez-vous l'impression qu'une fille s'est trouvée, par sa faute, dans une situation difficile et qu'il ait préféré prendre la fuite ?

– Rien de tel, lieutenant. C'est encore un peu plus compliqué que ça. Vous serez sans doute surpris d'apprendre que Haum avait des mœurs contre nature.

Hambleby se raidit. « Pour l'amour du Ciel, songeait-il, que va-t-il encore me sortir ? »

– Je crois, pour ma part, que l'enlèvement de M. Jaffe avait été décidé depuis un certain temps, en vue de lui extorquer une rançon. Haum et Dong Ham ont été installés dans sa villa dans le dessein de mener à bien l'opération, le moment venu. Toutefois, Haum a cherché, je pense, à se faire un supplément d'argent, et il en a réclamé à M. Jaffe.

Hambleby fit la grimace.

– Vous voulez dire que Jaffe et le boy... ?

– Sans le moindre doute, répondit l'inspecteur avec calme. Et Jaffe était un obsédé. Vous vous rappelez ce qu'a dit M. Wade ? Il a rencontré M. Jaffe au bar de l'hôtel Majestic, et son ami lui a paru mal à l'aise et soucieux. Peu après, Jaffe encaissait les deux chèques. On peut supposer que, pendant ce temps, Haum a reçu un appel téléphonique. On lui a donné l'ordre d'amener M. Jaffe au poste de police routier de Bien-Hoa. De cette façon, les malandrins en question faisaient d'une pierre deux coups. Ils attaquaient un poste de police proche de Saigon et ils enlevaient M. Jaffe, grâce à leurs complices du Viet-minh.

– Comment diable pouvez-vous en savoir si long ? demanda Hambleby. Et comment Haum a-t-il pu persuader Jaffe à se rendre au poste de police ?

– En fait, je n'ai aucune preuve de ce que j'avance, lieutenant, fit l'inspecteur doucement. Mais je crois que mon explication est logique, car j'ai une longue expérience de ces bandits. Il est probable que Haum connaissait le pistolet de M. Jaffe. Il a dû s'en emparer pour obliger son patron à prendre la route de Bien-Hoa. L'attaque a eu lieu

comme prévu, et, profitant de la confusion, M. Jaffe a tenté de s'échapper. J'ai même la conviction qu'il a tué Haum, car il y avait des marques de doigts sur le visage et le cou du boy. Jaffe était un homme très vigoureux. Il lui aurait suffi de secouer le bonhomme un bon coup pour lui briser la colonne vertébrale. C'est à la suite de ça, je pense, que Jaffe a été assassiné. Pour autant que j'en puisse juger, après le meurtre de Haum, il était condamné. C'est un principe de nos ennemis : une vie pour une vie. Et M. Jaffe, si vous vous en souvenez, avait aussi huit mille piastres sur lui...

– Mais enfin ! Aboya Hambleby. Si votre théorie est correcte, il a pris cet argent pour le remettre au boy, et celui-ci l'aurait sûrement exigé avant d'emmener Jaffe sous la menace d'un pistolet au poste de police !

L'inspecteur baissa la tête. Il s'exhorta à la prudence. Ce jeune homme était loin d'être bête.

– Que ce soit Jaffe qui ait eu l'argent ou le boy est sans importance, lieutenant. L'un des deux l'avait emmené, car on ne l'a pas retrouvé dans la villa. A mon avis, quand Jaffe s'est vu menacé du pistolet, il a décidé de garder l'argent et il a expliqué à Haum qu'il n'avait pas réussi à trouver la somme. Après le meurtre de Haum, les bandits ont fouillé Jaffe et ont trouvé l'argent sur lui. Puis ils l'ont tué à son tour. Ils ont dû se partager le magot avant de retourner à leur quartier général. En effet, s'ils avaient ramené Jaffe vivant, celui-ci aurait sûrement parlé du vol à leur chef, et le chef aurait obligé ses hommes à restituer l'argent, avec l'idée de se l'approprier. Les bandits avaient donc tout intérêt à se débarrasser de Jaffe... Je suis sûr que ma théorie est juste !

Hambleby se frottait le menton, tout en regardant fixement l'inspecteur.

– Vous avez certainement pensé à tout ! S'exclama-t-il. Et comment expliquez-vous le coup de la valise et du nécessaire à toilette ?

– Le Viet-minh avait l'intention de garder Jaffe prisonnier pour obtenir un rançon. Jaffe allait donc être traité avec tous les égards possibles, et c'était bien normal qu'on lui permette d'emporter son rasoir et des vêtements de rechange. Sans aucun doute, Haum avait tout préparé dans une valise, en attendant l'arrivée de Jaffe.

– Et la fille et le cuisinier ?

– C'étaient des hésitants... S'il faut en croire mon indicateur converti, ils auraient tous deux volontiers renié le Viet-minh s'il n'y avait pas eu Haum. Haum mort, rien ne les empêchait plus de quitter le parti. Ils ont sûrement été exécutés pour l'exemple, sur l'ordre d'Hanoï, afin

que cela serve de leçon aux esprits chancelants.

Hambleby ôta sa casquette d'uniforme et passa les doigts dans ses cheveux humides. « Ce petit macaque pourrait bien avoir raison, pensait-il. C'est une histoire fantastique, mais elle tient. Si Jaffe était vraiment un obsédé, il est préférable que cela ne se sache pas. Ce serait désastreux si les journaux parlaient de toutes ces histoires sordides. »

L'inspecteur comprit qu'il avait réussi à aiguiller l'attention et la curiosité du lieutenant sur des voies moins périlleuses. Maintenant, il lui fallait voir d'urgence le colonel pour lui rendre compte de la conversation. Il espérait que le colonel approuverait l'histoire qu'il avait inventée et qu'au besoin il la confirmerait.

Hambleby se leva.

– Je vais être obligé de faire un rapport... dit-il.

– Bien entendu, répondit l'inspecteur. Le colonel On-dinh-Khuc enverra, lui aussi, un rapport confidentiel sur toutes ces questions. Votre Ambassade peut être assurée qu'aucune publicité fâcheuse ne sera donnée à cette triste affaire. Si on l'exige, nous pourrions apporter la preuve comme quoi Jaffe était un dépravé. L'annonce d'une récompense a paru dans les journaux ce matin, et beaucoup de gens qui ont eu des affaires avec lui se sont présentés aujourd'hui, prêts à témoigner, mais il serait préférable, je crois, de nous en tenir là. En attendant, comptez sur moi : les recherches se poursuivent pour retrouver le corps de M. Jaffe.

– Ouais, fit Hambleby, d'accord comme ça... Au revoir, inspecteur !

Il redressa sa casquette, serra la main à Ngoc-Linh et partit.

L'inspecteur resta un moment immobile, devant la fenêtre. Quand il entendit la jeep démarrer, il s'approcha lentement du tableau accroché au mur et le contempla. « Heureusement, songeait-il, le lieutenant n'a pas eu l'idée de décrocher le portrait. J'aurais été bien ennuyé s'il avait découvert le trou dans le mur.

Il se haussa sur la pointe des pieds, souleva légèrement le tableau et regarda derrière. A la vue du mur bien lisse, il eut un choc. Personne n'aurait soupçonné que la veille, il y avait eu là un trou béant. L'ouvrier qui avait exécuté ce travail devait être très adroit.

En remettant le tableau à sa place, l'inspecteur se souvint que le frère de Lam-Than était décorateur d'intérieurs.

Les yeux remplis d'inquiétude, il quitta la villa et regagna rapidement les locaux de la Sûreté.

Blackie Lee était dans sa voiture à l'entrée de l'aéroport de Saigon. Il se curait les dents avec un éclat de bambou, en attendant avec impatience que les passagers de l'avion de Hong-Kong, qui venait d'atterrir, franchissent les barrières de la douane et des services de l'immigration.

Il avait déjà aperçu son frère Charlie, au moment où celui-ci descendait la passerelle. Et il était bien soulagé en constatant que son frère avait répondu aussi vite à son S. O. S.

De cinq ans son aîné, Charlie était plus réfléchi, plus ambitieux, mais moins riche que Blackie.

Comme ce dernier l'avait souvent dit à Yu-lan : « Ce qui est embêtant, avec Charlie, c'est qu'il est incapable de s'intéresser à un travail régulier. Il cherche toujours des combinaisons susceptibles de lui faire gagner beaucoup d'argent, vite et sans effort. Il espère découvrir le mouton à cinq pattes, qui lui rapportera une fortune. Il gâche ses chances à rêvasser à des coups fabuleux, au lieu d'ouvrir un dancing à Hong-Kong, comme je le lui ai conseillé. »

Mais, dans l'esprit de Blackie, personne n'était mieux placé pour faire passer l'Américain à Hong-Kong que Charlie. Si Charlie échouait, l'Américain était condamné à mort.

Charlie sortit de l'aéroport, s'arrêta et regarda autour de lui. Blackie trouva son frère plus maigre et un peu plus minable qu'à leur dernière rencontre, quatre mois auparavant.

Charlie, qui avait repéré la voiture américaine, s'approcha. Blackie descendit aussitôt et l'accueillit affectueusement. Les deux hommes, debout sous le soleil ardent, bavardèrent un instant, s'interrogeant sur leur santé respective, puis Charlie demanda des nouvelles de Yu-lan, pour qui il éprouvait de la sympathie. Ni l'un ni l'autre ne fit allusion au câble urgent, envoyé par Blackie pour demander à son frère de venir le rejoindre, toute affaire cessante.

Ils montèrent dans la voiture et rentrèrent rapidement au club. Au cours du trajet, Blackie s'informa sur les affaires de Charlie et, celui-ci, levant les bras au ciel d'un geste résigné, avoua qu'elles n'étaient pas très prospères pour le moment. Il avait des ennuis avec son équipe de coureurs de pousse-pousse.

Tôt ou tard, les pousse-pousse disparaîtraient. La circulation à Hong-Kong devenait de plus en plus dense et les chassait peu à peu des rues. Les coureurs le savaient. Ils exigeaient une augmentation pour pouvoir faire des économies, en cas de chômage forcé. Les quatre filles, dont Charlie était le souteneur, lui donnaient aussi pas mal de soucis.

Blackie écouta son frère, laissant échapper de temps en temps, un grognement de sympathie. Lorsqu'ils s'engagèrent dans l'escalier du club, ils discutaient toujours des affaires de Charlie. Yu-lan accueillit son beau-frère avec affection.

Le déjeuner était prêt, les trois s'installèrent et dégustèrent successivement huit plats particulièrement soignés. Peu de paroles furent échangées au cours du repas. Le déjeuner terminé, les deux frères se retirèrent dans le cabinet de travail de Blackie, pendant que Yu-lan allait faire une sieste dans la chambre. Charlie s'assit dans le fauteuil le plus confortable, et Blackie prit place derrière son bureau. Il offrit un cigare à Charlie. Il y eut un court silence, pendant que Charlie l'allumait.

– En quoi puis-je t'être utile ? demanda-t-il enfin.

Blackie n'y alla pas par quatre chemins. Avec une admirable clarté, il raconta à son frère l'histoire de Jaffe. Il lui donna tous les renseignements recueillis, sans compliquer le récit par des commentaires personnels.

Charlie, vautré dans son fauteuil, fumait son cigare, le visage impassible. Au fur et à mesure que le récit se déroulait, Charlie mesurait le danger de l'entreprise. Jusqu'alors, ni lui ni Blackie n'avaient jamais trempé dans une affaire si scabreuse. Ils avaient fait un peu de contrebande d'opium, bien entendu, et avaient réalisé plusieurs opérations hardies, sur les devises ; ils avaient facilité l'entrée de nombreux réfugiés clandestins à Hong-Kong, mais jamais ils ne s'étaient suffisamment compromis pour risquer le peloton d'exécution. Or, cette affaire de Blackie pouvait les acculer au poteau.

Charlie avait vécu longtemps à Saigon. Il était parti en même temps que les Français, lors de la prise de pouvoir du président Diem. Il avait estimé de son devoir de préparer un refuge pour son jeune frère, en cas de besoin, et s'était installé à Hong-Kong. Mais il comprenait les méthodes et la mentalité du pays. Il savait que les Vietnamiens prendraient les mesures les plus sévères contre un Chinois s'il était convaincu d'avoir aidé un criminel à échapper à la justice.

– L'Américain a de l'argent, dit Blackie. Il est disposé à payer quinze mille dollars, si nous arrivons à le faire sortir. C'est une somme intéressante. Cinq pour toi et dix pour moi... Ce serait un partage équitable, qu'en penses-tu ?

– Ma vie vaut plus de cinq mille dollars américains, répondit Charlie simplement.

Blackie fronça les sourcils. Il était déçu. Il avait pensé que son frère sauterait sur une pareille aubaine.

– Que veux-tu dire ?

– C'est trop dangereux, fit Charlie. Je regrette, mais je ne puis envisager un instant de me lancer là-dedans, c'est bien trop dangereux.

Blackie savait s'y prendre avec son frère. Il tira de sa poche les deux diamants donnés par Jaffe.

– L'Américain me fait confiance, dit-il. Il m'a remis ces deux diamants. D'après lui, ils valent mille dollars et ils serviront à couvrir nos premiers frais. Une fois arrivé à Hong-Kong, il nous donnera les quinze mille dollars.

Il posa sur son buvard les deux diamants scintillants.

Charlie était un expert en pierres précieuses. A une époque, il avait été tailleur de pierres chez un joaillier de Saigon, mais malheureusement pour lui, on l'avait surpris en train de voler de l'or, et sa carrière dans la profession avait pris fin.

Il ramassa les deux diamants et les examina. Puis, il prit une loupe d'horloger dans sa poche, la vissa dans son orbite et étudia les pierres avec beaucoup d'attention. Il y eut un long silence. Blackie l'observait. Finalement, Charlie ôta la loupe de son œil et reposa les diamants sur le buvard.

Il se renversa dans son fauteuil, et demanda :

– C'est l'Américain qui t'a donné ces pierres ?

– Oui.

– Où il les a eues ?

– A Hong-Kong. Il les a achetées pour en faire cadeau à une fille, mais a changé d'idée.

– Il les a estimées à combien ?

Blackie fronça les sourcils.

– A mille dollars américains.

– Si je te disais qu'elles valent trois mille dollars U. S. ça t'en boucherait une surface ?

Les yeux de Blackie s'assombrirent. Il se renfonça dans son fauteuil sans quitter son frère des yeux.

– L'Américain n'a pas acheté ces diamants à Hong-Kong, poursuivit Charlie, il t'a menti.

– Je ne comprends pas, fit Blackie. Pourquoi me les avoir filés s'ils

valent si cher ?

– Parce qu’il en ignore la valeur, et ceci prouve qu’il ne les a pas achetés.

– Je ne comprends toujours pas, marmonna Blackie. S’il ne les a pas achetés, comment il les a eus ?

– Il les a volés, répondit Charlie. C’est même une coïncidence très curieuse ! (Il désigna les diamants.) Il y a six ans, j’ai taillé ces deux pierres moi-même. J’ai ma marque gravée dessus.

– Formidable ! s’exclama Blackie. T’en es tout à fait sûr ?

– Et comment ! Je peux même te dire à qui appartenaient les cailloux. Tu te souviens du général Nguyen-Van-Tho ?

Blackie opina de la tête.

– Il a commandé près de cent vingt diamants à la maison où je travaillais et les a payés cash. La vente a été faite sous le manteau, mais j’ai appris qu’il s’était également adressé à un autre diamantaire et qu’il lui avait encore acheté une cinquantaine de pierres, plus grosses et plus belles. Il en a eu en tout pour deux millions de dollars américains. Il avait puisé dans les crédits militaires pour se payer ces glaçons, avec l’idée de quitter le pays, mais il s’y est pris trop tard. Une grenade l’a tué et les diamants n’ont jamais été retrouvés. Je pense que l’Américain a mis la main dessus !

Les deux hommes se dévisagèrent. Blackie sentit la sueur lui couler sur le visage. Deux millions de dollars américains !

– Bien sûr, dit-il. Jaffe habitait dans la villa qui avait appartenu à la poule du général ! Les pierres devaient être cachées là et Jaffe les a trouvées. C’est pour ça qu’il a tué son boy ! Le boy a dû savoir qu’il avait dégotté les diamants !

Charlie tirait toujours sur son cigare, mais son cerveau travaillait. « Voici enfin la chance que j’ai attendue ! Deux millions de dollars ! La fortune ! Enfin !

– Naturellement, on ne peut pas savoir s’il a les autres pierres, fit Blackie d’une voix incertaine. Il n’a peut-être ramassé que ces deux-là.

– Il aurait donc tué son boy pour deux petits diams ? (Charlie secoua la tête.) Non, il les a tous, je suis tranquille !

– Je sais où il se planque, dit Blackie, baissant la voix. Ce serait facile de le surprendre. J’ai plusieurs types qui feraient le boulot...

Charlie leva la tête pour regarder son frère.

– Supposons que tu lui reprennes les diams... fit-il. Qu'est-ce que t'en ferais, ici ?

– On va les emmener à Hong-Kong, répondit Blackie, impatienté.

– Quand je suis parti de Saigon, la dernière fois, j'ai passé à la fouille, dit Charlie doucement. T'y passeras aussi. Ces gens se méfient de toi et de moi. S'ils nous prennent avec les pierres, notre compte sera bon. T'es d'accord ?

– Qu'est-ce qu'on va faire, alors ? demanda Blackie.

– On va marcher avec l'Américain. On va le faire sortir du pays. Et c'est lui, bien sûr, qui emportera les diamants, et qui courra les risques. Nous autres, on l'attendra à Hong-Kong. Et c'est à son arrivée là-bas qu'on lui soulèvera ses cailloux. Ça te va ?

– Mais tu viens de refuser à l'instant de t'occuper de son passage, objecta Blackie.

Charlie sourit.

– Pour deux millions de dollars américains, je ne reculerais devant rien. T'as qu'à lui dire qu'on lui fera passer la frontière.

– Mais comment ?

Charlie ferma les yeux.

– Faut que j'y réfléchisse. Je ne suis plus aussi jeune et j'ai besoin de faire un petit somme. Tu veux donner des ordres pour que l'on ne me dérange pas ?

Blackie se leva. Arrivé à la porte, il s'arrêta, une lueur inquiète dans le regard.

– L'Américain ne lâchera pas ses diams comme ça... dit-il. C'est un costaud.

Charlie se carra dans son fauteuil.

– On ne peut pas gagner deux millions de dollars sans peine, répondit-il. Mais t'as bien fait de me le rappeler. Faut que j'en tienne compte.

Quelques minutes après le départ de son frère, Charlie se mit à ronfler doucement.

CHAPITRE X

La récompense de vingt mille piastres pour tout renseignement concernant les faits et gestes de Jaffe juste avant son enlèvement provoqua des scènes de violence devant l'immeuble de la Sûreté.

L'inspecteur Ngoc-Linh s'y était attendu. Il savait que tous les coolies paresseux, les coureurs de pousse-pousse, les vendeurs ambulants et autres traîne-savate viendraient en foule raconter leur petite histoire, dans l'espoir de gagner la prime.

Il savait aussi qu'il serait obligé, avec l'aide de ses hommes, de vérifier des centaines de contes fantaisistes pour dégager un petit fait prouvant que Jaffe n'était pas entre les mains du Viet-minh, mais se terrait dans quelque cachette. L'inspecteur espérait aussi retrouver la jeune maîtresse de Jaffe. Il donna donc l'ordre de ne refouler personne. Tous ceux qui venaient apporter des renseignements devaient être interrogés.

Un homme aurait pu lui dire où se cachait Jaffe, mais il ignorait qu'une récompense avait été offerte. Yo-yo, en effet, n'avait pas appris à lire, et les journaux ne l'intéressaient guère.

Tandis que l'inspecteur écoutait et vérifiait les témoignages, Yo-yo était accroupi devant le Paradise Club, son visage sale et vicieux plissé en une grimace soucieuse.

Il vit arriver Charlie. Il le connaissait et savait qu'il habitait Hong-Kong. Aussi devina-t-il que Charlie était là sur la demande de son frère. Il avait la certitude qu'un événement très important se préparait. Mais comment se renseigner ? Il songea un instant à aller se renseigner chez l'entraîneuse. Il arriverait bien à lui faire dire pourquoi elle avait rendu visite à l'Américain... A la réflexion, pourtant, il se dit que si la petite ne se laissait pas effaroucher, il aurait les plus gros ennuis avec Blackie. Le risque était trop grand.

Il resta donc à l'ombre, jouant nerveusement avec son yo-yo et attendant les événements. A moins de dix mètres de lui, le marchand de plats cuisinés lisait l'annonce de la récompense et se demandait, alléché, quelle histoire il pourrait raconter à la police pour obtenir la

récompense en question. Il connaissait Jaffe Souvent, il l'avait vu entrer et sortir du club, mais ne pouvait se rappeler s'il l'avait aperçu dans la soirée du dimanche. Il le revoyait dans sa voiture, devant le club, mais ne parvenait pas à préciser si c'était samedi ou dimanche.

Il décida de dire à la police que c'était le dimanche. Ça ferait beaucoup plus d'effet, puisque, d'après le journal, Jaffe avait disparu ce jour-là. Une fois passée l'heure chargée du déjeuner, il irait donc faire un tour à la police pour déclarer qu'il avait aperçu Jaffe dans sa voiture. Même s'il ne décrochait pas la totalité de la récompense, il toucherait sûrement un petit quelque chose.

A l'Ambassade des Etats-Unis, le lieutenant Hambleby, l'air préoccupé, perçait des trous dans son buvard avec un coupe-papier.

Il attendait la visite de Sam Wade. En revenant de la villa, il lui avait téléphoné et Wade avait répondu qu'il venait tout de suite.

Quand enfin Wade arriva, Hambleby l'invita d'un geste à s'asseoir.

– Je suis empêtré dans cette affaire Jaffe, dit-il. Vous le connaissiez bien, n'est-ce pas ?

– Oui, mais sans plus. On jouait au golf ensemble. Même qu'il était drôlement fort. Pour les coups longs, il était champion.

– Comment était-il, ce gars ?

– Un type très bien. Sympathique.

Hambleby continuait à faire des trous dans son buvard.

– Il n'était pas pédé, par hasard ?

Wade ouvrit de grands yeux.

– Vous plaisantez ? s'écria-t-il, avec indignation, Jaffe un pédé ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

– C'est un bruit qui court, fit Hambleby avec calme. On raconte même qu'il avait des faiblesses pour son boy.

Wade parut écœuré.

– Le salaud qui a fait courir ce bruit-là mériterait des coups de pied où je pense. Je me demande quel intérêt il a à propager un mensonge aussi dégueulasse !

Hambleby examina avec intérêt le visage indigné de Wade.

– Vous êtes sûr de votre fait ? demanda-t-il.

– Un peu, que je le suis ! s'exclama Wade, le rouge de la colère lui montant au visage. Mais, en fin de compte, de quoi s'agit-il ?

Hambleby lui résuma la thèse de l'inspecteur.

– Eh bien, c'est un mensonge, affirma Wade. Je sais que Jaffe avait une liaison avec une petite. Et il ne courait jamais les femmes. Cette histoire de bagnole empruntée pour des fins de racolage, c'est de la pure invention.

– Mais alors, qui c'était, sa petite ?

– Je n'en sais rien. Quelle importance, d'ailleurs ? Je peux vous affirmer qu'elle allait régulièrement chez lui trois fois par semaine... Vous savez comment ces choses-là finissent par vous venir aux oreilles... Mon boy est toujours à me raconter les coucheries des uns et des autres. Et quand on joue au golf avec un gars, on apprend à le connaître. Jaffe était un sportif, il était régulier. J'en suis certain.

– J'aimerais parler à cette fille, dit Hambleby. Mais comment la trouver ?

Wade frotta sa joue grasse tout en réfléchissant.

– Il y a quelqu'un qui pourrait vous l'indiquer sans doute... c'est la Chinetoque avec qui j'ai couché dimanche soir. Ann-Fai-Wah. Elle semble connaître toutes les filles. Mais méfiez-vous, c'est une garce et une voleuse.

Il donna l'adresse d'Ann à Hambleby, qui prit sa casquette d'uniforme et l'enfonça sur sa tête.

– Bon. Merci, fit-il. Je vais la voir, cette Chinoise. (Il jeta un coup d'œil à sa montre qui marquait midi trente deux.) Vous m'avez bien dépanné.

Un quart d'heure plus tard, il était devant la porte d'Ann-Fai-Wah. Il sonna et attendit. Après deux minutes d'attente, il sonna de nouveau. Il commençait à désespérer, lorsque la porte s'ouvrit et la fille apparut. Ses yeux en amande l'inspectèrent des pieds à la tête, inventoriant les détails de son uniforme avant d'examiner son visage.

– Hambleby, Military Police, dit le lieutenant en la saluant. Puis-je entrer une minute ?

Elle recula d'un pas, et ses jolis doigts fuselés esquissèrent un geste léger. Elle était vêtue d'un cheongsam gorge-de-pigeon, fendu de chaque côté jusqu'à mi-cuisse. Ses longues jambes parfaites, couleur de vieil ivoire, étaient nues. Sous la soie grise, ses seins pointaient. Hambleby se dit qu'elle était nue sous le cheongsam.

A sa suite, il entra dans le salon. Sur la table, traînait le journal du matin, à côté d'un plateau portant la tasse, la soucoupe, le pot de café et une bouteille à moitié pleine de cognac Rémy Martin.

Ann-Fai-Wah se jucha sur le bras d'un gros fauteuil club en cuir, et s'appuya au dossier. Hambleby fit effort pour ne pas regarder sa jambe, que la robe fendue laissait entrevoir.

– Que désirez-vous ? demanda la fille, en levant ses sourcils peints.

Hambleby se ressaisit.

– Avez-vous lu le journal déjà ?

Il se pencha en avant et, de l'ongle, désigna les gros titres sur le prétendu enlèvement Jaffe.

– Hmm.

Elle hocha la tête. Ses doigts minces jouaient avec une boucle, près de sa nuque.

– Vous connaissiez Jaffe ?

Elle secoua la tête.

– Il avait une amie, une entraîneuse vietnamienne. Je la cherche. Vous ne sauriez pas son nom et son adresse ?

– Peut-être.

Hambleby se dandinait. Le regard de ces yeux noirs, fendus en amande, le démontait. C'était le regard d'un paysan examinant un taureau de concours.

– Que voulez-vous dire ? Vous la connaissez, ou vous ne la connaissez pas ?

Elle se pencha pour prendre une cigarette. Ses seins se gonflèrent, tendant la soie grise. Elle plaça la cigarette entre ses lèvres très rouges et eut pour Hambleby un regard interrogateur.

A tâtons Hambleby chercha son briquet, il le trouva, mais eut du mal à l'allumer. Comme il présentait la flamme à la Chinoise, il constata avec agacement qu'il était troublé et se conduisait comme un gamin.

– Pourquoi voulez-vous le savoir ? demanda-t-elle, en redressant la tête et en laissant échapper un long filet de fumée par le nez.

– Nous cherchons à connaître ses faits et gestes avant l'enlèvement, expliqua Hambleby. Et nous espérons que cette fille sera en mesure de nous renseigner.

– Si c'était le cas, elle aurait renseigné la police, n'est-ce pas ?

– Pas forcément. Elle a peut-être envie de rester en dehors...

Ann-Fai-Wah ramassa le journal et y jeta un coup d'œil.

- D’après ce que je vois, il est question d’une récompense. Si je vous disais le nom de la fille, est-ce que j’y aurais droit ?
- Probablement. Mais c’est la Sûreté qui donne la récompense en question. Il faudrait aller voir ces gens-là.
- Je n’y tiens pas. J’aime mieux avoir affaire à vous. Pour vingt mille piastres, je vous donne son nom.
- Ainsi, vous le savez ?

Les sourcils peints remontèrent de nouveau.

- Peut-être.
- Je n’ai pas de titre pour vous remettre cet argent, expliqua Hambleby. Mais je ferai savoir à qui de droit que vous m’avez donné des renseignements précieux. Qui est-elle ?

Ann-Fai-Wah haussa les épaules.

- J’ai oublié. Je regrette vivement. C’est tout ce qui vous intéressait ? Maintenant, je vous demande de m’excuser...
- Ecoute, ma fille, gronda Hambleby qui, soudain, avait retrouvé une autorité brutale de policier, fais ce que tu veux, mais si tu ne me dis pas ce que tu sais, tu le diras à la Sûreté. T’as qu’à choisir !

Ann-Fai-Wah ne parut pas émue, mais son esprit vif et subtil l’avertit du danger. Si cet Américain allait raconter à la Sûreté qu’elle était au courant de certaines choses, elle serait convoquée et interrogée. Elle savait comment on traitait les gens peu disposés à parler et n’avait nulle envie de se faire lacérer le dos à coups de canne de bambou.

- Et la récompense ?
- Je vous l’ai dit, je ferai valoir vos droits. Je ne promets pas de l’obtenir, mais je ferai de mon mieux.

Elle hésitait, tout en le dévisageant. Enfin, devant son air résolu, elle se décida :

- Elle s’appelle Nhan Lee Chaung. Je ne sais pas où elle habite, mais son oncle dit la bonne aventure près du tombeau du maréchal Le-Van-Duyet.
- Merci, dit Hambleby. De quoi il a l’air, cet oncle ?
- C’est un gros, avec une barbe.

Hambleby ramassa sa casquette.

- Je vais lui parler, déclara-t-il, en gagnant la porte.

Ann-Fai-Wah écrasa sa cigarette et l’accompagna à pas lents.

– Vous n’oubliez pas la récompense, lieutenant ?

– Je ne l’oublie pas.

– Peut-être viendrez-vous me voir, un soir ?

Il eut un grand sourire.

– C’est bien possible.

Elle se mit à jouer avec un bouton sur la veste d’uniforme de Hambleby. Son visage était très proche de celui du policier.

– Son oncle ne sera pas au temple avant trois heures, reprit-elle. Vous avez largement le temps. Ça ne vous dirait pas de rester encore un moment ?

Hambleby écarta la main d’Ann. Le contact de ses doigts trais accélérât les battements de son cœur. Décidément, il la trouvait très attirante. Il aurait bien voulu rester.

– Une autre fois, mon chou, répondit-il d’un ton de regret, en lui souriant. J’ai du travail.

Il ouvrit à moitié la porte de l’appartement, hésita et regarda Ann une fois encore. Elle lui rendit son regard, ses yeux noirs brillants de promesses.

Lentement il referma la porte et s’y adossa.

– C’est vrai, je ne suis peut-être pas aussi pressé que je le croyais, fit-il. Je pourrais sans doute rester encore un moment.

Elle pivota sur les talons et, traversant lentement la pièce, s’approcha d’une porte. Hambleby la suivit, les yeux fixés sur ses hanches lourdes et ondoyantes.

Le marchand de plats cuisinés, dont le nom était Cheong-Su fit longtemps la queue avant de comparaître devant l’inspecteur Ngoc-Linh, mais l’attente ne lui fut pas pénible. L’animation qui régnait dans la grande pièce le fascinait et, de plus, il connaissait une stimulante incertitude à se demander si l’un des types, stationnant devant lui dans cette longue file, n’enlèverait pas la récompense grâce à quelque révélation sensationnelle.

Quand Cheong-Su s’arrêta enfin devant l’inspecteur, il déclara avec simplicité, mais d’une voix ferme, qu’il venait toucher la récompense.

– Tu penses l’obtenir en échange de quoi ? demanda l’inspecteur, qui toisait le vieillard, plissant ses petits yeux, une grimace amère sur son visage las.

– J’ai vu l’Américain dimanche soir, répondit Cheong-Su. Dans sa

voiture, devant le Paradise Club. Il était dix heures passées.

L'inspecteur tendit l'oreille. C'était le premier renseignement intéressant sur les faits et gestes de Jaffe qu'il obtenait depuis cinq heures.

– Qu'est-ce qu'il faisait là ?

Cheong-Su battit des paupières.

– Il était dans sa voiture.

– Quel genre de voiture ?

– Une petite rouge.

– Combien de temps est-il resté là ?

Cheong-Su clignotait de plus belle.

– Pas longtemps.

– Mais enfin ? Cinq minutes ? Dix minutes ? Une demi-heure ?

– Peut-être une demi-heure.

– Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

– La fille est arrivée et il est descendu de la bagnole, expliqua Cheong-Su avec lenteur, réfléchissant. Il lui a donné de l'argent et elle est entrée au club. Puis elle est ressortie et ils sont partis ensemble en voiture.

L'inspecteur détourna les yeux. Il ne voulait pas laisser voir son émotion.

– Quelle fille ? demanda-t-il d'un ton indifférent.

Cheong-Su haussa ses maigres épaules.

– J'en sais rien... une fille.

– Tu ne la connais pas ?

– Non.

– Tu l'as déjà vue entrer ou sortir du club ? De nouveau Cheong-Su haussa les épaules.

– Beaucoup de filles entrent au club et en sortent. Moi, je ne m'y intéresse plus, aux filles.

L'inspecteur avait envie de l'étrangler. Mais il dit d'une voix posée :

– L'Américain lui a donc donné de l'argent et elle est entrée dans le club ? Combien de temps y est-elle restée ?

- Pas longtemps.
- Dix minutes ? Une demi-heure ?
- Peut-être cinq minutes.

« C'est donc une entraîneuse, pensa l'inspecteur. L'Américain lui a filé du fric pour dédommager Blackie Lee parce qu'il voulait embarquer la même. Par conséquent, Blackie Lee a menti en prétendant ne pas connaître la maîtresse de Jaffe... »

- T'es sûr de ne pas avoir vu la fille avant ?
- C'est qu'elles se ressemblent toutes. Si ça se trouve je l'avais peut-être déjà vue...
- C'est tout ce que tu as à dire ? Cheong-Su parut indigné.
- Qu'est-ce que vous voulez de plus ? demanda-t-il. Je compte bien toucher ma récompense.

L'inspecteur fit un signe à un agent en uniforme. Celui-ci poussa brutalement son bâton blanc dans les côtes de Cheong-Su.

- Avance, dit-il.

Les yeux de Cheong-Su s'arrondirent.

- Et ma récompense ? Bafouilla-t-il. On ne me donne rien ?

L'agent assena un coup sec sur le tibia du vieux, qui se mit à sautiller, en hurlant de douleur. Les gens dans la queue s'esclaffèrent, en voyant le bonhomme sauter à cloche-pied et se frotter le mollet. Le bâton s'abattit encore, cette fois, sur les fesses maigres du marchand. Celui-ci traversa la pièce au pas de course, les mains au derrière, et disparut.

L'inspecteur repoussa sa chaise et se leva. Il fit signe à l'un de ses hommes de le remplacer. Il lui fallait voir le colonel sans plus attendre. Le colonel jugerait peut-être que le moment était venu de ramasser Blackie Lee et de lui faire subir un interrogatoire spécial. Le visage de l'inspecteur se durcit lorsqu'il repensa au mensonge de Blackie Lee. Il lui tardait de le retrouver dans la sinistre petite pièce au revêtement de carreaux de faïence, réservée à certains interrogatoires. « Ça vaudra le coup, se dit l'inspecteur, de voir se décomposer ce visage gras et huileux sous l'effet de la peur. »

Celui qui occupait les pensées de l'inspecteur regagnait son cabinet de travail, après avoir fait la sieste, pour voir ce que devenait son frère. Il trouva Charlie fumant un cigare, les pieds sur le bureau.

Les deux hommes se dévisagèrent.

- Une idée ? demanda Blackie avec espoir, en s'asseyant dans son

fauteuil.

– Je crois, répondit Charlie. Mais il nous faut plus de fric que ça. La vente des diamants ne suffira pas. Il existe un seul moyen de le faire sortir : par l'avion qui fait le transport de l'opium.

Blackie leva les bras d'un air découragé. Pourquoi n'en avait-il pas eu l'idée ? C'était pourtant si simple. il suffisait d'y penser ! C'était la différence entre Charlie et lui. Charlie était, sans aucun doute, le plus intelligent, et grâce à son intelligence supérieure, il allait pouvoir revendiquer une part des deux millions de dollars américains.

– Qui est le pilote maintenant ? demanda-t-il.

Il ne s'était pas occupé de la contrebande de l'opium depuis deux ans et n'était plus au courant. Charlie, il le savait, continuait à introduire à Bangkok de l'opium en provenance du Laos.

– Lee Watkins, dit Charlie. C'est vin nouveau. Il n'est pas dans le boulot depuis longtemps, mais c'est un type bien. Son père était anglais, sa mère chinoise. Il était pilote de la C. P. A. mais il a fait des bêtises avec une hôtesse de l'air et on l'a fichu dehors. Alors il s'est laissé embringer dans le trafic de l'opium. Il gagne gros. Jamais il n'acceptera de faire le travail s'il n'est pas bien rétribué.

Blackie fit une grimace.

– Combien ?

– Il faut compter trois mille dollars américains pour le moins, puis il y aura d'autres frais à engager. Il lui faudra un hélicoptère pour conduire l'Américain à Kratie. Il n'existe pas ici de piste d'atterrissage sûre pour un avion. Il faut donc utiliser l'hélicoptère. Ça nous coûtera dans les cinq mille dollars américains.

Blackie fit entendre un sifflement.

– Enfin, s'il a les diamants, il peut payer. S'il ne les a pas, c'est sans intérêt.

Charlie mâchonna son cigare.

– Il les a. (Il réfléchit un moment, puis ajouta ;) Quand dois-tu le voir ?

– Demain soir.

– Vaut mieux le voir ce soir. Tâche de te rendre compte s'il peut payer cinq mille de plus. S'il te propose d'autres diamants, accepte-les. Une fois d'accord avec lui sur le prix, je me mettrai en rapport avec Watkins. Mais c'est à Phnom-Penh qu'il lui faudra aller. Je n'ai pas de visa pour le Laos.

Blackie jeta un coup d'œil sur sa montre. Il était trois heures vingt.

– Je vais dire à la gosse d'aller le voir tout de suite pour goupiller le rendez-vous.

– Il faut l'avertir que tu veux plus de fric. Sinon, il est fichu de ne pas apporter les diams.

Blackie opina de la tête et sortit.

Dans le cabinet de travail du colonel On-dinh-Khuc, l'inspecteur faisait son rapport.

– Blackie Lee a bel et bien menti, comme je l'avais deviné, expliquait-il. Il connaît la fille. Aussi, je vous demande l'autorisation d'amener cet homme ici aux fins d'interrogatoire. D'un interrogatoire spécial.

Le colonel tortilla sa moustache. Par la police de l'aéroport, il avait appris l'arrivée de Charlie Lee. Il l'avait connu autrefois et n'ignorait pas qu'il était un personnage pas commode et jouissant d'une certaine influence. Si Blackie était arrêté, Charlie ferait du scandale. Or, comme il approvisionnait en opium l'un des chefs du groupe de l'opposition, il était fort capable de demander à cet homme l'ouverture d'une enquête sur la disparition de son frère, emmené aux fins d'interrogatoire.

– Pas encore, répondit-il, mais faites-le surveiller. Chargez deux de vos meilleurs agents de la filature.

– Cet homme pourrait vous dire le nom de la fille, insista l'inspecteur. J'ai interrogé plus de deux cents personnes aujourd'hui sans pouvoir le découvrir. Mais Blackie Lee le connaît. Si c'est vraiment important de la trouver, lui seul peut nous renseigner.

Le colonel le dévisagea d'un œil froid.

– Vous avez entendu mes ordres ? J'ai dit : pas encore. Faites-le surveiller.

Haussant les épaules, l'inspecteur s'en alla pour affecter deux de ses hommes à la filature de Blackie. Un peu tard, d'ailleurs, car ce dernier rentrait après son entrevue avec Nhan, et celle-ci se hâtait vers la station de cars pour attraper celui de cinq heures.

Epié par Yo-yo, Blackie gara sa voiture et pénétra dans le club. Yo-yo avait faim. Il chercha Cheong-Su, pour lui acheter, comme d'habitude, sa portion de soupe, mais le vieillard n'était pas à sa place habituelle. Yo-yo l'aperçut enfin, descendant la rue, son réchaud et sa marmite de métal, suspendus à une perche de bambou posée en équilibre sur son épaule.

Cheong-Su s'arrêta au bord du trottoir, frotta sa jambe douloureuse avec une plainte étouffée, puis entreprit de ranimer son feu de charbon de bois et de faire chauffer la marmite.

Yo-yo s'approcha de lui.

Aussitôt, le vieillard se mit à vitupérer la police sur un ton geignard. Il raconta à Yo-yo comment la récompense lui était passée sous le nez. Yo-yo, qui ne comprenait pas la raison de son indignation, le rabroua, mais Cheong-Su était trop pris par ses rancœurs pour tenir compte du manque de sympathie de Yo-yo. Tout en tournant sa soupe, il continua à récriminer et, soudain, le mot « Américain » éveilla l'attention de Yo-yo.

– De quoi tu parles ? grogna-t-il. Qui c'est, cet Américain ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire de récompense ?

Cheong-Su étala le journal froissé et le montra à Yo-yo.

Vexé, car il n'aimait pas avouer qu'il était illettré, Yo-yo lui demanda de lui en faire la lecture, mais trois clients arrivèrent au même moment et Cheong-Su laissa Yo-yo devant les pages incompréhensibles, rageant contre son manque d'instruction.

C'était maintenant l'heure du dîner, et Yo-yo dut patienter, en écoutant le récit de Cheong-Su sur l'injustice dont il avait été la victime à la Sûreté, et que le vieux ressassait à chacun de ses nouveaux clients.

Est-ce que l'Américain qu'il avait aperçu à la fenêtre de la villa de Thudaumot pouvait être l'homme recherché par la police ? se demandait Yo-yo. Le cas échéant, Nhan l'entraîneuse et Blackie Lee étaient mêlés à l'affaire. L'occasion d'un chantage semblait s'offrir à Yo-yo.

Tout occupé à écouter Cheong-Su dévider pour la vingtième fois ses récriminations, il ne vit pas Blackie quitter le club. Il était maintenant sept heures vingt. Avant de se mettre en route pour Thudaumot, Blackie voulait passer chez un riche joaillier qui lui achèterait certainement les deux diamants de Jaffe. Cette transaction serait sûrement longue. Le joaillier allait essayer de faire croire à Blackie que les pierres n'avaient pas grande valeur. Et, pour lui tirer trois mille dollars américains, il faudrait plusieurs heures de marchandage poli, mais âpre. Blackie voulait donc avoir du temps devant lui, car, à onze heures, il avait rendez-vous avec Jaffe.

Quand Yo-yo obtint enfin que Cheong-Su consentît à lui lire l'article du journal sur l'enlèvement de Jaffe, il eut la quasi-certitude que l'Américain aperçu par lui à la fenêtre était l'homme recherché. Sa

réaction immédiate fut de se précipiter à la Sûreté et de revendiquer la récompense, mais il se souvint de la mésaventure de Cheong-Su et décida de parler d'abord à Blackie. Blackie, lui, allait peut-être lui offrir vingt mille piastres ! Il entra donc au club, mais ce pour apprendre que Blackie était parti.

Yu-lan, qui détestait Yo-yo, lui ordonna sèchement de sortir. Son mari, dit-elle, ne rentrerait pas de la nuit. Quand il aurait besoin de Yo-yo, il le ferait appeler.

L'enquête du lieutenant Hambleby était au point mort. Il avait quitté l'appartement d'Ann-Fai-Wah peu après quatre heures, épuisé et honteux. Il était également furieux en songeant au prix que la Chinoise lui avait réclamé en échange de ses faveurs, qui lui avaient paru, tout compte fait, bien décevantes. Une discussion sordide avait éclaté au sujet du « cadeau ». Ann-Fai-Wah s'était mise à glapir et à l'insulter, et il s'était résigné à lui lâcher une somme qui équivalait à une semaine de paie pour pouvoir partir sans scandale et éviter l'intervention des voisins.

Une fois dehors il n'avait pu trouver l'oncle de la mystérieuse Vietnamiennne devant le temple du maréchal Le-Van-Duyet. Il ne parlait pas la langue du pays, et ne pouvait se renseigner sur l'heure à laquelle le bonhomme venait prendre son poste. Les autres diseurs de bonne aventure, autour du temple, le regardaient avec des yeux ronds, et gloussaient, tout gênés, quand il essayait de leur faire comprendre ce qu'il cherchait.

Quand il regagna son bureau, il avait chaud et il était éreinté. Il décida d'ajourner l'affaire jusqu'au lendemain matin.

Sans le savoir, Jaffe et Nhan avaient gagné un jour de répit.

CHAPITRE XI

Blackie Lee regagna le club un peu après dix heures. Il avait réussi à vendre les diamants aussi bien qu'il l'avait espéré. Après une dispute de deux heures, il en avait finalement obtenu deux mille neuf cents dollars américains. Il enferma l'argent dans son coffre, puis entra dans le dancing pour dire un mot à Yu-lan, avant de partir pour Thudaumot.

En traversant la salle pour gagner le coin où elle se tenait toujours, il constata avec satisfaction que les danseurs étaient nombreux sur la piste.

Ayant atteint la table de Yu-lan, il s'arrêta, haussant les sourcils sur le mode interrogateur. Yu-lan lui dit que Charlie était parti se coucher.

Il hocha la tête.

– J'ai l'impression que j'aurai de quoi m'occuper, cette nuit. Si ça se trouve, je ne serai pas de retour avant une heure du matin.

Il n'avait rien dit à Yu-lan de ses projets et de ceux de Charlie. Ce n'était pas dans ses principes de prendre sa femme pour confidente, mais Yu-lan devinait qu'une affaire importante était en cours, et elle en éprouvait de l'inquiétude. Elle savait qu'il était inutile de poser des questions à Blackie ou de lui faire des recommandations de prudence. Il n'en faisait jamais qu'à sa tête.

Blackie quitta le club et s'en alla vers le parking où il garait sa voiture.

Deux Vietnamiens, en costumes européens élimés, étaient assis dans une voiture, à peu de distance de celle de Blackie, fumant et bavardant. En voyant Blackie sortir du club, l'un d'eux donna un coup de coude à celui qui était au volant. L'homme mit le moteur en marche en même temps que Blackie.

Les deux Vietnamiens suivirent Blackie dans le flot dense des voitures jusqu'à la grand-route de Bien-Hoa, à Thudaumot. C'étaient des policiers rompus à leur métier, et, comme il y avait peu de circulation à cette heure de la nuit, ils savaient que Blackie s'apercevrait vite de la filature. Or l'inspecteur Ngoc-Linh leur avait donné l'ordre formel

de ne pas se montrer à Blackie.

Le conducteur ralentit, laissant Blackie prendre de l'avance et, en une minute, ils perdirent de vue sa voiture. Le chauffeur accéléra alors jusqu'à la plus proche cabine téléphonique de la police et appela le poste routier de Bien-Hoa. Il décrivit à l'agent de service la voiture de Blackie et lui donna son numéro. Il lui dit de la suivre sur une petite distance et ensuite d'alerter tous les postes routiers pour que des agents à vélo surveillent la voiture jusqu'à ce qu'elle arrive à destination.

Une fois sur la route déserte, Blackie ne cessa de regarder son rétroviseur pour s'assurer qu'on ne le suivait pas. Rien ne lui indiquait qu'il l'était, mais il ne voulait pas courir de risques.

Quant au motard qui le filait à quelque deux cents mètres, il ne le vit pas, car les phares de la moto étaient éteints.

Blackie dut s'arrêter au poste de police de Thudaumot-Bien-Hoa, maintenant remis en état. L'agent de service vérifia ses papiers, et lui fit signe de poursuivre sa route. Il vit Blackie tourner à gauche en direction de Thudaumot. Un agent à bicyclette était en faction à un kilomètre de là, attendant le passage de la voiture. L'agent de service rentra dans le poste pour téléphoner à son collègue de Thudaumot, et lui annoncer l'arrivée prochaine de Blackie.

Il était exactement onze heures quand celui-ci prit la route défoncée et envahie d'herbe qui menait au temple.

L'agent, qui le guettait à quatre cents mètres de là, vit les phares de Blackie s'éteindre subitement. La campagne à cet endroit était plate et sans arbres. La tour en ruines du temple, qui se découpait en silhouette noire et sinistre sur le ciel, était, pour l'agent, le seul point de repère, mais ses yeux perçants distinguèrent la faible lueur des feux de position de Blackie, pendant que la voiture cahotait sur les nids de poule, et il comprit que Blackie avait quitté la grand-route et se dirigeait vers le temple.

Aussitôt, il enfourcha sa bicyclette et fonda sur la route.

Blackie franchit lentement le portail du temple et stoppa. Il vit Jaffe émerger de l'obscurité et s'avancer vers lui. Il resta dans la voiture.

Jaffe ouvrit la portière de droite et s'installa près de Blackie.

– Alors ? fit-il d'une voix brève, où en sommes-nous ?

« Dans un instant, pensa Blackie, je saurai s'il a vraiment trouvé tous les diamants. » Ses mains étaient moites d'énervement, et il tira son mouchoir pour les essuyer.

– Mon frère est arrivé, dit-il. Comme je l'espérais, il pourra vous aider. Mais Nhan a dû vous dire qu'il nous fallait une somme plus importante.

Les mains puissantes de Jaffe se levèrent en un geste d'impatience.

– Vous ne l'aurez pas ! Je vous ai déjà donné mille dollars ! Où voulez-vous que je trouve l'argent ?

Blackie grimaça.

– Il nous faut encore deux mille dollars, dit-il. Quand on les aura, on pourra vous faire sortir du pays.

Jaffe scruta son visage.

– Comment ça ?

– Mon frère connaît un pilote au Laos. Il vous prendra ici avec un hélicoptère et vous conduira à Kratie. De Kratie, ce sera facile de vous amener par avion à Hong-Kong. Nous pouvons nous arranger pour vous faire partir après-demain.

Jaffe se détendit un peu. Il poussa un long soupir. La période d'attente semblait devoir prendre fin ! Pendant deux jours et deux nuits, il avait été cloîtré dans une petite pièce étouffante et il avait cru devenir fou d'ennui. A n'importe quel prix, il fallait qu'il parte.

– Peut-on faire confiance au pilote ? demanda-t-il, et Blackie perçut une note d'espoir dans sa voix.

– Mon frère le connaît bien. Vous pouvez vous fier à lui, mais il va réclamer une avance. Au moins trois mille dollars.

– Payez-le, répondit Jaffe. Je vous rembourserai à Hong-Kong.

– Je regrette, monsieur Jaffe, mais je ne puis accepter, dit Blackie avec fermeté. Si vous ne pouvez pas me donner deux mille dollars de plus, je me verrai obligé de renoncer.

Jaffe aurait bien voulu connaître la valeur des plus Petits diamants. Pour autant qu'il le savait, ces pierres pouvaient représenter une petite fortune, mais il n'avait pas le choix. Le ton catégorique de Blackie n'encourageait pas à la discussion.

– J'ai encore un diamant, dit-il. Il vaut mille dollars. Je vais vous devoir le reste.

Blackie hocha la tête.

– Je suis désolé. Je ne tiens pas à prendre des diamants. J'ai eu du mal à vendre les deux que vous m'avez remis.

– Combien en avez-vous tiré ? demanda Jaffe.

– Moins de mille dollars, mentit Blackie. Si la pierre en question est de la même qualité, la somme obtenue ne suffira pas.

Jaffe avait apporté deux diamants, chacun enveloppé dans un tortillon de papier. Il en prit un dans sa poche et le tendit à Blackie.

Celui-ci se pencha et alluma la lampe du tableau de bord. Il examina la pierre. Elle lui parut très semblable aux deux qu'il avait vendues. Sa respiration devint plus courte. Charlie avait raison. L'Américain avait mis la main sur tous les diamants.

– Celle-ci ne fera pas plus de cinq cents dollars, dit Blackie. Ce n'est pas tout à fait assez.

Une grosse main se tendit et saisit son épaule. Des doigts semblables à des pinces d'acier s'enfoncèrent dans la peau grasse de Blackie. Celui-ci regarda Jaffe avec des yeux saillants. Son cœur battait. Il fut terrifié en voyant l'expression de l'Américain.

– C'est tout ce que je possède, fit Jaffe, articulant lentement. Vous n'avez pas le choix maintenant, cher ami. Si je suis pris, je vous dénoncerai. Grâce à ces deux diamants, les flics remonteront jusqu'à vous. Vous savez ce qui vous attend, je n'ai pas besoin de vous le dire. Vous allez organiser ce départ, ou alors on est foutus tous les deux.

– Vous me faites mal, monsieur Jaffe, dit Blackie d'une voix tremblante.

Maintenant il comprenait comment Jaffe avait tué si facilement le boy. La force de ces doigts d'acier était effrayante.

Jaffe le lâcha.

– Vous avez déjà reçu trois diamants. Une fois à Hong-Kong, je vous remettrai le reste de l'argent, mais, en attendant, vous n'aurez pas un sou de plus.

Blackie réfléchit rapidement. Avec les trois diamants, il disposait maintenant de plus de quatre mille dollars. Cela suffisait à payer le pilote et le billet d'avion de Charlie. Il se rendit compte que, pour le moment, il serait dangereux d'exiger davantage. Il fit semblant d'hésiter, puis sourit en haussant ses grasses épaules.

– C'est bien parce que c'est vous, monsieur Jaffe ! Marché conclu, fit-il. Je serai obligé d'avancer la différence, mais pour vous je vais le faire.

– Vous aurez intérêt, dit Jaffe, d'un ton menaçant. N'oubliez pas, si je suis pris, vous l'êtes aussi.

– Il n'en est pas question.

– Eh bien, à vous de jouer !

Il y eut un silence.

– Quels sont les projets ? reprit Jaffe.

– Je vais me sauver maintenant et mettre les choses au point, répondit Blackie. (Il massa doucement son épaule douloureuse.) Soyez prêt pour le départ, après-demain. Je viendrai ici à onze heures et vous prendrai avec ma voiture ou alors, ce sera mon frère. Vous serez conduit à un endroit qu'on aura déterminé d'avance et où l'hélicoptère peut se poser sans danger. Ici, c'est trop près du poste de police. Vous avez compris ?

Jaffe opina.

– Vous emmenez Nhan ?

– Oui.

– Eh bien, c'est d'accord – ici, jeudi soir, à onze heures, et avec Nhan.

Blackie observa le grand Américain qui descendait de voiture, puis il embraya.

– Je compte sur vous, dit encore Jaffe, en se baissant pour regarder Blackie par la portière. Et n'oubliez pas : notre sort est lié.

Blackie eut une impression de malaise. Il se mit à regretter de s'être mêlé à cette affaire. Elle pouvait mal tourner. Il se souvint des paroles de son frère au sujet du peloton d'exécution et sentit la sueur froide de la peur couler sur son visage.

– Tout ira bien, répondit-il. Vous pouvez me faire confiance.

Il sortit en marche arrière par le portail du temple, fit tourner la voiture et prit le sentier débouchant sur la grand-route.

L'agent Ding-Buong-Khun, arrivé hors d'haleine, quelques minutes plus tôt, s'était allongé dans l'herbe haute, sa bicyclette couchée près de lui, derrière un bouquet de jeunes bambous. Il vit la voiture de Blackie tourner à droite, en atteignant la grand-route, et filer rapidement vers Saigon. Khun savait que, cinq kilomètres plus loin, un autre agent attendait sur la route pour reprendre la filature de Blackie et le suivre jusqu'au poste de police. Il porta ses regards vers le temple, en se demandant ce que Blackie avait pu faire parmi ces vieilles ruines. Il songea à y aller, mais se dit que, sans lampe électrique, il n'allait rien distinguer et décida de faire son inspection dans la matinée.

Comme il allait se relever, son oreille fine perçut un bruit. Il s'aplatit dans l'herbe et regarda vers le temple.

Jaffe, qui ne se doutait pas qu'il était surveillé, sortit par le portail du temple et s'arrêta, cherchant à se rappeler où il avait laissé sa bicyclette. La nuit était noire, de rares étoiles sans éclat cloutaient le ciel, et la lune se cachait derrière un épais rideau de nuages.

« Encore deux jours, pensait Jaffe, puis Hong-Kong ! » Il était maintenant convaincu d'avoir fait assez peur à Blackie pour l'obliger à filer doux, mais il se tourmentait au sujet des diamants qu'il avait remis à Blackie. Avant de lui donner un autre dollar, il ferait estimer les pierres restantes. Il n'allait pas permettre à Blackie de le filouter.

Sans réfléchir, il sortit son paquet de cigarettes et en alluma une.

Khun aux aguets, vit la flamme minuscule de l'allumette. Il distingua la silhouette massive de Jaffe profilée sur le ciel et ses lèvres épaisses s'entrouvrirent en une grimace satisfaite.

Il glissa sa main vers son étui à revolver, en souleva la patte d'une chiquenaude et saisit la crosse de l'arme.

Au poste de police, le sergent lui avait donné ses ordres stricts :

« Cet homme est armé et dangereux. Vous avez pour consigne de le tuer sans sommations. »

Le revolver sortit facilement de l'étui. Khun le pointa et visa le long du canon. C'était un coup difficile, à soixante mètres au moins, avec une cible sombre dans la nuit. Khun n'avait jamais été très habile au tir.

Il s'avança en rampant comme un serpent, dans l'herbe rude et épaisse, soulevant sa tête juste assez pour distinguer Jaffe.

Celui-ci, cependant, pensait à Nhan. Vers la fin de la semaine, ils seraient ensemble à Hong-Kong. Ils loueraient l'un des plus beaux appartements de l'hôtel Peninsula. Ils prendraient leur premier repas au Parisian Grill. « Des crevettes royales, rêvait-il en souriant. C'est ce qui se fait de mieux à Hong-Kong.

Il emplît ses poumons de fumée. Allons, où avait-il donc laissé cette sacrée bicyclette ? Il avança dans l'herbe dure, et au même moment, Khun, qui s'était rapproché d'une trentaine de mètres, leva, une fois de plus, son pistolet.

« Il est préférable d'attendre que la cible s'immobilise », avait dit le sergent instructeur. Aussi Khun se remit-il à glisser dans l'herbe pour rattraper l'avance de Jaffe.

Jaffe trouva sa bicyclette dans l'herbe haute et se baissa pour la ramasser. Comme il se redressait, Khun aperçut la bicyclette et comprit que, dans un instant, sa chance serait passée. Il visa rapidement et tira.

Jaffe enfourchait sa bicyclette lorsque le coup partit. Pour Khun, ce fut une performance, compte tenu de son agitation et du peu de soin avec lequel il avait visé.

Quelque chose passa en sifflant devant la figure de Jaffe, si près qu'il eut une sensation de brûlure. La lueur avait semblé provenir d'un point très peu éloigné et la détonation avait déchiré le silence de la nuit.

Instinctivement, Jaffe se jeta en arrière, perdit l'équilibre et s'étala dans l'herbe, les jambes emmêlées dans la bicyclette.

Khun fut ravi de son succès. Il avait vu Jaffe tomber. Il ne distinguait plus sa forme dans l'herbe, mais il était certain de l'avoir touché. Mais il fallait se rendre compte s'il l'avait tué ou non.

Jaffe commença par se dégager de la bicyclette et voulut se relever, mais se ravisa à temps. Le tireur devait se trouver à une trentaine de mètres, couche dans l'herbe. S'il bougeait, l'autre tirerait de nouveau et, cette fois, la balle ne le manquerait peut-être pas.

Très lentement, avec mille précautions, il porta la main à sa poche revolver, en tira son arme et rabattit le cran de sûreté. Son cœur battait à grands coups, et son souffle était oppressé.

Khun resta immobile, le pistolet braqué sur le point où il avait vu Jaffe quelques instants plus tôt. Une idée lui était soudain venue qui avait sapé sa belle assurance. Une sueur froide couvrit son front. Et si le grand gaiMard sur qui il venait de tirer n'était pas l'Américain Jaffe ? Il avait décidé trop vite que la puissante silhouette masculine qui s'était découpée sur le ciel ne pouvait être que celle de l'Américain recherché. Mais il s'était peut-être trompé... Ce pouvait être celle d'un autre Américain...

Jaffe leva lentement la tête et scruta l'obscurité. Il ne voyait que l'herbe haute et de rares buissons. Il écouta, tout en se demandant qui avait bien pu lui tirer dessus.

Après avoir prêté l'oreille un bon moment sans rien entendre que sa propre respiration précipitée et les chocs de son cœur, il perçut un léger bruit. On aurait dit que quelqu'un se glissait à travers l'herbe.

Khun avait décidé de se rendre compte. Il n'était pas sûr que l'homme fût mort. Il pouvait n'être que légèrement blessé. Si c'était bien Jaffe, Khun savait qu'il serait armé. Aussi, se garda-t-il de se lever.

Mais Jaffe l'aperçut. L'uniforme blanc faisait une tâche claire sur le fond noir de l'herbe. L'homme avançait en rampant et n'était qu'à une quinzaine de mètres de lui.

Khun repéra aussi Jaffe. Maintenant, sa chemise kaki était également visible sur l'herbe sombre. Il s'arrêta et regarda la silhouette confuse de l'homme à terre, guettant un mouvement, son pistolet braqué à bout de bras, le visage inondé de sueur.

Jaffe distinguait à peine le pistolet de Khun, mais il devinait qu'il était pointé sur lui.

« Il ne sait pas si je suis vivant ou mort, pensa-t-il en s'efforçant de dominer sa panique. Il va encore tirer sans doute, avant de s'approcher davantage. Si je fais le moindre mouvement, il tire ! Et même si je ne bouge pas, il peut faire feu. »

Il serrait son pistolet le long de son corps. Khun, couché à plat ventre dans l'herbe, était devenu une cible presque impossible à atteindre. Et Jaffe savait qu'il ne devait surtout pas le manquer. Il commença à lever son arme centimètre par centimètre.

Khun, étendu dans l'herbe, ne quittait pas des yeux l'homme couché à près de quinze mètres de lui. Il ne savait que faire. Il aurait voulu tirer sur cette forme vague, mais le bon sens le lui interdisait ; si ce n'était pas Jaffe, il risquait de passer en jugement pour meurtre.

Il restait donc là, indécis. Les minutes s'écoulaient. Jaffe l'observait. Il avait levé son pistolet et le tenait braqué sur la casquette d'uniforme qu'il distinguait à peine sur le ciel sombre, mais le coup était difficile et il préférait attendre.

Après un temps qui lui sembla interminable – en réalité cinq minutes seulement s'étaient écoulées – Khun commença à se détendre. Il croyait maintenant que l'homme était mort. Un blessé grave ne pouvait rester immobile aussi longtemps. Il lui fallait donc vérifier si c'était bien Jaffe. Aiguillonné par la panique, il se mit d'abord à genoux, puis se redressa et s'avança avec précaution vers l'homme.

Jaffe releva le canon de son arme, sans l'éloigner de lui, pour que l'adversaire ne puisse le voir se détacher sur le ciel, et quand Khun ne fut qu'à cinq mètres, il appuya doucement sur la détente.

Le percuteur s'abattit avec un claquement sonore, mais le coup ne partit pas. La cartouche vieille de trois ans avait trahi Jaffe.

Khun entendit le dé clic et fit un bond de côté, la respiration coupée. Une forme colossale se dressa, plongea sur lui. Alors il fit feu au jugé.

La balle effleura le bras de Jaffe. Il en sentit la douleur cuisante, mais son élan n'en fut pas arrêté pour autant. Et Khun n'eut plus le loisir de tirer, car les bras de Jaffe s'étaient refermés sur ses jambes maigres et son épaule le heurta au bas-ventre. Khun eut l'impression d'avoir été renversé par un taureau furieux. Il fut projeté en l'air et pressa une

fois de plus sur la détente, mais la balle se perdit en sifflant dans le ciel obscur. La lueur du coup de feu aveugla momentanément Jaffe.

Les deux adversaires roulèrent dans l'herbe. Le pistolet échappa de la main de Khun. Une douleur atroce le transperça et il hurla de terreur. Jaffe le frappa à la tempe et le petit homme, assommé, eut un sursaut et retomba comme une loque.

Jaffe se pencha sur lui, haletant, les mains posées légèrement sur la gorge de Khun, prêtes à étouffer un second cri. Khun marmonna en vietnamien quelques mots dont Jaffe ne comprit pas le sens. Puis un curieux râle s'échappa de ses lèvres, semblable au bruissement de feuilles sèches. Les cheveux de Jaffe se hérissèrent et il vit la tête de Khun basculer sur le côté. Il comprit qu'il était mort.

Pendant quelques minutes, Jaffe resta à genoux, penché sur le petit homme, trop bouleversé pour bouger. Enfin, avec effort, il se releva.

« Encore un mort ! pensa-t-il. Ces petits bonshommes sont fragiles comme des allumettes. J'ai encore dû lui briser la colonne vertébrale. Eh bien, au moins, c'était là un cas de légitime défense. Si je ne lui avais pas sauté dessus, il m'aurait abattu. »

« Que dois-je faire maintenant ? se demanda-t-il. Si l'on trouve le corps ici, le temple sera gardé. Or, Blackie revient dans deux jours. Il faut donc enlever le corps de là... »

D'un pas raide, l'oreille aux aguets, il revint vers sa bicyclette. Pendant plusieurs secondes, il chercha à tâtons son arme, puis, l'ayant trouvée, il la fourra dans sa poche. Ce pistolet, décidément, ne valait rien.

Il redressa sa bicyclette et la poussa jusqu'au corps de Khun. Sans trop de peine, il hissa le cadavre sur son épaule, puis, poussant la machine à la main, il s'avança à travers l'herbe rude vers la grand-route.

Juste avant de l'atteindre, il trouva la bicyclette de Khun. Il ne pouvait la laisser là. Il posa le corps en équilibre sur son épaule et repartit, poussant les deux machines, une à chaque main. Sur la route, il enfourcha sa bicyclette et se mit à pédaler en tenant l'autre par le guidon.

« Il ne manquerait plus que je rencontre quelqu'un, songeait-il. Ça serait le bouquet !

Mais il ne rencontra personne. Après avoir parcouru six ou sept kilomètres, il jeta le corps de Khun dans un fossé et fit tomber la bicyclette par-dessus.

Mais, avant de reprendre son chemin, il prit le revolver du mort et sa

cartouchière.

Tout en pédalant vers Thudaumot, il se mit à espérer que la police verrait dans la mort du bonhomme un nouvel attentat du Viet-minh.

Blackie Lee fut de retour au club à une heure moins vingt du matin. Il gara sa voiture, en descendit et resta immobile, un moment, à respirer l'air chaud et vicié.

Rien ne bougeait dans la rue. Trois pousse-pousse étaient arrêtés le long du trottoir. Les trois coureurs dormaient dans leur véhicule. Les éclairages au néon, à la façade du club, étaient éteints, comme tous les soirs après minuit. En contemplant l'immeuble obscur, Blackie eut un sourire. A Hong-Kong, ces lumières flamboyaient jusqu'au jour. Il n'y avait pas à Hong-Kong de couvre-feu pour paralyser les affaires.

Il s'avança vers le club, mais s'arrêta en voyant une silhouette vague sortir de l'entrée obscure, et s'avancer vers lui. Il reconnut le chapeau mexicain aux bords raides que portait toujours Yo-yo et il eut une grimace d'impatience.

Yo-yo le rejoignit.

– Bonsoir, monsieur Blackie, dit-il. Je voulais vous parler.

– Une autre fois, répondit Blackie sèchement. Il est tard. T'as qu'à passer demain.

Il traversa la rue vers la porte du club, fouillant dans sa poche pour trouver ses clés.

Yo-yo le suivit.

– Ça ne peut pas attendre jusqu'à demain, monsieur Blackie. Je voulais un conseil. C'est au sujet de l'Américain... de Jaffe.

Blackie, saisi, eut du mal à réprimer un haut-le corps. Mais déjà son esprit était en éveil. Quel idiot il avait été ! Comment avait-il pu oublier qu'il avait fait suivre Nhan par Yo-yo ! Maintenant, ce petit salopard savait où Jaffe se cachait ! Et il avait dû apprendre par les journaux qu'on offrait une récompense.

– Jaffe ? fit-il en tournant vers Yo-yo sa figure ronde et impassible. Qui c'est, Jaffe ?

– L'Américain qui a été enlevé, monsieur Blackie, répliqua Yo-yo, sardonique.

Blackie hésita, puis dit :

– Tu ferais mieux de monter.

Il fit signe à Yo-yo de passer devant.

Tout en suivant Yo-yo dans l'escalier, Blackie sentait se dissiper sa bonne humeur. « Si ce misérable, sachant ce qu'il sait, a fait des déductions il est foutu de démolir tous nos plans. »

Une seule lampe était restée allumée dans le dancing. Elle éclairait la caisse, où Yu-lan vérifiait la recette. La caisse était ouverte d'argent. Yu-lan leva la tête en entendant les deux hommes. Quand elle reconnut Yo-yo, elle sursauta.

Blackie ne prononça pas un mot. Il poursuivit son chemin jusqu'à son bureau, suivi de Yo-yo, qui s'était arrêté un instant pour regarder, l'œil rond, l'argent étalé sur la caisse.

Dans son cabinet de travail, Blackie prit place derrière le bureau. Yo-yo resta debout devant lui, mordillant la mince jugulaire de cuir de son chapeau.

– Alors ? Qu'est-ce que c'est ? dit Blackie.

– On offre vingt mille piastres à qui donnera des renseignements sur l'Américain, répondit Yo-yo. Je sais qu'il n'a pas été enlevé et je sais aussi où il est. Mais j'ai préféré vous en parler d'abord.

– Qu'est-ce qui te fait penser que j'ai quelque chose à voir dans cette histoire ?

Yo-yo gratta une tâche de graisse sur sa veste.

– C'est pas le cas ? fit-il, sans regarder Blackie. En tout cas, Jaffe, c'est le type que j'ai vu dans la villa de Thudaumot. Celui auquel Nhan a rendu visite.

– Comment le sais-tu ?

Yo-yo releva la tête et ses lèvres épaisses s'ouvrirent dans un ricanement moqueur.

– Je le sais, monsieur Blackie. Et j'ai préféré venir vous voir d'abord. Vous avez toujours été bon pour moi, alors j'ai pas voulu vous causer d'ennuis.

Blackie avait la respiration oppressée. Son cœur se crispait de peur, mais son visage restait impassible.

– Pourquoi aurais-je des ennuis ?

Yo-yo haussa les épaules. Il ne répondit rien.

Pour gagner du temps, Blackie alluma une cigarette, puis, d'une pichenette, il fit voler l'allumette.

– J'aime autant que tu n'aïles pas à la police, dit-il enfin. Et c'est à la gosse que je pense. J'essaie toujours de m'arranger pour que mes filles

ne se fassent pas embringuer dans une sale histoire.

Le sourire de Yo-yo s'élargit.

– Je le sais bien, monsieur Blackie.

– Alors, d'accord. Tu laisses la police tranquille et pas un mot sur toute affaire. Les mouchards ne sont pas particulièrement bien vus ici.

Yo-yo approuva d'un signe de tête.

Il y eut un silence.

– Il est temps que tu te mettes à travailler sérieusement, reprit enfin Blackie. Viens me voir demain. Je te trouverai un boulot. Quelque chose de bien.

De la main, il fit un geste de congédiement.

Yo-yo ne bougea pas.

– Et pour la récompense, monsieur Blackie ?

Va falloir que je la lui lâche, pensa Blackie, mais je n'ai pas fini de casquer. Quand il aura dépensé son fric, il reviendra en réclamer encore. Je vais avoir ce petit salaud sur le dos maintenant. »

– Compte pas sur la police pour te donner quelque chose, fit-il. On t'écouterait, mais on ne te paiera pas la récompense. Tu le sais aussi bien que moi.

– Je crois que si, monsieur Blackie, dit Yo-yo. Et j'ai besoin de ce fric. J'ai pensé que vous voudriez bien me le donner.

– Je te donnerai du travail, répliqua Blackie d'une voix ferme qui ne laissait pas deviner son trouble intérieur. Tu devrais avoir une occupation stable, à ton âge.

– Je n'en veux pas, monsieur Blackie, protesta Yo-yo. (Sa voix devenait dure.) Je veux vingt mille piastres.

Blackie le dévisagea longuement, puis il se leva.

– Attends-moi ici, dit-il, et ne touche à rien.

Il sortit, refermant la porte derrière lui, et se dirigea vers son appartement, au fond du club sans prêter attention à Yu-lan qui, du fond de la salle, le regardait d'un œil anxieux. Il entra dans la chambre de Charlie.

Une veilleuse à la flamme vacillante était placée sur une étagère, éclairant la grande photo du père de Blackie et de Charlie. A sa lumière, Blackie pouvait distinguer son frère endormi sur un divan.

Quand Blackie eut fermé la porte, Charlie ouvrit les yeux et se

redressa.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

A voix basse, Blackie lui fit part de son entretien avec Jaffe.

– Il a les diamants, dit-il. Il m'en a donné un autre.

Charlie tendit la main et Blackie lui remit le diamant dans son tortillon de papier. Charlie examina la pierre, en opinant du chef.

– C'est encore un des miens, fit-il. Il est d'accord pour le prix ?

– Oui.

– Je vais partir demain matin par l'avion de Phnom-Penh.

– Mais l'affaire se complique, dit Blackie, qui mit Charlie au courant de la démarche de Yo-yo.

– Ce sont des choses qui arrivent, remarqua Charlie avec philosophie. Faut lui donner le fric. Bien entendu, il viendra en réclamer d'autre. Quand on aura les diams, il va falloir s'occuper de lui. Mais pas avant.

– C'est tout à fait mon avis. Parfait. Je vais régler ça.

– Tu crois qu'il ira quand même à la police ? Des fois qu'il chercherait à toucher la prime deux fois...

– Non, il ne le fera pas, affirma Blackie. La police en sait trop long sur son compte. A mon avis, elle lui donnera peau de balle, il le sait aussi bien que moi.

Charlie approuva d'un signe de tête.

– Alors, paie-le.

CHAPITRE XII

Nhan avait passé une mauvaise nuit, peuplée de cauchemars.

Dès que ses trois frères furent partis pour l'école, et sans attendre le lever de son oncle, elle prit un pousse-pousse et se fit conduire au tombeau du maréchal Le-Van-Duyet. A l'entrée, elle acheta un assortiment de légumes et de fruits à titre d'offrande, puis, dans le temple, elle déposa ses achats sur une longue table où, déjà, s'accumulaient les dons.

Elle pria un moment à genoux, puis, un peu apaisée, acheta deux cierges qu'elle alluma et piqua sur le chandelier déjà surchargé.

Ensuite, se remettant à genoux, elle prit un tube contenant un certain nombre de fines baguettes de bois qui portaient chacune un numéro. Très doucement, elle se mit à agiter le tube des deux mains pour en faire tomber une sur les dalles. La baguette portait le nombre 16. Elle s'approcha alors d'un casier numéroté accroché au mur et sortit du compartiment 16 une bande de papier rose.

Elle remit cette bande à un vieillard assis devant le portail. C'était l'un des cinq « devins » affectés au temple. Il lut l'horoscope imprimé, puis regarda fixement Nhan pendant plusieurs minutes. C'était le meilleur et aussi le plus âgé des devins, et Nhan avait une grande confiance en lui.

Il lui conseilla d'être très prudente pendant les deux jours qui allaient suivre. Ces deux jours, expliqua-t-il, étaient les plus critiques de son existence. Une fois passée cette période, elle n'aurait plus rien à craindre, mais pour le moment, il valait mieux qu'elle rentrât chez elle, pour prier, prier sans cesse, jusqu'à ce que les deux jours soient écoulés.

Mais, au lieu de regagner son appartement, Nhan prit le car de neuf heures pour Thudaumot. Elle avait le désir pressant de retrouver Steve, d'être dans ses bras. Il pouvait lui apporter plus de consolations et d'espoir que la prière.

Comme le car quittait le Marché central pour Thudaumot, le

lieutenant Hambleby arrivait à son bureau. Il trouva sur sa table plusieurs dossiers et la demande d'un rapport détaillé sur des vols de denrées alimentaires à l'Ambassade. Le rapport et les dossiers allaient l'absorber complètement pendant au moins deux jours. Comme il se mettait au travail, il se rappela qu'il aurait dû passer au tombeau du Maréchal Le-Van-Duyet pour parler à l'oncle de Nhan Lee Chaung.

« Tant pis, je ne puis tout faire à la fois, se dit-il. J'en parlerai à Ngoc-Linh et il s'en chargera. »

Ce ne fut qu'à onze heures, quand sa secrétaire lui apporta une tasse de café, qu'il interrompit son travail pour téléphoner à l'inspecteur.

– Votre théorie suivant laquelle Jaffe était un dépravé est une belle fumisterie, dit Hambleby, lorsque l'inspecteur lui eut répondu. J'ai parlé à ses amis et n'ai trouvé aucune preuve qu'il fût pédéraste ou coureur de filles. D'ailleurs, il avait une maîtresse attirée. Vous feriez bien de l'interroger. Elle vous répondra que son ami était tout ce qu'il y a de normal.

L'inspecteur écoutait, exaspéré, les yeux à moitié clos.

– Si je pouvais trouver la fille en question, lieutenant, fit-il, dominant son irritation, je l'interrogerais sans doute, mais je ne connais pas son nom et ne parviens pas à le découvrir.

Hambleby eut un sourire.

– Vous m'étonnez, inspecteur. Je n'ai eu aucune peine à apprendre son identité. Je la tiens de cette poule chinoise chez qui se trouvait Wade. C'était, ma foi, très simple.

L'inspecteur se pencha en avant, serrant le téléphone dans sa main.

– Qui c'est ?

– C'est une entraîneuse du Paradise Club, répondit Hambleby, qui s'appelle Nhan Lee Chaung. J'ignore où elle habite, mais son oncle est un devin au tombeau du maréchal Le-Van-Duyet. Il vous dira où l'on peut la trouver.

L'inspecteur respira profondément.

– Merci, lieutenant, je suivrai vos conseils.

Il raccrocha et resta immobile un long moment, les yeux dans le vide. Enfin il décrocha de nouveau le téléphone et appela le colonel Ondinh-Khuc. Il annonça qu'il connaissait maintenant le nom de la maîtresse de Jaffe.

– Je l'interrogerai moi-même, répondit le colonel, d'une voix rude. Appréhendez-la sans attirer l'attention du voisinage et amenez-la-moi

tout de suite.

L'inspecteur eut vite fait de trouver l'adresse de Nhan, car, au quartier général, il y avait la liste de toutes les entraîneuses. Avec deux agents en civil, l'inspecteur se rendit donc en voiture à la maison de Nhan. Il laissa la voiture au coin de la rue, et s'en fut vers l'immeuble avec l'un de ses hommes.

Ce fut la mère de Nhan qui lui ouvrit.

Elle déclara que sa fille était sortie, qu'elle ne savait pas où elle était allée, mais qu'elle serait sans doute de retour vers midi, sinon certainement à six heures.

L'inspecteur laissa son subordonné dans l'appartement, avec ordre d'attendre l'arrivée de Nhan et de ne laisser la mère sortir sous aucun prétexte jusqu'au retour de sa fille.

Une fois l'inspecteur parti, l'agent s'assit sur le banc proche de la porte et alluma une cigarette. Quant à la mère de Nhan, elle s'accroupit sur le sol et le regarda avec effroi. Au bout d'un moment, il en eut assez de fumer. Il ferma la porte à clé et se mit à examiner l'appartement, ouvrant et fermant placards et tiroirs et retournant leur contenu, sous l'œil affolé de la mère.

Jaffe fut surpris et ravi en voyant arriver Nhan. Mais il lui trouva l'air fatigué et, en l'embrassant, il la sentit nerveuse. Il la conduisit vers le lit, s'assit et l'attira près de lui, le bras autour de ses épaules. Il lui raconta sa conversation avec Blackie sans parler de l'agent.

– Nous partons demain soir, dit-il. Après-demain matin, nous serons à Hong-Kong.

Nhan hésita avant de répondre.

– On ne pourrait pas attendre deux jours, Steve ? Ça vaudrait mieux. J'ai consulté le devin ce matin et il m'a dit que les deux jours qui viennent ne me seront pas propices. Je t'en prie, attendons un peu. Dans deux jours, tout ira bien.

Elle le regarda avec anxiété, croyant qu'il allait se fâcher, mais il lui sourit.

– Voyons, Nhan, si tu veux être une vraie Américaine, il faut oublier tes superstitions. Et toutes ces bêtises ne sont que superstitions. Les prédictions des devins sont bonnes pour les petites entraîneuses vietnamiennes, mais pas pour une Américaine.

– Je comprends, répondit Nhan d'une voix faible.

Elle voulait tant que Steve soit content d'elle, qu'il ait d'elle une bonne

opinion. Mais, au même instant, elle eut la certitude qu'elle ne verrait jamais Hong-Kong. Le devin ne lui avait-il pas prédit que les deux jours suivants seraient les plus critiques de sa vie ?

Elle demanda :

– On ne peut vraiment pas attendre un peu ?

– Non. Tout est organisé, coupa Jaffe. Mais surtout ne te tracasse pas ! Tout va très bien marcher.

Il se laissa tomber en travers du lit, l'entraînant avec lui, et se mit à l'embrasser.

Nhan, les yeux fermés, voulut s'abandonner aux caresses, mais son esprit se débattait, telle une souris sous la griffe d'un chat.

– Ecoute, pourquoi tu ne resterais pas ici avec moi ? proposa Jaffe. T'as pas besoin de retourner à Saïgon. Nous partirons ensemble demain soir. Alors, tu restes ?

Il se souleva sur un coude et se pencha au-dessus d'elle, passant doucement le doigt sur l'aile de son nez, effleurant ses lèvres et remontant le long de sa joue.

– Je ne peux pas rester, répondit-elle, en secouant la tête. Je dois préparer ma mère à l'idée de mon départ. J'ai encore beaucoup de choses à faire. Il faut que je fasse mes bagages et je ne pourrais pas partir sans dire adieu à mes frères.

Les familles ! pensa Jaffe avec irritation. C'est comme un boulet au pied d'un homme qui veut courir.

Il haussa les épaules, sans pouvoir cacher son irritation.

– Bon, très bien, puisque c'est ta famille ! Blackie viendra te chercher à ton appartement demain soir, à dix heures. Il t'amènera ici. Tout est organisé.

– Je serai prête, répondit Nhan.

– On se retrouvera au temple désaffecté à onze heures, ensuite on ira en voiture à un endroit où l'hélicoptère pourra se poser. Une fois à Kratie, nous serons sauvés.

Toujours tourmentée par son pressentiment, elle prit tendrement le visage de Jaffe entre ses mains, et lui dit en souriant :

– Tu ne veux pas qu'on fasse l'amour, Steve ? Maintenant... Ce sera la dernière fois. (Elle s'interrompit.) Du moins, avant qu'on soit à Hong-Kong.

Il la regarda, déconcerté.

– Tu as toujours peur, n'est-ce pas ? fit-il tout en déboutonnant la tunique de Nhan. Il ne faut pas. Ça va très bien marcher. Je le sais. Fais-moi confiance.

Elle se donna à lui comme jamais elle ne l'avait fait. C'était comme si, désespérément, elle cherchait à lui exprimer son amour, afin de lui laisser un souvenir ineffaçable, au cours des années à venir, qu'il allait vivre sans elle.

Tandis que Nhan roulait vers Thudaumot et que le lieutenant Hambleby parlait au téléphone avec l'inspecteur Ngoc-Linh, Blackie conduisait son frère à l'aéroport de Saigon.

Charlie avait eu la chance d'obtenir une place dans le Dakota pour Phnom-Penh à dix heures. Il avait déjà envoyé un télégramme à Lee Watkins, le pilote des contrebandiers de l'opium, pour lui demander de l'attendre à l'aéroport de Phnom-Penh.

Dans la grosse voiture américaine, les deux frères, silencieux, réfléchissaient intensément.

Ce fut Blackie qui parla enfin :

– Watkins doit connaître un terrain où l'atterrissage serait possible. Il faut que ce soit près de Thudau-mot. Je n'ai pas envie de faire un long parcours avec Jaffe dans la bagnole. C'est trop dangereux.

Charlie approuva d'un signe de tête.

– Je verrai ça. (Il se tut comme Blackie ralentissait pour doubler un attelage de buffles, et reprit dès qu'il eut accéléré.) Mais il s'agit de décider, maintenant, comment on va faire pour soulever les diams à l'Américain quand il aura quitté le pays.

– J'y ai réfléchi, répondit Blackie. Je ne pense pas que ce serait prudent de le laisser aller jusqu'à Hong-Kong avec les pierres. On aurait plus de chances à Kratie.

Charlie réfléchit et se dit que Blackie avait raison. Ce serait presque impossible de rafler les diamants à Jaffe, une fois à Hong-Kong, mais à Kratie, ce serait encore faisable.

– Oui. Une fois les pierres sorties du Vietnam, ça peut s'arranger. Après avoir vu Watkins, je pourrais embaucher quelques types qui se chargeront de lui.

Blackie avait ruminé le problème au cours des premières heures de la matinée et il avait trouvé la solution. Mais il hésitait à en faire part à son frère. Après un long silence, il se décida enfin :

– On ne peut pas faire confiance à des étrangers dans cette affaire,

Charlie. Ils seraient fichus de voler les diamants. J'aimerais mieux que tu accompagnes Jaffe à Kratie. (Il fit une pause.) C'est toi qui lui faucheras ses cailloux.

Charlie fit une grimace.

– T'es plus jeune et plus fort que moi, Blackie, objecta-t-il. Ce serait donc plutôt à toi.

– J'y ai pensé aussi, répondit Blackie, mais il y a trop de complications. Comment reviendrais-je ici ? Ce serait demander à Watkins de faire un deuxième voyage. Et moi, je n'ai pas de visa cambodgien. Toi, tu en as un. Et puis, il faudrait que j'aille jusqu'à Hong-Kong avec les diamants. Non, Charlie, ça m'embête pour toi, mais il faut que tu t'en charges.

– Cet Américain est dangereux, fit observer Charlie, mal à l'aise. Je pourrais rater mon coup.

– J'y ai pensé aussi, fit Blackie. Il ne faut rien laisser au hasard avec lui. Voici comment je vois l'opération. Tu expliqueras à l'Américain qu'on va le déposer juste en dehors de Kratie et qu'une voiture l'attendra pour le conduire à l'aérodrome où il prendra l'avion de Hong-Kong. Tu t'arrangeras donc avec Watkins pour qu'il atterrisse en un coin désert, et pour qu'une voiture soit à ta disposition. Il te faudra aussi un flingue avec un silencieux. Quand Watkins sera parti, tu emmèneras Jaffe vers la voiture. Il faudrait que ça se passe sur la route, à peu de distance du point d'atterrissage. Tu feras marcher Jaffe devant toi et tu l'abattras le moment venu. Nous ne pouvons courir de risques, Charlie. Il y a deux millions de dollars en jeu. Si tu le braques avec ton pétard, et que tu essaies de lui faucher les glaçons rien ne dit qu'il n'aura pas le dessus. Je ne dis pas que mon plan est parfait, mais on n'a pas le choix. Quand tu auras liquidé Jaffe, tu prendras les pierres, tu monteras en voiture et tu expliqueras au chauffeur que ton passager a été empêché.

Charlie médita sur le projet de son frère. Ce ne serait pas son premier meurtre. Quinze ans auparavant, il avait assassiné une femme qui le faisait chanter. Il avait commis ce crime sans le moindre scrupule. Il s'était rendu un soir tard à l'appartement de sa victime, comme pour lui remettre son tribut mensuel. Il l'avait assommée d'un coup à la nuque, puis, après l'avoir déshabillée, il l'avait noyée dans sa baignoire. La police conclut qu'elle avait glissé, s'était heurté la tête aux robinets et s'était noyée.

L'idée d'assassiner Jaffe ne troublait nullement Charlie. Il était prêt à

tout pour gagner deux millions de dollars américains, mais il n'était plus le même homme qu'il y a quinze ans. Ses nerfs n'étaient plus aussi solides. La perspective de se balader dans la nuit à travers la jungle, avec un individu aussi dangereux que Jaffe lui nouait les entrailles. Si Jaffe concevait des soupçons et tirait le premier, il ne le manquerait pas, et Charlie n'avait aucune envie de mourir. Un plan moins hasardeux aurait bien mieux fait son affaire.

– On oublie la fille, dit-il. Elle sera avec lui.

– Je ne l'ai pas oubliée, répondit Blackie. (De propos délibéré, il avait évité de parler de Nhan. Il voulait habituer son frère à l'idée d'un meurtre.) Il faut la liquider aussi. Désolé, Charlie, mais à mon avis l'Américain ne voudra pas partir sans elle. J'ai pensé qu'on pourrait empêcher la môme de le rejoindre, mais, à la réflexion, c'est trop dangereux. Il est fichu de renoncer à fuir si elle ne l'accompagne pas. On est donc obligé de s'en débarrasser.

« Deux crimes ! » songea Charlie dont le corps était moite de sueur.

Il imagina la scène : Jaffe et la jeune fille marchant devant lui. Il sort le pistolet et abat Jaffe d'une balle dans le dos. Jaffe s'écroule. Il n'est peut-être pas mort, mais au moins il est réduit à l'impuissance. Mais que fait la fille ? Elle peut s'enfuir dans la nuit... Si elle se met à courir, sans lui donner le temps de braquer l'arme, elle a une chance de lui échapper. Et le voilà dans un beau pétrin !

Comme s'il lisait dans ses pensées, Blackie ajouta doucement :

– Elle aime l'Américain. Quand il tombera, elle se jettera sur lui. Le second coup sera facile, Charlie.

– J'ai idée que t'as tout prévu, remarqua Charlie d'un ton amer. Il fut un temps où c'était moi, le cerveau de la famille.

Blackie ne répondit pas. Tout dépendait maintenant de la bonne volonté de Charlie. Lui-même appréhendait d'avoir à tuer, mais il savait que son frère avait déjà un crime sur la conscience. Lui, Blackie, se sentait incapable de tirer sur Jaffe et sur Nhan. Mais Charlie n'avait pas ces scrupules, il était impitoyable et Blackie lui enviait sa nature.

Ils arrivaient en vue de l'aéroport.

– C'est trop unilatéral, ton truc, dit Charlie. Toi, Blackie, tu ne t'exposes pas et c'est moi qui fais tout le travail et qui prends tous les risques. Quand on aura retrouvé les cadavres, Watkins devinera que je suis le meurtrier. Il serait foutu de me faire chanter.

– Tu peux en faire autant, dit Blackie. Il risque dix ans de taule pour introduire de l'opium en contrebande à Bangkok. T'en fais donc pas

pour Watkins.

– Il y a aussi le chauffeur.

– Arrange-toi avec Watkins pour qu'il envoie l'un de ses hommes. Comme ça, t'auras rien à craindre.

Charlie haussa les épaules. Il était prêt à accepter le plan, mais soulevait de propos délibéré une foule d'objections afin de pouvoir obtenir un arrangement plus avantageux.

– Si j'ai toutes ces responsabilités, dit-il, il faut qu'on fasse un nouvel accord pour le partage. Tu ne vas pas empocher la moitié du fric, alors que tu ne prends aucun risque. J'estime, moi, que j'ai droit aux trois quarts de la somme et toi au quart.

Blackie avait pensé que son frère réclamerait des avantages, mais exiger les trois quarts de la somme était, bien entendu, absurde.

– On va être associés, Charlie, répondit-il. On a besoin de ce fric pour monter ensemble, à Hong-Kong, un dancing qui nous rapportera le gros paquet. Maintenant, il va sans dire que tu dois être avantagé, mais ce n'est pas raisonnable d'exiger les trois quarts. J'ai pensé te proposer cinquante mille dollars sur le capital et de partager le reste par moitié.

– Va jusqu'à cent mille, fit Charlie, et on répartira les bénéfices du club à soixante-quarante.

Blackie hésita, puis haussa les épaules. A la place de Charlie, il aurait été plus exigeant encore.

– D'accord, dit-il. C'est entendu comme ça.

Charlie opina de la tête. Il était satisfait.

Comme Blackie stoppait devant l'entrée de l'aéroport, Charlie ajouta :

– Je serai de retour demain matin. N'oublie pas le flingue.

Blackie n'attendit pas que l'avion décolle. Il rentra à Saigon, sans se douter qu'il avait été suivi à l'aéroport par deux inspecteurs de la Sûreté et qu'ils le filaient toujours. Ils virent Blackie rentrer au club. L'un d'eux alla téléphoner à son chef hiérarchique, tandis que l'autre attendait dans la voiture, garée à quelques mètres de l'entrée du club.

L'inspecteur ne repéra pas Yo-yo, accroupi sous un arbre, qui s'amusait à faire monter et descendre la bobine au bout de sa ficelle, tout en surveillant le policier.

Yo-yo avait vu les deux hommes démarrer derrière Blackie et son frère. Il avait vu Blackie revenir seul, toujours suivi par les deux flics.

La situation lui parut curieuse, et, après un moment de réflexion, il se leva et s'en alla vers le club. Il entra, monta l'escalier, traversa la salle de danse et entra sans frapper dans le cabinet de travail de Blackie. Il s'adossa à la porte.

Blackie sirotait un verre de thé. Il leva la tête. En voyant Yo-yo, son visage se figea :

– Qu'y a-t-il ?

– J'ai un renseignement à vendre, dit Yo-yo. Ça vous coûtera cinq mille piastres, mais c'est donné.

– Quel renseignement ?

– Je veux d'abord l'argent.

– Tu peux filer, fit Blackie en posant sa tasse de thé, ou alors je te fous dehors.

Yo-yo eut un gloussement amusé.

– C'est au sujet de la police et de vous, monsieur Blackie. C'est important.

Blackie sentit soudain une main de glace lui serrer le cœur. Il n'hésita pas longtemps. Il sortit son portefeuille, compta cinq mille piastres et les jeta à Yo-yo par-dessus le bureau.

– Qu'est-ce que c'est ?

Yo-yo ramassa les billets.

– Vous êtes filé par deux inspecteurs de la Sûreté, dit-il. Ils vous ont suivi ce matin quand vous êtes parti avec M. Charlie. Ils vous suivaient encore sur le chemin du retour. En ce moment, ils sont dehors, dans leur voiture, une Citroën noire.

Pendant quelques instants, Blackie regarda fixement Yo-yo, puis, sortant de sa transe, il ordonna :

– La prochaine fois que tu viendras ici, tu frapperas d'abord à la porte. Et maintenant, fous le camp !

Yo-yo regarda l'argent dans sa main sale, et fit un clin d'œil à Blackie.

– Y en a qui ont de la chance, y en a qui n'en ont pas. Je suis bien fâché pour vous, monsieur Blackie.

Il sortit.

Dès que la porte se fut refermée, Blackie se leva vivement et s'approcha de la fenêtre. Il jeta un coup d'œil circonspect à travers les persiennes fermées et aperçut la Citroën un peu plus loin dans la rue.

Mais il ne put voir l'homme qui fumait au volant. Une spirale de fumée s'échappait lentement par la portière ouverte de la voiture.

« Qu'est-ce que ça signifie ? se demanda Blackie. Pourquoi me surveillent-ils ? Est-ce qu'on me soupçonne d'être en rapport avec Jaffe ? Ou bien espèrent-ils que je les conduirai à Nhan ? Ou alors, cette filature n'a rien à voir avec Jaffe ? »

Il s'éloigna de la fenêtre et, de son mouchoir, essuya la sueur qui coulait sur son visage. La panique s'empara de lui. Si ce petit salaud de Yo-yo n'avait pas parlé, il serait sorti dans une dizaine de minutes pour se procurer le pistolet et le silencieux. Appréhendé avec ça, il était bon pour deux ans de prison.

Lentement, il revint vers son bureau et s'assit. Il valait mieux pour le moment rester dans le cabinet de travail. Yu-lan pourrait elle aller chercher le pistolet ? Il songea avec envie à Charlie, bien tranquille dans le Dakota qui l'emportait vers Phnom-Penh. Fallait-il l'avertir que la police était alertée ? Il hésita, puis décida d'attendre encore un peu. Ça n'avait, peut-être, rien à voir avec Jaffe. Il était possible qu'il y ait eu des indiscretions au sujet de la petite, affaire de devises qu'il avait réussie quinze jours plus tôt.

Il se leva, se dirigea vers un placard et se versa un whisky bien tassé, puis il revint à son bureau et écrivit rapidement une courte lettre. De son portefeuille il tira plusieurs billets qu'il glissa avec la lettre dans l'enveloppe, qu'il cacheta.

Dans la salle de danse, Yu-lan arrangeait des fleurs.

– Porte cette lettre à Fat Wo, lui dit Blackie. Et prends un panier à provisions. Tu achèteras des fruits et des légumes. Fat Wo te donnera un paquet. Tu le cacheras sous les fruits et les légumes et tu reviendras ici.

– Il y aura quoi, dans ce paquet ? demanda Yu-lan, le regard inquiet.

– Ça ne te regarde pas, fit Blackie. Vas-y tout de suite. C'est très urgent.

Yu-lan hésita, mais voyant que son mari n'était pas d'humeur à tolérer la discussion, elle s'en alla chercher le panier à provisions.

Blackie regagna son cabinet de travail. Il finit son whisky et se sentit moins nerveux. Debout devant la fenêtre, il suivit des yeux Yu-lan qui descendait la rue d'un pas vif, se dirigeant vers le restaurant de Fat Wo. Personne ne la prit en filature. L'homme assis dans la Citroën continua à fumer. Blackie attendit près de la fenêtre. Vingt minutes plus tard, il vit revenir Yu-lan, le panier à provisions rempli de légumes. Il s'avança à sa rencontre dans le vestibule du club quand

elle rentra.

– Tu l’as ? demanda-t-il.

Elle posa le panier, souleva quelques légumes et retira un paquet soigneusement enveloppé dans un papier marron et ficelé.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-elle. Je suis inquiète. Tu es en train de monter une combine... Tu ne veux pas me dire ce que c’est ?

Il prit le paquet.

– Non, répondit-il. Ça ne regarde que les hommes.

Une fois dans son bureau, il ferma et verrouilla la porte, puis ouvrit le paquet. L’automatique calibre 38 avec son long silencieux lui plut. Il vérifia le chargeur, puis enferma l’arme dans son coffre-fort.

« Encore deux jours, pensa-t-il, avant de mettre la main sur les diamants. L’attente va être interminable... » De nouveau, il s’approcha de la fenêtre et glissa un coup d’œil à travers les persiennes. La Citroën était toujours là.

Tandis qu’il observait la voiture et se demandait pourquoi la police s’intéressait à lui, l’inspecteur Ngoc-Linh, debout, devant le bureau du colonel On-dinh-Khuc, rendait compte de la découverte du cadavre de l’agent dans un fossé de la route de Thu-daumot.

Il était trois heures et demie. Le corps de l’agent venait juste d’être trouvé. Il était parti du poste de police, à dix heures et demie du soir, avec mission de suivre la voiture de Blackie Lee et n’avait pas reparu. L’inspecteur hésitait entre deux thèses : l’agent était tombé victime des bandits ou avait été tué par Jaffe.

La mort de l’agent n’intéressait pas le colonel. Le matin même, il avait eu une conversation troublante avec Lam-Than. D’après ce dernier, la fin de sa carrière était proche. L’un de ses espions à la présidence avait rapporté que le groupe ennemi du colonel avait convaincu le président de prendre des mesures contre lui. Vers la fin de la semaine, il ne serait plus le chef de la Sûreté. Il aurait même déjà été révoqué, si son successeur n’avait été à Paris. Rien ne serait fait avant son retour dans trois jours.

Trois jours ! Le colonel réfléchissait tout en écoutant d’une oreille distraite le rapport de l’inspecteur. Si ce bruit était exact, il lui restait seulement trois jours pour s’emparer des diamants et s’enfuir.

– Où est cette entraîneuse ? demanda-t-il. Combien de temps dois-je encore attendre ?

– Elle sera de retour chez elle à six heures, répondit l’inspecteur. A six

heures dix, monsieur, elle sera dans ce bureau.

Le colonel le regarda fixement, ses petits yeux étincelant.

– Je vous considère comme lié par cette promesse, fit-il. Si elle n'est pas ici à six heures dix, vous regretterez d'être venu au monde.

Il y eut un silence, puis l'inspecteur ajouta :

– Cet homme, Blackie Lee, a conduit ce matin son frère à l'aéroport. Le frère en question est parti pour Phnom-Penh. Il a un billet aller et retour et revient ici demain matin. Ces deux hommes savent quelque chose sur Jaffe. Si je puis me permettre de faire une suggestion, je crois qu'il faudrait les arrêter et les interroger.

Le colonel secoua la tête.

– Pas encore, répondit-il. Amenez-moi la fille. Elle me dira ce que je désire savoir. Contentez-vous de m'amener la fille.

CHAPITRE XIII

Nhan s'éveilla après un sommeil profond et sans rêves. Elle resta étendue sans bouger, les yeux fixés au plafond de planches, tout en écoutant le bruit assourdi des pas et les rares voitures qui filaient sur la route.

Il faisait très chaud dans la petite pièce. Elle se sentait somnolente et détendue. Elle tourna la tête pour contempler Steve qui dormait à ses côtés. Puis, tout doucement, afin de ne pas le réveiller, elle se redressa pour consulter sa montre-bracelet posée sur la table de chevet. Il était quatre heures. Elle s'allongea de nouveau avec un soupir d'aise.

Le car pour Saigon partait à cinq heures et quart. Il allait l'amener au Marché central à six heures moins cinq. Elle serait donc chez elle vers six heures, assez tôt pour préparer le dîner de ses frères.

Pour l'instant, ses craintes s'étaient dissipées. Laffe, amant incomparable, avait apaisé son corps et détendu son esprit.

Elle étira ses longues jambes nues avec un soupir de contentement et, les coudes serrés au corps, posa les mains sur ses petits seins.

Jaffe remua. Il ouvrit les yeux, cligna des paupières, puis rencontrant le regard de Nhan, lui sourit.

– Hello, madame Jaffe, dit-il, eh posant sa main sur la sienne. Quelle heure est-il ?

Elle eut pour lui un regard d'adoration. Il n'aurait rien pu lui dire de plus tendre que ce simple « Hello, madame Jaffe. »

– Il est juste quatre heures.

Il glissa son bras sous ses épaules et la serra contre lui.

– Qu'est-ce que je serai heureux de partir d'ici, fit-il, en lui caressant distraitement la taille. Trente et une heure encore ! Bon sang ! C'est curieux comme en peu de temps un ; vie entière peut être transformée. Dans trente et une heures, nous serons tous les deux dans l'hélicoptère. T'es déjà montée en hélicoptère ?

– Non.

– Moi non plus. Ce sera la première expérience que nous ferons ensemble, et il y en aura beaucoup d'autres. (Il vit ses yeux s'embrumer et hocha la tête en souriant.) D'abord, quand nous arriverons à Hong-Kong, nous irons voir un notaire pour qu'il pourvoie aux besoins de ta famille. Tu te tracasses pour elle, n'est-ce pas ?

– Un peu. Ils seront très tristes que je les quitte.

– Ils s'en consoleront. (Il resta silencieux un moment.) Tu ne veux pas changer tes plans et rester ici avec moi ? Ton grand-père peut prévenir ta famille que tu es partie avec moi pour te marier. Je lui donnerai de l'argent pour un taxi. Allons, Nhan, accepte ! Il faut qu'on fasse plus ample connaissance. Nous pourrions bavarder pendant trente et une heures d'affilée dans cette petite chambre. Après trente et une heures de conversation, nous nous connaîtrions parfaitement, tu ne crois pas ?

– Oui

Elle avait envie de rester. « C'est curieux, pensa-t-elle, quand je suis près de lui, je n'ai pas peur. Quand je suis dans ses bras, je peux vraiment croire que nous partirons ensemble à Hong-Kong, que je vivrai dans le meilleur hôtel, avec une voiture à moi et un collier de perles, comme il me l'a promis. Il faut dire pourtant qu'à part lui, je ne désire rien. »

Elle lutta contre la tentation de rester. Ses trois frères n'aimaient pas son grand-père, sans qu'elle sache pourquoi. Et ça l'ennuyait que le vieux s'en aille leur annoncer que leur sœur quittait Saïgon et ne les reverrait pas avant longtemps. La famille comptait pour elle. Elle lui manquerait tellement. Son devoir était donc d'expliquer elle-même, à la maisonnée, les raisons de son départ.

– Il faut que j'y aille, Steve, déclara-t-elle enfin avec un regard éperdu. J'ai envie de rester, mais puisque je vais les abandonner pour partir avec toi, ce ne serait pas bien de le leur faire savoir par quelqu'un d'autre.

– Je crois que tu as raison. (Jaffe se pencha vers elle et l'embrassa). Tu es une bizarre petite fille, Nhan. J'admire ta loyauté. Moi, je ne suis pas comme ça ; ce n'est pas dans ma nature.

– Tu es si bon !

– Non, pas du tout, répondit Jaffe, le sourcil froncé. Je t'aime. Même avec toi, je n'étais pas gentil tant que je n'avais pas appris à t'aimer. Maintenant, c'est facile d'être gentil avec toi, mais pas avec les autres.

Il sortit du lit et enfila son short, puis il ouvrit le sac posé sur le

plancher, en tira la boîte de ruban de machine à écrire et revint vers Nhan.

– Ne bouge pas, dit-il.

Il ouvrit la boîte et déversa les diamants entre ses seins.

Elle souleva la tête pour découvrir les pierres qui scintillaient comme des lucioles sur sa peau brune. Leur contact donnait une impression de froid et elle réprima un frisson quand Jaffe se mit à les déplacer doucement, du bout des doigts, les disposant selon un motif.

– Elles sont extraordinaires, n'est-ce pas ? s'exclama-t-il. Regarde ! Ça m'embête de les vendre. En tout cas, je choisirai la plus belle et la ferai monter en bague pour toi.

Le contact des diamants sur sa peau faisait horreur à Nhan. Elle avait éprouvé la même sensation, une fois, quand un serpent s'était collé sur ses jambes nues, alors qu'elle était couchée dans l'herbe. Elle s'était levée d'un bond en hurlant. Mais maintenant, en voyant le plaisir qu'avait Steve à contempler les pierres répandues entre ses seins, elle combattit son impulsion de les balayer de la main et de hurler.

Elle ne put toutefois contrôler la crispation soudaine de ses muscles, et Jaffe, déconcerté, ramassa les diamants et les remit dans la boîte.

– Je me demande si j'arriverai un jour à te comprendre, Nhan, dit-il. A un moment, tu es heureuse et détendue et, une seconde après, tu es terrifiée. J'aimerais bien savoir ce qui se passe dans ta petite cervelle.

Elle frotta le creux de ses seins, comme pour se débarrasser du froid des diamants.

– Je me demande aussi parfois ce que tu penses, Steve.

– Je crois (Il eut un dernier regard pour les diamants avant de refermer la boîte.) que ces pierres me donnent plus de plaisir que n'importe quoi au monde, excepté toi.

– J'en suis heureuse.

Elle se glissa hors du lit. Il lui était impossible de parler plus longtemps des diamants. Sans ces pierres dures et scintillantes, Haum serait encore en vie et ils n'auraient pas à connaître ce cauchemar.

– Il faut que je m'habille. Je ne veux pas manquer le car.

– Tu as le temps.

Il s'étira sur le lit et alluma une cigarette tout en la regardant enfiler ses vêtements. Quand elle s'approcha de la glace pour se coiffer, il dit :

– Tu sais ce qu’il faut faire, Nhan ? Pas de fausse manœuvre, surtout ! Blackie vient te chercher à dix heures, demain soir. Il t’emmènera au vieux temple. J’y serai à onze heures. N’emporte pas trop de choses... seulement une petite valise. Je t’achèterai tout ce qu’il te faut à Hong-Kong.

– J’ai compris.

Elle remit son peigne dans son sac, et y prit un petit objet. Elle s’assit au bord du lit et regarda Steve d’un air grave.

– Je te demande de garder ceci jusqu’à notre prochaine rencontre.

– Qu’est-ce que c’est ?

Elle lui prit la main et y posa l’objet. Les sourcils froncés, il le souleva pour mieux l’examiner. C’était un minuscule Bouddha en ivoire.

– Il a appartenu à mon père, expliqua-t-elle. Il te protégera. C’est un charme puissant, Steve. Garde-le. Tant que tu l’auras, il ne pourra rien t’arriver.

Il fut touché de sa foi naïve.

– Je le garderai, promit-il.

Il ne comprit pas qu’elle faisait un grand sacrifice en lui donnant le Bouddha. Cette petite statuette d’ivoire ne l’avait jamais quittée. Elle lui apportait du réconfort. En somme, Nhan venait de donner à Steve son bien le plus cher et le plus précieux. Il posa le Bouddha sur la table à côté de sa montre :

– Allons, petite fille, ce ne sera plus long maintenant. (Il s’assit et l’entoura de son bras.) Je t’attendrai. Ne fais pas cette tête. Tout va très bien marcher.

– J’en suis sûre. Mais il faut que je parte.

Elle effleura son visage de ses doigts, puis se pencha et l’embrassa sur les lèvres.

– Au revoir, Steve.

Il l’accompagna jusqu’à la porte.

– Dans trente heures et quart ! dit-il, avec un sourire. A bientôt.

Il la serra doucement dans ses bras, puis, reculant d’un pas, la regarda descendre vivement l’escalier.

Elle ne se retourna pas.

Il s’approcha de la fenêtre et la vit s’engager sur la route poussiéreuse. Il admira son allure nette et son port de tête.

Pendant le voyage de retour, la peur, l'appréhension et l'indécision s'emparèrent de Nhan, une fois de plus. La force de Steve et son assurance l'avaient soutenue, mais loin de lui, elle se sentait perdue et affreusement seule.

« Quand j'aurai préparé le dîner de mes frères, se dit-elle, j'irai à la pagode de Dakao et passerai ma nuit en prières, en faisant brûler quatre cierges. »

Elle regrettait maintenant d'avoir donné son Bouddha à Steve. Il ne semblait pas l'apprécier tellement, et, sans lui, elle se sentait perdue.

Elle fut heureuse quand enfin le car stoppa au Marché central. D'un pas rapide elle suivit le trottoir encombré de vendeurs proposant de la soupe chinoise, du jus de canne à sucre et de la viande séchée. L'un d'eux tendit vers elle un serpent empaillé, et éclata de rire en la voyant sursauter. Elle détourna la tête et hâta le pas.

Le soleil du soir était chaud. L'agitation bruyante de la rue, avec ses voitures klaxonnantes, ses pousse-pousse et ses bicyclettes épuisait les nerfs.

En approchant de son immeuble, Nhan ne prêta pas attention à la Citroën noire, arrêtée à quelques mètres de la porte. L'inspecteur principal Ngoc-Linh y était assis avec un autre inspecteur en civil. Tous deux fumaient. Ngoc-Linh consultait sans cesse sa montre avec inquiétude. Il était six heures une.

Quand ils virent Nhan pénétrer dans l'immeuble, ils échangèrent un regard.

– Ce pourrait être elle, fit l'inspecteur, en descendant de voiture. Attendez-moi.

Nhan monta en courant l'escalier jusqu'au premier étage, mais s'arrêta un instant devant la porte de son appartement pour retrouver son calme. Il ne fallait pas effrayer ses frères. Ce serait difficile de leur annoncer qu'elle allait les quitter. Il fallait qu'elle leur explique quel bonheur l'attendait. Ils l'aimaient. S'ils comprenaient combien elle était heureuse, ils auraient peut-être moins de chagrin en la voyant partir.

Elle voulut se composer un visage souriant, mais ses muscles étaient si contractés, que l'effort lui fut douloureux. Elle tourna la poignée et entra dans le living-room.

En voyant un inconnu debout, au milieu de la pièce, elle s'arrêta sur place. Il était seul. Elle comprit tout de suite que cet homme appartenait à la Sûreté.

Le costume européen fripé, le visage impassible, les yeux brillants et vifs étaient caractéristiques d'un policier.

Elle resta immobile, prête à défaillir, et il lui semblait qu'une chape de glace tombait sur ses épaules.

– Etes-vous Nhan Lee Chaung ? demanda l'homme d'une voix rude et impersonnelle.

Elle voulut répondre, mais ne put émettre aucun son. Des pas rapides résonnèrent dans le couloir et l'inspecteur Ngoc-Linh entra.

Elle le reconnut. L'inspecteur était très connu à Saigon. Elle se souvint de la prédiction du voyant : *les deux jours à venir seront les plus critiques de votre vie.*

– Etes-vous Nhan Lee Chaung ? demanda l'inspecteur en la dévisageant. Vous travaillez comme entraîneuse au Paradise Club ?

– Oui.

Le mot s'échappa avec peine de ses lèvres crispées.

– Vous allez me suivre, ordonna l'inspecteur.

Il fit un signe à son subordonné, qui alla attendre dans le couloir.

– Où est ma mère ? demanda Nhan.

Ngoc-Linh désigna la porte.

– Venez.

– Je ne pourrais la voir et aussi mes frères ? demanda Nhan.

– Pas maintenant, plus tard.

Il la prit par le bras et l'entraîna.

Le flic s'avança en tête, Nhan le suivit et l'inspecteur ferma la marche.

Nhan eut du mal à descendre l'escalier. Elle tremblait comme une feuille. Une fois même, elle trébucha, et l'inspecteur la retint par le bras. Il ne la lâcha que dans l'entrée.

Le subordonné ouvrit la portière arrière de la voiture. Nhan monta et l'inspecteur prit place près d'elle.

Plusieurs passants s'arrêtèrent. Ils avaient reconnu une voiture de la Sûreté et se demandaient ce que les policiers allaient faire de Nhan.

La voiture démarra et se dirigea rapidement vers les locaux de la Sûreté. Il était six heures dix, à une minute près.

Nhan était blottie dans son coin, paralysée de terreur. Qu'allait-il lui arriver ? Reverrait-elle jamais Steve ?

Deux minutes plus tard, la voiture stoppait dans la cour de la Sûreté. Ngoc-Linh descendit.

– Venez, fit-il.

Nhan descendit à son tour. Ses jambes étaient si molles qu'elle serait tombée s'il ne l'avait empoignée par le bras. Entraînée d'une main rude par l'inspecteur, elle franchit une porte, et suivit un couloir.

A l'extrémité de ce couloir, il y avait une autre porte. L'inspecteur frappa, ouvrit, et, d'une bourrade, fit entrer Nhan dans le bureau du colonel On-dinh-Khuc.

Le colonel attendait, derrière sa table de travail. A une autre table, près de la fenêtre, Lam-Than feuilletait un épais dossier. Il ne prit pas la peine de lever la tête quand Nhan entra.

Elle regardait le colonel, les yeux dilatés, la peau hérissée d'horreur.

L'inspecteur la poussa vers le bureau.

– Nhan Lee Chaung, monsieur, annonça-t-il.

Le colonel consulta sa montre-bracelet. Il était six heures quatorze.

– Vous êtes en retard, fit-il.

L'inspecteur resta muet. Il y eut un silence, puis le colonel, d'un geste, le renvoya. L'inspecteur sortit en fermant doucement la porte derrière lui.

Pendant un long moment le colonel observa Nhan, puis il se pencha, ses mains grasses posées sur le buvard.

– Tu es Nhan Lee Chaung ?

Nhan acquiesça d'un signe de tête.

– Tu es entraîneuse au Paradise Club ?

De nouveau, elle acquiesça.

– Tu es la maîtresse d'un Américain nommé Steve Jaffe ?

Le cœur de Nhan bondit. Le nom de Steve lui rendit courage. Pour la première fois depuis que, dans son logement, elle s'était trouvée nez à nez avec l'inspecteur, elle se sentit capable d'ordonner ses idées. Cet homme, derrière le bureau, voulait savoir où était Steve. Il fallait donc qu'elle fasse très, très attention en lui répondant. Quoi qu'il arrive, il fallait cacher à cet homme la retraite de Steve.

– Oui.

– Quand l'as-tu vu pour la dernière fois ?

Elle hésita, puis répondit :

– Dimanche soir.

– Tu ne l’as pas vu depuis ?

– Non.

– Où est-il ?

– Je ne sais pas.

Le colonel eut un mouvement d’impatience.

– Je t’ai demandé où il était.

– Je ne sais pas.

Cette fois, elle avait parlé sans hésiter.

– Où étais-tu cet après-midi ?

« Attention, se dit Nhan. Fais très, très attention. »

– Je me suis promenée.

– Où ?

– Un peu partout.

Le colonel alluma une cigarette tout en dévisageant la jeune femme.

– Ecoute, dit-il. Je sais que tu mens. Je tiens à voir cet Américain. Tu sais où il est. Si tu me le dis, tu seras relâchée dès qu’on l’aura retrouvé, et tu pourras rentrer dans la famille. Si tu refuses de parler, je saurai t’y obliger. Dans l’intérêt de l’Etat, il nous faut retrouver cet Américain. Quant à ton sort, il n’intéresse personne et les moyens ne manquent pas pour faire parler les plus entêtés. Tu t’éviteras beaucoup de souffrances si tu dis la vérité tout de suite. Mais si tu montres de la mauvaise volonté, je te confierai à des hommes très habiles à provoquer des confidences... Tu me comprends ?

« Dans vingt-neuf heures, pensa Nhan, Steve sera sauvé. Si seulement je pouvais garder le silence jusque-là, il serait à l’abri. Vingt-neuf heures ! » L’idée de ces heures interminables la remplit d’un désespoir sans bornes.

– As-tu compris ? répéta le colonel.

– Oui.

– Très bien. (Il se pencha encore.) Où est l’Américain Jaffe ?

Elle leva la tête et plongea son regard dans les prunelles noires du colonel.

– Je ne sais pas.

Le colonel écrasa sa cigarette et pressa un bouton sur le bord de son bureau.

Le silence se prolongeait. Le colonel se mit à étudier quelques papiers placés devant lui. Lam-Than se leva et lui apporta le dossier. Il le posa à portée de la main du colonel.

– Vous n’avez qu’à signer là, monsieur, dit-il. Simple formalité.

Nhan sentit les larmes couler le long de ses joues, et les essuya du dos de la main. Au bruit de la porte, elle se raidit. Les deux petits personnages qui avaient noyé Dong Ham dans un baquet d’eau, firent leur entrée. Ils s’arrêtèrent sur le seuil.

Le colonel signa le papier et rendit le dossier à Lam-Than, puis il se tourna vers les deux bonshommes.

– Cette femme, dit-il, détient un renseignement dont j’ai besoin d’urgence. Emmenez-la et arrangez-vous pour briser sa résistance. Il faut faire vite, mais la garder en vie quels que soient les moyens employés.

Quand les deux bonshommes s’approchèrent de Nhan, elle poussa un hurlement.

Le colonel On-dinh-Khuc achevait un repas composé de Cha Gio et de crabe qu’il arrosait d’un vin chinois tiède. De temps en temps, il consultait la pendule en or de son bureau. Il était neuf heures moins vingt.

Les deux bourreaux s’occupaient de la femme depuis trois heures déjà, et il était étonné que le renseignement attendu ne lui ait pas encore été communiqué. Ses exécuteurs parvenaient toujours à faire parler leurs victimes en un minimum de temps. Ce retard l’irritait, mais il avait toute confiance en l’habileté de ses subordonnés. C’est l’entêtement de cette fille qui l’irritait. Il eut une grimace de mauvaise humeur. Tant pis, elle souffrirait en conséquence. Ses hommes étaient sans pitié. Le colonel n’aurait pas voulu être à la place de la gosse.

Il repoussa son bol, prit une pomme et l’astiqua sur sa manche avant d’y plonger les dents. Il mâchait lentement, savourant le goût du fruit, quand on frappa à la porte. Lam-Than entra.

– La femme est enfin disposée à parler, annonça-t-il. Voulez-vous l’interroger vous-même ?

Le colonel mordit de nouveau dans la pomme.

– Elle a mis le temps. Elle a dégusté ?

– Au maximum, répondit Lam-Than. Comme vous désiriez le renseignement dans les plus courts délais, elle a subi le traitement spécial. Elle vient seulement de lâcher.

Le colonel finit sa pomme, puis repoussa la chaise et se leva.

– Je l’interrogerai moi-même, fit-il. Accompagnez-moi.

Ils quittèrent le bureau, suivirent un couloir, descendirent un escalier, et se retrouvèrent dans les locaux affectés aux interrogatoires.

La pièce était petite, au sol et aux murs carrelés de blanc. Sous un plafonnier à la lumière dure, une table en fer était scellée au dallage.

Nhan était étendue sur cette table, les poignets et les chevilles attachés par des sangles, son corps nu et pantelant ruisselait de sueur. Elle avait les yeux clos. Son visage tiré et ravagé avait une teinte verdâtre. Elle respirait par à-coups, avec des halètements courts et convulsifs.

Les deux petits hommes étaient accroupis côte à côte dans un coin. Ils étaient en sueur et paraissaient épuisés. Tous deux se levèrent à l’entrée du colonel.

Il s’approcha de Nhan et l’examina. Aux marques de son corps, il se rendit compte que ses hommes n’avaient pas ménagé leur peine ni leur férocité sadique.

– Alors ? Où est l’Américain Jaffe ?

Les yeux de Nhan s’ouvrirent lentement, ils étaient troubles. Elle ne semblait pas avoir retrouvé toute sa connaissance. Les quelques mots qu’elle marmonna étaient inintelligibles.

L’un des petits hommes s’approcha d’elle et la gifla. Ses yeux s’ouvrirent et elle parut se recroqueviller. Des larmes coulèrent sur son visage.

– Où est l’Américain Jaffe ?

Après la torture continue qu’on lui avait fait subir et au milieu des souffrances qu’elle endurait, Nhan avait compris que sa résistance allait lâcher. Elle parviendrait peut-être à garder le silence pendant une autre heure, mais tôt ou tard, à moins d’obtenir un répit, elle allait s’effondrer. Déjà, par son endurance, elle avait gagné trois heures, mais elle se savait incapable de résister encore vingt-six heures, pour assurer la sécurité de Steve. Il lui fallait du temps. Elle devait convaincre cet homme, penché sur elle, que Steve se trouvait en quelque lieu, très loin de Thu-daumot. Pendant qu’ils le chercheraient, elle pourrait reprendre des forces pour pouvoir résister aux nouvelles tortures auxquelles son corps pantelant serait soumis.

– A Dalat, chuchota-t-elle en fermant les yeux.

Plusieurs mois auparavant, Steve l'avait emmenée à Dalat pour un week-end. C'était une station d'été dans les montagnes, fréquentée par des citoyens fuyant la chaleur de la capitale. Elle en avait gardé un souvenir assez précis pour pouvoir mentir de façon convaincante.

– Où ça, à Dalat ? demanda le colonel en fronçant les sourcils.

– Dans une maison.

– Qui appartient à qui ?

– A un Américain.

– Où se trouve cette maison ?

– C'est la troisième, après la gare du chemin de fer, avec un toit rouge et un portail jaune, répondit Nhan, les yeux toujours fermés, épouvantée à la pensée qu'il pût la soupçonner de mensonge.

Le colonel poussa un profond soupir.

– Il y est en ce moment ?

– Oui.

Le colonel se pencha davantage, ses petits yeux brillaient. Il murmura si bas que personne, sauf Nhan, ne put l'entendre :

– Il a les diamants ?

– Oui.

Le colonel se redressa.

– Venez, fit-il à Lam-Than. J'ai déjà perdu assez de temps. On part tout de suite pour Dalat.

Lam-Than observait Nhan.

– Et si elle mentait, pour gagner quelques heures ? fit-il.

Le visage du colonel s'assombrit.

– Elle n'oserait pas ! Si elle me ment, je la réduirai en bouillie !

Il saisit le bras de Nhan et le secoua. Elle en éprouva une telle douleur dans son corps torturé, qu'elle laissa échapper un cri.

– Ecoute-moi ! Gronda le colonel. T'es sûre que tu ne m'as pas menti ? Tu ferais mieux de me dire la vérité. Si je découvre que tu m'as menti, tu le regretteras amèrement.

Nhan secoua faiblement la tête.

– C'est la vérité.

– Quand même, elle pourrait mentir, insista Lam-Than. Mais il n’y a qu’à vérifier... (Il se tourna vers le bonhomme qui attendait au bout de la table.) Tu vas arracher à cette fille l’ongle du pouce de la main droite. (Il se rapprocha de Nhan.) Tu as entendu ce que je viens de dire ? Si tu as menti, avoue ! Ou alors, un ongle s’en va !

Nhan songeait : « Je ne pourrai pas le supporter, je ne peux pas ! Oh ! Steve, pardonne-moi, mais je suis à bout de résistance. Je croyais que je tiendrais le coup. Je croyais que je serais forte, mais je ne puis pas endurer une nouvelle torture. »

Elle sentit des doigts osseux et moites la saisir au poignet. Des pinces d’acier mordirent son ongle. Elle était sur le point de crier que Steve se cachait à Thudaumot, quand l’image de son amant couché près d’elle, sur le lit de la petite chambre, dans la villa de son grand-père, lui apparut.

Elle l’entendit dire : « Hello, madame Jaffe » et, au son de sa voix si net, elle retint son aveu.

Elle se força à dire d’une voix tremblante :

– C’est la vérité, il est à Dalat.

Le colonel repoussa le petit homme.

– Elle ne ment pas, affirma-t-il. Elle a eu son compte. Quelle sottise de résister si longtemps ! (Il s’en fut vers la porte d’un pas vif, mais s’arrêta, un instant, pour ordonner aux deux petits hommes :) Donnez-lui de l’eau et laissez-la se reposer. Eteignez la lumière. Je serai de retour dans neuf ou dix heures. Je déciderai alors de son sort.

Nhan se mit à sangloter convulsivement. Dix heures ! Avec dix heures de repos et seulement seize heures de souffrance, elle pourrait sûrement tenir.

De retour dans son cabinet de travail, le colonel demanda à Lam-Than d’appeler l’inspecteur Ngoc-Linh.

– Il viendra avec moi à Dalat, fit-il. Une fois l’Américain éliminé et les diamants récupérés, je me débarrasserai de l’inspecteur. On dira que l’Américain l’a tué, que je suis intervenu et qu’il m’a fallu l’abattre.

– Vous ne trouverez peut-être pas l’Américain en cet endroit, objecta Lam-Than. Je pense toujours qu’elle a menti.

– Il sera là-bas, gronda le colonel. Vous m’ennuyez avec votre pessimisme. Elle n’a pas menti.

Lam-Than s’inclina, peu convaincu, et sortit chercher l’inspecteur.

CHAPITRE XIV

Il fallut cinq heures de voiture par une route difficile pour atteindre Dalat.

La route était mauvaise et, bien que le colonel eût sans cesse pressé l'inspecteur, celui-ci ne put faire mieux, gêné qu'il était par l'obscurité et l'éclat de la chaussée.

Ils atteignirent la gare de Dalat à deux heures du matin. En moins d'une demi-heure, le colonel fut convaincu qu'il n'y avait pas, près de la gare, de maison au toit rouge et au portail jaune.

Quand il eut compris que Nhan lui avait menti, sa fureur fut telle que l'inspecteur se recroquevilla sous l'orage. Heureusement pour Nhan, sa rage folle l'empêchait de réfléchir. Son unique désir était de revenir à Saigon au plus vite et de punir cette femme qui s'était moquée de lui en l'obligeant à faire ce long voyage inutile. S'il avait pris le temps de la réflexion, il se serait rendu au poste de police et aurait ordonné à Lam-Than par téléphone de reprendre immédiatement les tortures, mais il était incapable de penser avec logique.

Il remonta dans la voiture et hurla à l'inspecteur de reprendre la route de Saigon. L'inspecteur conduisit aussi vite qu'il l'osa, mais ce n'était pas encore assez rapide. Le colonel lui cria soudain de s'arrêter et de changer de place. Il se mit lui-même au volant et, pendant les trente kilomètres suivants, l'inspecteur resta figé de peur. La voiture, lancée à plein régime, dévalait la route sinueuse. La catastrophe semblait inévitable.

Et l'accident arriva. Débouchant d'un virage serré à une allure folle, la voiture dérapa soudain, le pneu de droite éclata et elle percuta le versant de la montagne.

Bien que les deux hommes fussent sérieusement commotionnés, ni l'un ni l'autre ne fut blessé. Il leur fallut, néanmoins, plusieurs minutes pour reprendre leur esprit. Un examen de la voiture leur révéla qu'elle était irréparable.

L'accident s'était produit sur une partie déserte de la route. A cette

heure de la nuit, l'inspecteur savait qu'il n'y avait aucun espoir de voir un véhicule. Le poste de police le plus proche se trouvait à quarante-cinq kilomètres. La seule chose à faire était de s'asseoir sur l'accotement et d'attendre une voiture venant de Dalat.

Les deux hommes attendirent sept heures avant que survienne une vieille Citroën décrépite, conduite par un paysan chinois, qui montait péniblement la côte. Il était dix heures, et l'ardeur du soleil avait rendu plus pénible encore l'interminable attente.

Le colonel n'avait pas adressé un seul mot à l'inspecteur pendant tout ce temps. Assis sur un rocher, il fumait cigarette sur cigarette, son cruel visage jaune figé dans une expression féroce.

Il leur fallut encore deux heures pour atteindre le poste de police, la Citroën essoufflée se traînant sur la route. L'inspecteur demanda par téléphone qu'une voiture rapide leur soit envoyée immédiatement.

Le colonel ne transmit aucun message à Lam-Than. Il voulait se charger lui-même de Nhan. C'était le seul exutoire à la fureur haineuse qui le tenait.

Il arriva au quartier général de la Sûreté à une heure et demi, congédia l'inspecteur et gagna ses appartements. Il y prit une douche et changea d'uniforme. Puis il déjeuna. Sa rage mal contenue et son visage convulsé terrifiaient les serviteurs.

Lam-Than, ayant appris le retour de son patron, entra au cours du repas.

Le colonel leva la tête. La bouche pleine, il gronda :

– Foutez le camp !

Déconcerté par la lueur de folie qu'il perçut dans les petits yeux congestionnés du colonel, Lam-Than disparut en toute hâte.

A deux heures vingt, le colonel acheva son déjeuner. Il se leva. De ses doigts boudinés et tremblants, il défit les boutons brillants de sa tunique d'uniforme, l'ôta et la jeta sur une chaise. Puis, d'un pas lourd et mesuré, il s'avança dans le couloir, descendit l'escalier et gagna la pièce où Nhan était toujours attachée sur la table de fer.

Les deux bourreaux étaient accroupis de chaque côté de la porte, attendant avec patience. Ils se dressèrent en voyant le colonel.

– Attendez ici, ordonna-t-il, jusqu'à ce que je vous appelle.

Il ouvrit la porte, entra et la referma derrière lui. Sa main trouva à tâtons l'interrupteur et il alluma le plafonnier.

Pendant plusieurs secondes, Nhan fut aveuglée par la lumière violente

et brutale qui la frappait. Puis elle vit le colonel debout qui la regardait. L'expression de son visage lui donna la nausée.

« Steve ! Steve ! pensa-t-elle avec désespoir. Viens à mon secours ! Je t'en prie, viens à mon secours ! »

Mais elle savait que Steve ne viendrait pas. Elle avait attendu ce moment, dans le noir. Elle le savait inéluctable. C'était pour supporter ce moment qu'elle avait cherché à gagner du temps. Elle avait voulu reprendre des forces pour être sûre de garder le silence.

Elle durcit sa volonté.

« Il ne me fera pas parler, se dit-elle. Quoi qu'il me fasse, je resterai muette. Je veux que Steve parvienne à se sauver. Je veux qu'il soit heureux avec son argent. Oh ! Steve, Steve, Steve, ne m'oublie jamais. Pense à moi de temps en temps. Je t'en prie, je t'en supplie, ne m'oublie pas. »

Et, comme le colonel se penchait sur elle et portait la main sur elle en un geste révoltant, elle se mit à hurler.

Au-dehors, les deux bourreaux s'étaient de nouveau accroupis. Le couloir était frais et reposant. Rien ne pouvait les émouvoir, car la pièce dans laquelle venait d'entrer le colonel était insonore.

A deux heures et demie, le Dakota de Phnom-Penh atterrit sur l'aéroport de Saigon.

Blackie Lee, assis dans sa voiture, attendait que son frère fût passé par les services de la douane et de l'immigration.

Il lui fallait faire un effort de volonté pour ne pas tourner la tête vers le parc de stationnement où la Citroën noire était garée. La voiture l'avait suivi depuis le club. Il avait maintenant identifié les deux inspecteurs. C'étaient des hommes de la Sûreté.

Blackie n'était pas particulièrement inquiet, mais le sentiment d'être suivi dans tous ses déplacements lui ôtait un peu de son sang-froid.

« S'ils avaient des preuves, songeait-il avec optimisme, ils ne perdraient pas leur temps à me filer. Ils m'arrêteraient sans plus attendre... » Tout d'abord, il avait envisagé de partir avec Charlie et Jaffe dans l'hélicoptère mais, le cas échéant, il devait se résigner à abandonner son club et aussi Yu-lan. Et il avait investi trop d'argent dans le club pour le laisser à la première alerte.

Charlie Lee sortit de l'aéroport et se dirigea vers la voiture de Blackie. Il marchait d'un pas élastique et allègre.

– Tout va bien ? demanda Blackie en ouvrant la portière de droite.

– Très bien, répondit Charlie. On n’a pas à s’en faire.

Blackie démarra et gagna la grand-route. Il jeta un coup d’œil dans le rétroviseur. La Citroën noire le suivait lentement.

Sur le chemin de Saigon, il conduisit prudemment. Il ne prévint pas Charlie de la filature. Ils allaient s’expliquer au club. Il écouta Charlie qui lui parlait des dispositions prises avec Lee Watkins.

– Il n’y aura pas de coup dur, conclut Charlie. C’est un type de parole. T’as le flingue ?

Blackie acquiesça.

– Quand tu te seras reposé, dit-il, tu devrais, je crois, voir Nhan et lui parler. Ne lui donne pas trop de détails, mais dis-lui de se tenir prête pour dix heures. Et arrange-toi pour qu’elle n’emporte pas trop de bagages. Les Vietnamiennes sont toujours attachées à leurs petites affaires.

– C’est bête qu’on soit obligé de s’embarrasser d’elle, fit Charlie.

– On n’y peut rien. L’Américain ne voudrait pas partir sans elle. J’en suis sûr.

La voiture stoppa devant le club. En descendant, Blackie remarqua que la Citroën noire était déjà arrêtée derrière eux. Mais il ne vit pas Yo-yo, qui surveillait la scène à l’ombre d’un arbre, de l’autre côté de la rue.

Quand les deux frères eurent gravi les marches et passé la porte du club, Yo-yo se leva, l’allure dégagée, les mains dans les poches, traversa la rue et, à son tour, entra dans le club.

Il avait vu sortir Yu-lan peu avant l’arrivée de Blackie et de son frère. Cela laissait supposer que le club était désert, ce qui lui permettrait, peut-être, de surprendre la conversation des deux frères et de connaître leurs projets.

Sans bruit, il pénétra dans le club. La grande salle était vide. Sur la pointe des pieds, il traversa la piste de danse pour atteindre la porte du cabinet de travail de Blackie. Il entendit des voix, colla l’oreille au battant et écouta.

Blackie parlait à son frère de la Sûreté et de la filature. Charlie écoutait avec une inquiétude croissante.

– Je ne comprends pas, dit Blackie. S’ils avaient la moindre preuve, ils m’auraient déjà arrêté. Ça n’a peut-être rien à voir avec Jaffé. J’ai eu, le mois dernier, une affaire de devises...

– Je n’aime pas ça, fit Charlie. Je crois que tu devrais m’accompagner

ce soir. C'est peut-être rien, mais tu ne dois pas t'exposer. Il y a de la place pour quatre, dans l'hélicoptère.

– J'y ai pensé, mais il faut que je pense à Yu-lan. Si je m'en vais maintenant, les autorités ne la laisseront jamais partir. Et puis, je ne peux pas quitter Saigon comme cela. Le jour où je déciderai de partir, je vendrai mon affaire. Pour l'instant, il faut que je spéculé sur ma chance.

– Tu pourrais le regretter. Tout ça ne me dit rien qui vaille.

– A moi non plus. Je vais y réfléchir. Nous avons encore le temps. J'ai jusqu'à dix heures du soir pour me décider. (Après un silence, il poursuivit :) J'ai un million de piastres dans le coffre, Charlie. Je crois qu'il vaudrait mieux que tu emportes ce fric. Si les choses tournaient mal, Yu-lan serait bien contente de le trouver pour, éventuellement, aller s'établir à Hong-Kong. Tu veux bien ?

– Bien entendu, répondit Charlie. Mais je continue à penser que tu aurais intérêt à m'accompagner. S'ils savent que tu es au courant pour le coup des diamants et que tu connais la cachette de Jaffe, ils te liquideront sans hésiter.

– S'ils le savaient, fit Blackie froidement, je ne serais pas ici à bavarder avec toi. Mais, avant ce soir je te ferai part de mes intentions. En attendant, est-ce que tu es d'accord pour aller voir la fille ? Elle doit être prête à dix heures. Il ne faut pas qu'elle se mette en retard.

Charlie se leva.

– J'y vais tout de suite, dit-il, et ensuite je reviendrai faire la sieste. J'ai idée que je ne dormirai pas beaucoup cette nuit.

Sans bruit, Yo-yo s'éloigna de la porte. L'émotion se lisait sur son visage mince et vicieux. Il se cacha derrière un rideau qui masquait l'accès aux cuisines.

Il entendit Blackie et Charlie quitter le cabinet de travail. Blackie accompagna son frère jusqu'à l'entrée du club.

– Je ne pense pas qu'ils s'intéressent à toi, fit Blackie, mais prends garde à ne pas être suivi.

Quand son frère eut atteint le trottoir, Blackie retourna à son cabinet de travail et jeta un coup d'œil dans la rue par la fente des persiennes. Les deux inspecteurs étaient toujours en faction, dans la Citroën. Il vit son frère s'éloigner d'un pas rapide. Personne ne parut lui prêter attention.

Soudain, un léger bruit derrière lui, lui fit tourner vivement la tête.

Dans l'embrasement de la porte, Yo-yo lui souriait.

– Hello, monsieur Blackie, dit-il.

Il franchit le seuil et referma la porte.

Blackie eut soudain l'intuition d'un danger. Depuis combien de temps ce petit salaud était-il dans le club ? Avait-il surpris leur conversation ?

– Qu'est-ce que tu veux encore ?

– J'ai écouté, monsieur Blackie, dit Yo-yo. Et il me faut ce million de piastres que vous gardez dans votre coffre. Si vous ne me le donnez pas, je dirai aux deux inspecteurs, dehors, que vous connaissez la planque de Jaffe. Et si je leur dis ça, vous savez ce qui vous attend.

Blackie observa Yo-yo pensivement. Yo-yo était mince et nerveux, mais, s'il arrivait à le saisir, il en viendrait à bout facilement. Il fallait le tuer. Il n'y avait plus le choix. Déjà, sa décision était prise : il allait tuer le jeune homme.

– Un million de piastres ? demanda-t-il, en s'avançant d'un air dégagé. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Avec la rapidité d'un serpent qui se détend, Yo-yo tira un couteau de sa poche-revolver. La lame longue et brillante pointait sur Blackie.

– Ne faites pas un pas de plus, ordonna Yo-yo. Contentez-vous de me donner le fric.

Blackie transpirait. La vue du couteau le remplissait d'une peur panique. Et soudain il se souvint du revolver rangé dans le coffre. Il était équipé d'un silencieux. Il allait ouvrir le coffre, comme pour en retirer l'argent, il saisirait le revolver, se retournerait et ferait feu.

Il fit semblant d'hésiter, sans quitter des yeux Yo-yo.

– Grouillez-vous de me donner ce fric ! ordonna Yo-yo.

Blackie haussa les épaules d'un geste résigné. Il prit dans sa poche la clé du coffre, traversa la pièce et ouvrit la porte blindée. Pour pouvoir passer le bras à l'intérieur, il s'agenouilla. Son large dos cachait ses mouvements. Sa main se referma sur la crosse du revolver. Yo-yo, cependant, s'avavançait sans bruit.

Comme Blackie levait la main et bandait ses muscles pour se relever, une douleur atroce lui transperça le dos entre les omoplates. Le pistolet lui échappa des mains et il tomba face contre terre. Et de nouveau, la douleur le transperça. Yo-yo enfonçait son couteau, une seconde fois.

Peu après cinq heures, la sonnerie du téléphone retentit dans le bureau de Lam-Than. Avec une exclamation d'impatience, l'âme damnée du colonel posa sa plume et souleva le combiné. La voix agitée de son interlocuteur lui parvint et, en entendant la nouvelle, il se pétrifia sur sa chaise.

– Vous en êtes sûr ? demanda-t-il. Il n'y a pas d'erreur possible ?

Il demeura attentif, tandis que la voix résonnait à son tympan, puis il dit :

– Très bien, et raccrocha.

Il resta un long moment, regardant son bureau sans le voir, puis il se leva et gagna vivement le cabinet de travail du colonel On-dinh-Khuc. Il frappa et entra. La pièce était vide. Il s'immobilisa sur le pas de la porte, les sourcils froncés, parcourant la pièce du regard. En voyant la tunique du colonel, jetée sur une chaise, il devina où il pouvait le trouver.

Il se hâta vers la chambre aux tortures. Les deux hommes qui gardaient la porte levèrent vers lui un regard interrogateur.

– Le colonel est là ? demanda Lam-Than.

L'un des bourreaux fit signe que oui.

Lam-Than entra dans la pièce et referma immédiatement la porte au nez des deux hommes qui s'étaient retournés, pleins de curiosité.

Avec un grondement de bête sauvage, le colonel se retourna et lança un regard furieux à Lam-Than. Il tenait à la main une mince baguette d'acier ensanglantée. Il y avait du sang sur sa chemise de soie blanche, du sang sur son pantalon mastic et du sang sur son visage.

Les yeux de Lam-Than se portèrent sur la table et ses lèvres se crispèrent. Pendant sa période d'activité sous les ordres du colonel, il avait assisté à bien des spectacles horribles dans cette pièce, mais jamais il n'avait rien vu d'aussi atroce que cette forme étendue sur la table.

– Foutez le camp ! Gronda le colonel.

– Il faut partir sans retard, monsieur, fit Lam-Than, parlant distinctement et vite. Un mandat d'arrêt a été signé il y a une demi-heure. Vous êtes accusé du meurtre de la femme My-Lang-To. Le conducteur de la jeep qui l'a écrasée a avoué avoir obéi à vos ordres.

Le colonel se pencha en avant et scruta Lam-Than du regard. Les muscles de son visage lourd se relâchèrent tout à coup.

– Ils ne peuvent pas m'arrêter ! marmonna-t-il. Personne ne peut

m'arrêter !

– Le mandat d'arrêt a été signé par le président, précisa Lam-Than.

La baguette d'acier s'échappa de la main du colonel et tomba avec bruit sur le dallage. Il passa une main ensanglantée sur son visage. La lueur meurtrière disparut de son regard. Il parut soudain hébété et déconcerté.

Lam-Than regarda de nouveau le corps lacéré, sur la table.

– Elle vous a dit où se cachait l'Américain ?

Le colonel s'appuya au mur, accablé, anéanti.

– Je ne peux rien y comprendre, fit-il, et sa voix exprimait un étonnement profond. J'ai eu beau faire, elle n'a pas parlé. Une femme comme elle... Peut-être qu'après tout elle ne savait vraiment rien.

Lam-Than haussa les épaules.

– Si vous pouvez atteindre l'aérodrome de Bien-Hoa, vous avez une chance d'arriver à Phnom-Penh, dit-il. Il est possible qu'ils n'aient pas pensé à prévenir l'aéroport. Mais il faut faire vite !

A peine avait-il prononcé ces mots que l'on entendit le bruit de pas lourds dans le couloir. Les deux hommes échangèrent un regard.

Lam-Than haussa les épaules. Il s'écarta du colonel, comme pour se désolidariser de lui.

La porte s'ouvrit et l'inspecteur Ngoc-Linh apparut. Il était suivi de quatre agents armés de fusils.

L'inspecteur porta ses regards sur le colonel puis sur le corps ligoté. Son estomac se souleva d'horreur. Il se retourna et fit un signe aux policiers, qui pénétrèrent dans la pièce l'un derrière l'autre. Il leur désigna le colonel.

– Arrêtez cet homme.

Comme les agents encadraient le colonel, l'inspecteur lui dit :

– Au nom de la République, je vous arrête pour le meurtre de My-Lang-To. Vous serez également accusé de l'assassinat de cette femme, Nhan Lee Chaung. (Il se tourna vers Lam-Than.) Vous aussi, vous êtes en état d'arrestation, comme complice des deux crimes. (Il fit un signe de tête aux agents.) Emmenez-les !

Le colonel On-dinh-Khuc se redressa, rejeta les épaules. Il sortit de la pièce à la tête de son escorte. Lam-Than boitillait derrière lui.

L'inspecteur appela de la main l'un des bourreaux qui se tenait dans l'encadrement de la porte, le regard fixe.

– Allez chercher une couverture et recouvrez cette femme, ordonna-t-il.

Une fois le bourreau parti, l'inspecteur s'approcha de la table. Comme il était catholique pratiquant et pas encore tout à fait dénué de pitié, il fit le signe de la croix au-dessus du cadavre de Nhan, puis tourna sur les talons, et quitta la pièce, refermant la porte derrière lui.

Charlie Lee s'était arrêté sur le pas de la porte et contemplait, effaré, le corps de Blackie étendu devant le coffre ouvert.

Il lui fallut plusieurs minutes pour rassembler son courage et pénétrer dans la pièce. Il referma la porte, la verrouilla et s'approcha de son frère. Il comprit aussitôt qu'il était bel et bien mort.

Sous l'effet du choc, il se sentit faible et vieux. Il s'assit au bureau et, pendant quelques instants, pleura, le visage enfoui dans ses mains. Blackie avait été très proche de lui. Il se sentait maintenant seul et désarmé. Il ne pouvait imaginer ce que serait l'avenir sans son frère.

Au bout d'un certain temps, il se ressaisit. Il avait compris tout à coup que, Blackie étant mort, il ne serait plus nécessaire de partager les deux millions de dollars et, avec cette somme, il lui serait possible d'affronter la vie sans l'appui de son frère.

Il se leva, s'approcha du coffre et regarda à l'intérieur. Il prit le pistolet et constata, d'un regard, que le million de piastres avait disparu. Un voleur avait dû tuer Blackie pour le voler, mais il ne pouvait se permettre de perdre du temps en regrets.

Tout allait de travers. Il avait parlé à l'oncle de Nhan, qui lui avait annoncé l'arrestation de sa nièce et son départ pour la Sûreté aux fins d'interrogatoire. Cette nouvelle l'avait inquiété, et il s'était hâté de rentrer pour avertir son frère que la planque de Jaffe pouvait être découverte d'un instant à l'autre et que l'arrestation de Blackie serait alors imminente. Charlie ne doutait pas que la fille les dénoncerait tous sous la torture.

S'il faisait vite, maintenant, il avait encore une petite chance de s'emparer des diamants. Il allait filer à Thudaumot dans la voiture de Blackie. Il emmènerait Jaffe à l'endroit convenu pour l'atterrissage. Là, ils attendraient l'hélicoptère. Il ne fallait à aucun prix annoncer à Jaffe l'arrestation de Nhan. Il allait lui dire que Blackie viendrait avec elle, plus tard. Une fois l'hélicoptère arrivé, il essaierait de convaincre Jaffe de partir sans sa petite amie. S'il refusait, il le tuerait.

Charlie glissa le pistolet dans sa serviette. A cause du long silencieux il ne pouvait le porter dans sa poche.

Il s'arrêta pour jeter un dernier regard à son frère. Il était angoissé en

songeant à Yu-lan qui allait découvrir le corps de Blackie, mais il n'osait attendre son retour. « Je lui écrirai de Hong-Kong, se dit-il, en s'efforçant de chasser ses remords. Je lui demanderai de me rejoindre et de partager ma vie. »

La serviette sous le bras, il quitta le club et se dirigea vers la voiture de Blackie. Il jeta un coup d'œil à l'auto des policiers, arrêtée un peu plus loin dans la rue. Les deux inspecteurs le regardèrent avec indifférence et se replongèrent dans la lecture de leur journal. Il se demanda s'ils allaient le suivre, mais, quand il eut démarré, il constata que la Citroën noire n'avait pas bougé.

Il atteignit Thudaumot peu après cinq heures, arrêta la voiture près de l'usine de laque et prit le chemin de la petite maison de planches.

De sa fenêtre, Jaffe le vit arriver. Il le reconnut, car il ressemblait à son frère.

« Que vient-il faire, à cette heure ? se demanda Jaffe. Y a-t-il eu un coup dur ? Les plans sont-ils modifiés ? »

Le grand-père de Nhan était sorti et Jaffe se trouvait seul dans la maison. Il descendit rapidement l'escalier et ouvrit la porte.

Charlie entra, salua Jaffe d'une courbette.

– Je suis Charlie Lee, se présenta-t-il. Blackie vous a-t-il parlé de moi ?

– Oui. Pourquoi êtes-vous venu ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Rien de grave, répondit Charlie. (Pendant le voyage vers Thudaumot, il avait mis soigneusement au point son histoire.) Mais il faut partir d'ici immédiatement. Blackie a appris par un ami de la police que votre planque est maintenant connue. Des policiers sont en route pour vous arrêter.

Jaffe se raidit.

– Comment l'ont-ils découverte ?

– Je vous expliquerai tout ça plus tard, fit Charlie. Dépêchez-vous. Il n'y a pas une minute à perdre.

– Où est Nhan ? demanda Jaffe.

– Elle est en sûreté. Blackie s'occupe d'elle. Elle nous rejoindra dans quelques heures. Si vous désirez emporter quelque chose, je vous en prie, faites vite. La voiture est là-bas. Il faut filer.

– Vous êtes certain qu'elle ne court aucun danger ?

– Absolument. Je vous en prie, dépêchez-vous.

Après un moment d'hésitation, Jaffe monta l'escalier quatre à quatre,

entra dans sa chambre et jeta pêle-mêle ses affaires dans le sac-valise en toile. Il glissa l'automatique de l'agent tué dans sa chemise, s'assura que la boîte contenant les diamants était bien dans sa poche-revolver, puis ramassa son sac et gagna la porte. Avant de sortir, il s'arrêta pour jeter un dernier coup d'œil à la pièce.

Sur la table de chevet, il vit le petit Bouddha d'ivoire de Nhan. Avec un sourire, Jaffe alla le prendre.

Il pensa : « Elle m'a dit que, tant que je le garderais, rien de grave ne pourrait m'arriver. J'ai intérêt à l'emporter. C'est curieux, la superstition, chez cette petite bonne femme, mais c'est l'intention qui compte. »

Il mit le Bouddha dans la poche de sa chemise, puis rejoignit Charlie dans l'entrée.

– Attendez ici, dit Charlie. J'amène la voiture devant la porte. Montez derrière et couchez-vous sur le plancher. Il ne faut pas qu'on vous voie.

Tout en attendant le retour de Charlie avec la voiture, Jaffe s'efforçait de calmer ses inquiétudes.

Le grand-père de Nhan et sa famille auraient certainement des ennuis.

« Qu'ai-je fait à ces gens ? pensa Jaffe. Je ne suis qu'un salopard, un cinglé et un égoïste. Et Nhan ? Est-ce qu'elle ne risque vraiment rien ? »

Charlie appuya d'une main impatiente sur le klaxon.

« Je ne pourrai même pas faire mes adieux au vieux grand-père, pensait Jaffe, en s'avançant dans la lumière brûlante du soleil. Si j'avais un peu de cran, j'attendrais ici jusqu'à son retour, pour lui conseiller de se sauver. »

Charlie avait ouvert la portière arrière. Il fit signe à Jaffe d'avancer.

– Faites vite, dit-il.

Dévoré de honte, Jaffe suivit l'allée en courant et plongea dans la voiture. Il s'étendit sur le plancher. Charlie claqua la portière, accéléra, et la voiture fit un bond.

Pendant que la voiture filait sur la route poussiéreuse de Ben-Cat, Jaffe ne cessait de penser à Nhan. Il jeta un coup d'œil sur sa montre-bracelet. Il était maintenant cinq heures et demie. Et il fallait compter cinq heures et demie avant l'arrivée de l'hélicoptère. Bien des choses pouvaient arriver d'ici là.

Charlie dut s'arrêter deux fois pour consulter sa carte. Il avait dit à

Jaffe que le lieu d'atterrissage ne pouvait être éloigné, mais il était près de sept heures et la nuit tombait quand il repéra enfin le terrain.

Tout de suite, il constata que c'était un emplacement idéal. Une épaisse haie de bambous, en demi-cercle, protégeait une rizière en friche, desséchée par le soleil, qui offrait une surface dure de boue noire et convenait parfaitement à l'atterrissage d'un hélicoptère.

Du côté de la route, la rizière était cachée aux regards par des arbres et des taillis. Comme la voiture s'engageait en cahotant sur le sol inégal, des papillons noirs et jaunes, gros comme des chauves-souris, s'envolèrent des bambous, et des aigrettes blanches, affolées, sillonnèrent le ciel, que la nuit commençait à envahir.

Charlie arrêta la voiture et descendit. Jaffe, les jambes raides, tout ankylosé par le voyage inconfortable, sortit à son tour.

– Il faut préparer deux grands feux, dit Charlie. Sinon, le pilote aura de la peine à repérer cet endroit. Quand on entendra le bruit du moteur, on allumera le bois.

– Il y a encore quatre heures à attendre, répondit Jaffe. On a tout le temps. Comment la police a-t-elle su que j'étais chez le vieux ?

– On vous a aperçu à la fenêtre, expliqua Charlie, en se souvenant du récit de Yo-yo. Or une prime est offerte pour tout renseignement vous concernant. Le paysan qui vous a vu a donc réclamé sa récompense.

Jaffe s'en voulut de son imprudence.

– Mais vous l'avez su comment ? Insista-t-il.

– Blackie a un excellent ami à la police, mentit Charlie.

– Que vont-ils faire au vieux ?

– Vous n'avez pas à vous en inquiéter. Ils ne lui feront rien. Le journal qui promettait la récompense n'est pas vendu à Thudaumot. Il ne pouvait donc pas savoir que la police vous recherchait.

Jaffe se détendit un peu. Il souhaitait être rassuré, aussi accepta-t-il volontiers cette explication.

– Et Nhan ? Où est-elle ?

– Elle est en sûreté, fit Charlie. Avec Blackie. Quand il fera nuit, Blackie l'amènera ici. (Il s'éloigna de quelques pas et ajouta :) Nous devrions commencer à préparer les feux.

Les deux hommes se séparèrent pour ramasser des branchages et de l'herbe sèche.

Tout en s'activant, Charlie se demanda s'il pourrait convaincre

l'Américain de partir sans Nhan. Evidemment, il pouvait refuser et Charlie comprit soudain qu'il serait plus prudent de le tuer avant l'arrivée de l'hélicoptère. Il ne pourrait le faire devant Watkins, car celui-ci le ferait chanter jusqu'à la fin de ses jours.

Il porta ses regards vers l'extrémité de la rizière où Jaffe s'affairait. La silhouette massive de l'Américain se profilait sur le ciel sombre.

Charlie décida d'attendre que la nuit soit plus avancée. Il allait alors prendre son pistolet, en le tenant derrière son dos et, quand il serait près de Jaffe, il ferait feu à bout portant. Quant à Watkins, il lui expliquerait que son passager avait changé d'avis et ne viendrait pas. C'est donc Charlie tout seul qui partirait pour Kratie avec Watkins. Et demain, à la même heure, il serait hors de danger, à Hong-Kong, avec deux millions de dollars de diamants.

Il était content de construire ce feu. Ça l'empêchait de trop penser à Jaffe. Peu après huit heures, les deux hommes avaient terminé leur tâche. L'obscurité était maintenant si dense que Charlie eut de la peine à retrouver la voiture.

Grâce à la lueur rouge d'une cigarette, il distingua Jaffe qui traversait le champ, obliquant vers lui. Il ouvrit la portière et chercha à tâtons son porte-documents sur le plancher, mais sans succès. Tout moite et affolé, il monta dans la voiture, alluma la lampe du tableau de bord et examina le plancher, mais son porte-documents avait disparu. Il aurait pu jurer pourtant qu'il l'avait posé par terre au moment du départ. L'avait-il fait tomber en ouvrant la portière ? Oui, sûrement ! Comme il redescendait de voiture, Jaffe émergea de l'obscurité.

– Pourquoi avez-vous allumé ? demanda-t-il. On aurait pu voir la lumière de la route.

Charlie était baigné d'une sueur glacée.

– C'est vrai, dit-il, en s'efforçant de contrôler sa voix. J'aurais dû y penser.

Avec précaution, il tâta le sol du pied, cherchant à repérer le porte-documents, mais ne sentit rien. Il recula de quelques pas et tâtonna de nouveau.

– A quelle heure doit arriver Nhan ? demanda Jaffe, en contournant la voiture pour rejoindre Charlie.

« Si l'Américain bute sur ma serviette, pensait Charlie, le cœur battant, la respiration oppressée, et s'il la ramasse, il sentira sûrement le pistolet à travers le cuir mince. Il s'avança à la rencontre de Jaffe pour l'empêcher de s'approcher de la portière.

– Elle n’aura pas de retard, fit Charlie. Elle doit arriver un peu avant onze heures.

Jaffe cherchait à lire l’heure à sa montre-bracelet.

– Encore trois heures à attendre. J’ai envie de m’asseoir dans la voiture.

– Passez de l’autre côté, dit Charlie en reculant pour bloquer la portière du côté du volant. Vous serez plus à l’aise.

– Je boirais bien quelque chose aussi, remarqua Jaffe tout en faisant le tour de la voiture pour gagner le siège de droite. L’attente va être drôlement longue.

Charlie se baissa et se mit à fouiller l’herbe de ses mains fébriles. L’obscurité était telle qu’il ne distinguait rien. La sueur lui coulait dans les yeux. Il passa le bras sous la voiture aussi loin qu’il put, mais sans résultat. Tout à coup, il entendit Jaffe s’écrier :

– Tiens !... Qu’est-ce que c’est que ça ?

Malade d’épouvante, Charlie comprit qu’il avait dû pousser la serviette du pied et qu’elle avait glissé derrière le siège.

Jaffe l’avait trouvée !

Il fit vivement le tour de la voiture.

– C’est mon porte-documents, dit-il, d’une voix tremblante d’affolement. Vous voulez me le donner, s’il vous plaît ?

– Une minute. (La voix rude de Jaffe arrêta Charlie dans son élan.) Vous avez un pistolet là-dedans. C’est pour quoi faire ?

– C’est celui du pilote, répondit Charlie, en désespoir de cause. Il l’avait prêté à Blackie. Je... Je lui ai promis de le lui rendre. Vous me le donnez, s’il vous plaît ?

Jaffe était pris de soupçons. Il ouvrit le porte-documents et en tira l’arme. Ses doigts palpèrent le long tube du silencieux.

– Puis-je l’avoir, je vous prie ? répéta Charlie, mais sans espoir.

– Non. Je le donnerai au pilote, fit Jaffe. Ça ne me plaît pas, ces armes à feu qui traînent partout. Montez dans la voiture !

Avec des gestes d’automate, Charlie ouvrit la portière et monta. Jaffe s’installa à l’arrière.

– Ne bougez pas, ordonna Jaffe. Je vous ai à l’œil.

Charlie aurait pu pleurer de désespoir. Depuis quinze ans, tout ce qu’il avait entrepris avait raté... Mauvaise tactique ou pas de chance ?...

Cette fois-ci, c'était la pure malchance. S'il n'avait pas laissé tomber sa serviette...

– C'est une arme bien pratique pour commettre un crime, dit Jaffe. Vous n'aviez pas l'intention de me tuer, au fait ?

– Loin de moi une pareille idée ! répondit Charlie en s'efforçant de parler avec dignité. Pourquoi voulez-vous que je vous assassine ?

– Bon, eh bien, restez tranquille et taisez-vous ! dit Jaffe. Si vous faites un mouvement brusque, je vous abats d'une balle dans la nuque.

Charlie s'affaissa sur son siège, accablé. Il avait perdu son frère et, par un concours de circonstances malencontreux, avait perdu aussi son pistolet. Il était sans défense contre le robuste Américain. Désormais, les diamants lui échappaient.

Tout en le surveillant, Jaffe tripotait l'arme. Il s'efforçait de dominer la peur horrible qui s'était emparée de lui. Nhan ne courait-elle vraiment aucun danger ? se demandait-il sans cesse. Et cette histoire d'arme appartenant au pilote était-elle vraie ou fausse ? Si elle était fausse et si ce petit Chinois avait eu l'intention de le tuer, il fallait en déduire qu'un malheur était arrivé à Nhan.

Pour l'instant, il ne pouvait que l'attendre. L'idée de partir sans elle lui était insupportable.

Les heures s'écoulaient lentement. Les nerfs de Jaffe étaient tendus à se briser et il consultait sans cesse sa montre. Charlie n'avait pas ouvert la bouche. Il se fichait de tout maintenant. Son seul désir était de retrouver son minuscule appartement sordide d'Hong-Kong et d'oublier les péripéties de cette lamentable aventure.

A onze heures moins vingt, Jaffe ne put plus y tenir.

– Vingt dieux ! Vociféra-t-il soudain. Où est-elle ? Pourquoi n'arrive-t-elle pas ?

Sa violence terrifia Charlie.

– Quelle heure est-il ? demanda-t-il timidement.

– Il est onze heures moins vingt.

Jaffe se pencha brusquement et appuya le canon du pistolet sur la nuque de Charlie.

– Ecoutez-moi, fit-il, d'une voix rageuse. Je crois que vous m'avez menti ! Je crois que vous aviez l'intention de m'assassiner et de vous emparer des diamants ! Qu'est-il arrivé à Nhan ? Si vous ne me le dites pas, je vous fais sauter la cervelle !

« Il est assez enragé pour le faire, songeait Charlie, pétrifié de terreur. Quand il comprendra qu'elle ne viendra pas, il me tuera. »

– Elle ne viendra pas, répondit-il d'une voix tremblante. J'avais peur de vous le dire plus tôt...

Jaffe le frappa à la joue avec le canon du revolver. Comme Charlie cherchait à esquiver, en se cachant le visage dans les mains, Jaffe sortit d'un bond de la voiture, jeta l'arme au loin, puis tira Charlie vers lui en l'empoignant par les revers de son veston. Il le secoua.

– Qu'est-ce qui s'est passé, espèce de salopard à face jaune ? hurla-t-il. Dis-le-moi, ou t'es mort !

– On l'a arrêtée hier soir, haleta Charlie, en s'efforçant de reprendre son souffle. Elle a été conduite à la Sûreté.

Jaffe lâcha le bonhomme et Charlie recula en titubant, puis, brusquement, tomba assis sur le sol. Il restait là, battant des paupières, dominé par l'énorme silhouette de l'Américain.

– A la Sûreté ? répéta Jaffe.

Un frisson lui parcourut le dos et ses cheveux se hérissèrent sur sa tête. Il savait comment étaient traités les gens à la Sûreté de Saigon. La réputation du colonel On-dinh-Khuc n'était plus à faire.

A la pensée des traitements que cet homme pouvait infliger à Nhan, il eut une nausée.

– Et Blackie ? demanda-t-il, en s'efforçant de balayer son angoisse.

– Blackie est mort, répondit Charlie. (Tout lui était égal maintenant.) La jeune fille est sans doute morte aussi, à cette heure.

« Non, pensa Jaffe, elle ne peut être morte, pas Nhan, mais je dois m'en assurer. Il faut que je retourne à Saigon. Je ne peux pas l'abandonner. Nom de nom, c'est que je l'aime ! Je vais retourner là-bas et la délivrer. Je proposerai les diamants en échange. Elle compte plus que tout pour moi ! »

Il resta toutefois immobile. Il écoutait une autre voix intérieure.

« Admets qu'elle soit morte. En revenant, tu exposes ta vie à toi. Et même si elle n'est pas morte, ce ne serait pas facile... Tu n'arriveras jamais à Saigon. Il te faudra franchir trois postes de police avant d'atteindre la Sûreté. Tu réussiras peut-être à en passer un, mais pas les trois. Ce retour à Saigon, c'est un suicide. »

Au même moment, il entendit le bruit lointain, mais reconnaissable d'un avion. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Il était onze heures moins dix. L'hélicoptère était à l'heure ! Ses yeux se levèrent vers le

ciel obscur et son cœur se mit à battre.

Charlie aussi entendit le bruit. Il se releva péniblement.

– Il vaudrait mieux allumer les feux, dit-il, en s’avançant vers des tas de branchages, d’abord d’un pas chancelant, puis d’une démarche plus assurée.

Il tenait sa joue meurtrie et gémissait.

Jaffe demeura immobile. Ses doigts se refermèrent sur la boîte aux diamants.

« C’est ma seule chance d’évasion, pensa-t-il. Dans quelques jours, je serai riche. Il faut que je parte. De toute façon ça n’aurait pas marché. C’était une bonne gosse, mais c’était une folie de l’épouser. Une femme comme elle ne convient pas à un homme riche. Après tout, ce n’est qu’une petite entraîneuse vietnamienne. Je vais connaître des milieux différents, une fois que je serai riche, et elle ne pourrait pas me suivre. D’ailleurs, dans les circonstances présentes, je ne puis rien pour elle. Je dois penser à moi. Retourner à Saïgon serait un geste stupide, une don-quistot-terie. »

Le tas de bois s’enflamma brusquement. Jaffe recula devant la vive chaleur qui s’en dégageait. Le bruit de l’hélicoptère se rapprochait.

Il pensait : « Elle savait si mal mentir. Je parierais que dès le début de l’interrogatoire, elle m’a dénoncé. Et puis, ça ne sert à rien d’y penser. Je ne crois pas qu’elle écoperait de plus d’un an de prison. Elle s’en tirerait. Ce n’est pas comme si elle était américaine. Les Vietnamiennes sont habituées à la vie dure. »

Charlie avait allumé l’autre feu. L’hélicoptère perdait de l’altitude. Le vent de ses pales commençait à soulever la poussière à la surface de la rizière desséchée.

Jaffe traversa lentement le champ et se rapprocha de Charlie.

« On ne lui aura pas fait de mal, se dit-il. Pourquoi lui faire du mal ! Elle ne savait pas mentir et s’effrayait pour un rien ! Elle a sûrement dit tout ce qu’on a voulu lui faire dire... Non, on ne lui fera pas de mal. Et moi, j’ai une chance de me sortir de là.

L’hélicoptère se posa au milieu du champ. Lee Watkins ouvrit la porte de la cabine. Charlie se mit à courir vers l’appareil.

Jaffe sortit son pistolet. Lui aussi se mit à courir et atteignit l’hélicoptère avant Charlie.

– C’est vous le type que je dois conduire à Kratie ? demanda Watkins, en le dévisageant.

– Oui, c’est moi, répondit Jaffe.

– Eh bien, montez, dit Watkins. J’ai hâte de repartir.

Charlie arrivait, essoufflé. Jaffe le repoussa du canon de son arme.

– Vous n’êtes pas du voyage ! dit-il. Foutez le camp ! Vous sortirez de ce foutu pays comme bon vous semblera !

Charlie recula en chancelant, terrifié par le pistolet.

Jaffe grimpa dans la cabine.

– Il ne vient pas ? demanda Watkins, en hurlant pour couvrir le bruit du moteur.

– Non, il ne vient pas, fit Jaffe.

Il serra le pistolet contre sa cuisse pour que Watkins ne puisse l’apercevoir.

Watkins se pencha sur Jaffe, fit un geste d’adieu à Charlie, qui levait vers lui un regard éperdu, et claqua la porte.

« Quel dégueulasse tu fais ! disait la voix intérieure de Jaffe. Tu ne mérites pas d’être aimé. Tu sais qu’elle ne t’a pas trahi. Les flics la tiennent depuis hier soir. Si elle t’avait dénoncé, tu serais arrêté depuis longtemps. Eh bien, j’espère que tu seras fier de toi maintenant ! Je te souhaite bien du plaisir avec ton fric ! Je te souhaite d’oublier Nhan, mais je ne crois pas que tu y réussisses ! »

– Alors quoi ? cria Jaffe d’une voix hargneuse. Pour l’amour du Ciel, décollons !

Charlie regardait l’hélicoptère s’élever. Il attendit qu’il soit hors de vue, puis d’un pas lent et pesant, il s’en alla vers la voiture de Blackie.

FIN